

HISTOIRE
DES
QUARTIERS
NORD
DE NANTES

Livre 2

LA JONNELIÈRE

un village au bord de l'Erdre.
un "lieu de plaisir" ?

BG
in 8°
796

**HISTOIRE des QUARTIERS
NORD de NANTES**



Livre II



La JONNELIÈRE

Déjà paru :

LIVRE I : Histoire de l'implantation des lieux de culte.

A paraître :

LIVRE III : Le Petit Port. La vie rurale et artisanale.

Tous droits de reproduction par tous procédés réservés
pour tous pays.

Nantes, 1999.
I.S.B.N. 2-9511893-1-1

Cet ouvrage a été réalisé avec la participation de:

Mlle Simone Boutin

Mme Marguerite Decourtias

Mme Annick Jolive

M. Michel Konrat

Mme Germaine Leray

Mme Annick Marsac

Mme Georgette Moroant

M. Jean Mazo

M. Francis Peslerbe

Mme Jeanne Tressel

Remerciements...

à ceux qui nous ont permis de réaliser cet ouvrage :

- le centre socio-culturel de la Boissière (A.C.C.O.O.R.D.)
- le personnel des Archives Départementales;
- le personnel des Archives Municipales;
- les Greffes du Tribunal de Commerce ;
- la Ville de Nantes ;
- la Caisse d'Épargne de Pays de la Loire ;
- toutes les personnes qui nous ont apporté leur témoignage, confié leurs photos ou aidé de leurs compétences.

Avertissements

Lorsque nous avons reproduit un texte extrait d'un document d'archive, le style et l'orthographe ont été respectés.

Le traitement de texte et la mise en page de cet ouvrage n'ont pas été réalisés par des professionnels mais par des bénévoles de l'association.

TABLE des MATIÈRES

Préface

Avant-propos

Le village de la Jonnelière.

- La Jonnelière ou la Jonnelière ?
- Évolution de la population du village de la Jonnelière.
- Qui possédait les terres à la Jonnelière de 1830 à la veille de la première guerre mondiale ?

La Jonnelière : " Un lieu de plaisir ? "

Un dimanche à la Jonnelière.

La Jonnelière : un lieu de détente ?

Le pont de la Jonnelière.

La Jonnelière pendant la guerre.

La vie rurale, la vie quotidienne à la Jonnelière.

Les activités artisanales et industrielles .

Ouverture de l'école publique mixte de la Jonnelière.

La vie associative à la Jonnelière.

En 1821, une grande première mondiale sur l'Erdre...

Les obligations de servitude de l'Erdre dans sa partie aval.

Annexes :

- Témoignages.
- Un village dans mon quartier.
- Chansons évoquant la Jonnelière.

Qu'es-tu devenue " Belle Jonnelière ? "

PRÉFACE

Qui s'abandonne au souvenir vieillit, tombe malade et meurt, impuissant. Mais qu'il conçoive un projet - par exemple écrire un livre sur les repères d'autrefois - alors il recouvre la force, la jeunesse et la joie.

Telle est l'heureuse entreprise des habitants du quartier de la Jonelière (ils tiennent absolument à la pure orthographe d'autrefois, la Jonnelière), parce que leur propos vaut pour les collectivités d'une ville ou d'un quartier comme pour les personnes.

Quoi de plus optimiste en effet, quoi de plus tourné vers l'avenir que de mettre à jour des sources et des témoignages qui constituent autant de repères et de références dans le temps et dans l'espace ? Quoi de plus stimulant pour les esprits d'aujourd'hui que de capter les jalons du temps qui passe et les bornes d'un espace qui se transforme ?

Les auteurs de ce livre nous entraînent donc dans le mouvement d'un quartier de Nantes qu'ils aiment et dont ils font souvent la trame de leur vie. Ils ne nous plongent pas dans la maladie du temps, dans l'impasse d'une mémoire close, repliée sur elle-même. Ils jettent un regard sur la longue durée, percevant la continuité d'un siècle à l'autre, et aussi les brutales modifications des dernières et rapides décennies.

Bien sûr ils nous parlent de souvenirs ("je me souviens d'un cerisier..."; "j'allais pêcher la civelle dans le ruisseau du Gesvres"), mais en même temps ils nous parlent des paysans qui manquaient d'eau, des ouvriers qui partaient tôt à l'ouvrage, des commerçants de centre ville qui installaient leurs maisons secondaires, des instituteurs qui militaient au nom de la République.

Bien sûr ils nous parlent des douceurs de la pêche à la ligne au bord de l'Erdre et des excitations des guinguettes, mais en même temps ils nous rappellent les blessures de l'occupation pendant la guerre, ou des rocambolesques aventures techniques du "bateau zoolique".

Ainsi va la mémoire de ce quartier qui se marie avec l'Histoire. L'écriture d'un livre témoigne en soi d'un formidable optimisme. L'écriture de ce livre d'Histoire va bien au-delà : il veut dire que l'on a confiance dans un avenir soutenu et construit. Le travail de mémoire et l'obligation de nous souvenir ne va pas sans le devoir de projet qui est le lot du présent. Les auteurs de cet ouvrage appartiennent à ce quartier Nord de Nantes, qui a connu de vastes et profondes transformations depuis la seconde guerre mondiale. Cela ne va pas sans inquiétudes et sans efforts nous disent-ils, sans surprises et sans désagréments aussi, mais toujours affleure la conviction que les projets et le mouvement donnent son sens au passé, que l'invention d'aujourd'hui rehausse les efforts des anciens.

Telle est la signification de ce deuxième tome consacré au quartier de la Jonelière, riverain de l'Erdre, après un premier tome qui avait exploré les lieux de culte. Les auteurs appartiennent à cette population nantaise qui sait exprimer la vie profonde du peuple que les historiens professionnels refoulent trop souvent. En même temps, par leur démarche, ils nous suggèrent qu'un collectif sans résolution ne saurait plus écrire son histoire, et que la culture sans cette capacité d'invention serait condamnée à s'étioler.

Ajoutons qu'ils le disent avec des anecdotes savoureuses qui donnent du charme à ce livre. Qu'ils soient tous remerciés pour cette contribution marquante à la culture nantaise.

Yannick GUIN

Adjoint au Maire de la Ville de Nantes,
chargé de la Culture.

AVANT-PROPOS

S'il est un quartier dont l'histoire justifie d'y consacrer un livre, c'est bien celui de la Jonnelière. Dès le début du XIX^{ème} siècle, tout en gardant son caractère rural, il a vu s'installer au bord de l'Erdre des commerces, des cafés et des guinguettes. Des activités artisanales et industrielles y ont même été créées. Cet ensemble est harmonieusement organisé autour de son école.

Le terme "bourg de la Jonnelière", retrouvé dans certains documents d'archives, illustre bien l'autonomie de cet ensemble de population.

Un peu à l'écart de Nantes, avec des liaisons terrestres peu développées, des chemins difficilement praticables, c'est tout naturellement que la Jonnelière a utilisé l'Erdre pour être reliée au centre-ville. Le plaisir d'une promenade en bateau, ajouté au charme du site, ont fait de la Jonnelière un lieu de détente fort apprécié des Nantais.

Vers la fin des années 1970, suite à la construction des ensembles immobiliers, "l'âme" de ce village a progressivement été transformée par l'apport d'une population nouvelle.

Le groupe "Histoire des Quartiers-Nord de Nantes" vous propose dans son deuxième livre de mieux connaître ce passé que les anciens du quartier et les promeneurs du dimanche ont conservé dans leur mémoire. Les documents d'archives sont peu nombreux mais ceux qui ont été retrouvés nous ont permis de faire un retour dans le temps jusqu'au début du XIX^{ème} siècle.

L'image joue un rôle important dans la représentation que nous avons du passé, aussi avons-nous recherché des photographies pour illustrer le texte de cet ouvrage. Mais

hormis des cartes postales dont certaines, largement diffusées, sont bien connues, les témoignages photographiques sont de plus en plus rares lorsque nous remontons dans le temps. Des clichés existent ; mais malgré nos demandes réitérées, certaines personnes n'ont pas compris l'intérêt de faire des recherches. Cependant, grâce à la compréhension de quelques unes, nous pouvons vous présenter plusieurs documents inédits.

Avec ce livre II, le groupe "Histoire des Quartiers-Nord de Nantes" continue son travail de recherches afin de transmettre aux futures générations la mémoire de ces lieux de vie. Le premier livre s'inscrivait déjà dans cette démarche en essayant d'analyser l'influence de l'implantation des lieux de culte sur la structuration des quartiers nord.

Ecrire "l'Histoire" est toujours une aventure périlleuse. Comment traduire la vie de nos ancêtres sans trahir la réalité de leur vécu. Les recherches que nous avons effectuées sont parcellaires. Les témoignages recueillis ne présentent sans doute qu'une part de vérité et sont l'interprétation de faits tels qu'ils ont été perçus par ceux qui les ont vécus ; "l'Histoire" n'est jamais le reflet de la réalité. La vérité historique ne résulte-t-elle pas de l'accumulation d'approximations successives ? Que le lecteur soit donc indulgent : nous avons conscience de ne présenter qu'une partie de cette vérité. Notre prétention ne va pas au-delà !

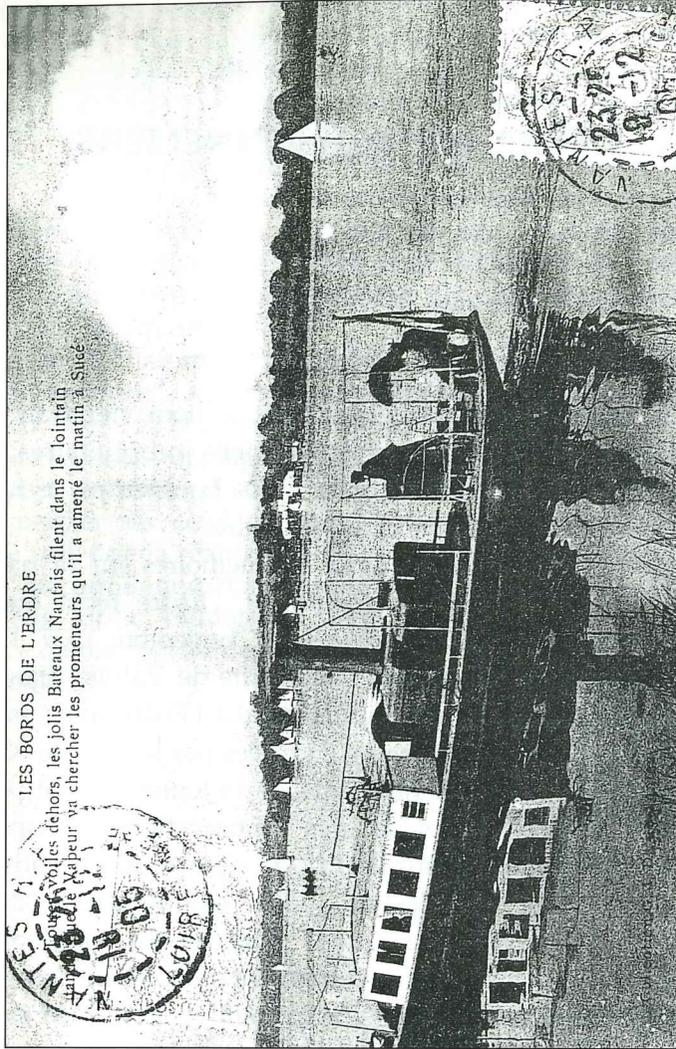
Francis PESLERBE
Président de l'A.A.S.C.E.B.

LE VILLAGE de la JONNELIÈRE

La Jonnelière est un village dont le nom viendrait de la déformation du nom de l'un des anciens propriétaires de la terre, un certain Jean Nillière, vers 1400. Longtemps ce fut une sorte de havre en amont de la rivière Erdre.

Selon l'abbé Delanoue, dont les mémoires sur la paroisse Saint-Félix furent rééditées récemment, l'Erdre reçut quelques illustres visiteurs. C'est ainsi que le 22 novembre 1537 l'aïeule d'Henri IV, la reine de Navarre Marguerite de Valois, séjournant à la Gascherie dans sa famille, descendit l'Erdre avec sa suite dans deux gabares superbement équipées par la ville de Nantes.

Au XVII^{ème} siècle les habitants de la Jonnelière ont pu voir également, chaque dimanche, des embarcations transportant des protestants qui embarquaient à Barbin pour se rendre "au bourg de Sucé, à eux destiné, pour lieu d'exercice de leur Religion". Et l'ordonnance d'avril 1601 ajoute "qu'il ne sera mesfait ni mesdict en sorte ou manière quelconque" sur "ceux qui font profession de la Religion prétendue Réformée en cette ville et sénéchaussée de Nantes, allant au bourg de Sucé, séjournant pour cet effet, ou s'en retournant". (ADLA B 7234)



LES BORDS DE L'ERDRE

Les jolis bateaux Nantais filent dans le lointain
 et le Mableur va chercher les promeneurs qu'il a amené le matin à Sucé

Plus tard, le 30 juin 1828, la Duchesse du Berry, partie par voie de terre pour visiter l'abbaye de Meilleraie et les écluses du canal de Nantes à Brest alors en construction revint le soir par eau, en s'arrêtant au château de la Dénerie, appartenant à M. le Comte Humbert de Sesmaisons, pair de France, qui y avait réuni une nombreuse société...La princesse s'est rendue ensuite de la Dénerie à la Trémissinière, terre qui appartient à M. le Baron de Charette, pair de France, et où elle a dîné...Pour ce trajet par eau, M. le Commissaire-Général-Ordonnateur avait fait transporter sur l'Erdre tout ce que la marine du port de Nantes avait de canots disponibles. Dans ce voyage, Madame a remarqué combien cette rivière offre de sites agréables et variés ; les maisons de plaisance qui la bordent, les bois qui couvrent ses rives, ses eaux tranquilles et mélancoliques, la petite flotille qu'elle portait alors et qui était augmentée de tous les canots qui servent ordinairement aux promenades sur cette rivière, remplis dans cet instant des personnes qui avaient été invitées à la Dénerie et à la Trémissinière, offraient un tableau ravissant".

L'Erdre voyait au siècle dernier un trafic intense et varié, des chalands navigant avec une voile carrée dans le genre de ce que l'on pouvait voir en Brière : ils transportaient bois, blé et autres marchandises. Des bateaux à vapeur, dont les premiers firent leur apparition vers 1825, transportaient également des marchandises, du bétail... mais aussi, pour certains, des voyageurs : en effet, des habitants de Joué sur Erdre, Nort-sur-Erdre, Sucé empruntaient ces bateaux pour venir travailler à Nantes. Un service quotidien reliait ces bourgs à Nantes. Il était courant d'y voir 30 à 40 personnes à bord.

N'oublions pas non plus un trafic important de péniches avec l'ouverture du canal de Nantes à Brest en 1834. Ces péniches chargées de marchandises lourdes et encombrantes telles que le bois, le charbon, les pierres, les ardoises... gagnaient Blain ou Redon via le canal, ou se rendaient jusqu'à Nort-sur-Erdre d'où elles rapportaient les produits des Forges de Moisdon la Rivière ou de Riailé. Peu à peu les transports par route vont remplacer la navigation fluviale. Le sable de Loire sera un des derniers matériaux transporté par péniche. Les services postaux ont aussi utilisé, faute de mieux, le même parcours pour transporter le courrier jusqu'à Nort-sur-Erdre, pendant la seconde guerre mondiale. (cf. Evocation du vieux Nantes, par Henri Barranger)

Comme nous pouvons le constater l'Erdre était une rivière très vivante.

La Jonnelière ou la Jonelière ?

Jusque dans les années soixante, nous retrouvons dans la plupart des documents administratifs, les journaux, les publications (revues, livres, plans), le nom de ce village écrit "Jonnelière". Pourquoi ce doublement de la lettre "n" a-t-il disparu ? Les services municipaux interrogés émettent l'hypothèse probable "d'une transcription erronée". Les services de la voirie* auraient-ils effectué involontairement cette modification lors de la mise en place du panneau indiquant le

* De même le village la Chevallerie s'est toujours écrit avec le doublement de la lettre "l" alors qu'aujourd'hui il est d'usage de n'en mettre qu'un seul. Il y a d'autres exemples de ce type de modification de l'écriture des noms de lieux sur le secteur de Nantes Nord. Nous en reparlerons dans notre prochain ouvrage, le Livre III.

nom de ce quartier ?

Afin de respecter la vérité historique, le groupe "Histoire des Quartiers Nord de Nantes" a décidé d'utiliser dans cet ouvrage l'orthographe originelle de ce lieu-dit. Si ce nom vient de la contraction de Jean Nillère, l'écriture Jonnelière nous paraît d'autant plus justifiée.

Evolution de la population de la Jonnelière

La population de la Jonnelière a longtemps été essentiellement rurale et bourgeoise. À la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècle, des habitants du centre ville achetèrent ou firent construire des maisons dans ce joli site pour venir s'y reposer en fin de semaine (il s'agissait en quelque sorte de résidences secondaires). L'implantation des nouvelles usines de la route de Paris et l'ouverture du dépôt des tramways à la Morrhonnière amenèrent peu à peu une population plus ouvrière : le pont permettant le passage des ouvriers et les traminots trouvant pratique d'habiter non loin de leur lieu de travail. Dans les années 1970 l'urbanisation a transformé complètement le paysage. Nous retrouvons cette évolution en consultant les résultats de quelques recensements* depuis 1851.

*Si en 1801 Napoléon Bonaparte ordonne le dénombrement (appelé plus tard recensement) de la population de la France (la France compte alors 33 111 962 habitants) c'est l'ordonnance de 1822 qui propose d'effectuer un dénombrement quinquennal, les années se terminant par 1 et 6. Le premier eut lieu en 1836 et fut renouvelé tous les 5 ans jusqu'en 1956 excepté en 1911, 1916 et 1941, la guerre n'a pas permis sa réalisation. Depuis 1956 la cadence quinquennale est rompue pour des raisons de coût et d'ampleur de la procédure.

Des recensements pas toujours facile à lire, à comparer...

Nous avons consulté les recensements de 1851, 1896, 1926, 1936, 1946, 1968, 1975, 1982, 1990. Nous n'avons pas pu retrouver les recensements de 1956 et 1962.

Ce travail "d'épluchage" des recensements se montre assez délicat et long. Les maisons ne sont pas numérotées, à l'inverse du centre ville. Les rues ne portent pas de noms. En ce qui concerne les cafés, auberges ou épiceries, la mention "débitant", "aubergiste" existe mais quel café concerne-t-elle, quelle guinguette, quelle épicerie ? Par recoupement ou à l'aide de témoignages nous avons tenté de remettre chacun dans sa maison comme dans un jeu d'enfant ! Mais certaines erreurs ont pu toutefois se glisser.

Ces recensements complétés par des recherches aux Archives dans des domaines variés (voirie, école, articles de journaux...) permettent de donner une idée de l'évolution du quartier en un siècle et demi.

Les noms très connus retrouvés, ajoutés aux différents témoignages recueillis, apportent la preuve que les "anciens" avaient déjà cultivé la terre, construit un habitat, contribué à l'ouverture de l'école, vécu des moments difficiles mais aussi de détente dans ce quartier. On s'aperçoit également que les événements nationaux et locaux ont laissé des traces même à l'échelle de ce petit quartier.

Le grand bouleversement s'est opéré avec l'installation progressive des facultés qui a changé le visage et les conditions de vie du quartier.

Le recensement de 1851 (II^o Empire)

Dans le périmètre englobant le Petit Port, la Noue (aujourd'hui La Noë), la Grande Sensive, la Barboire, la Chevallerie et la Jonnelière, 335 personnes sont réparties dans 67 habitations, dont 96 à la Jonnelière dans 27 maisons. La concentration de population autour des châteaux du Tertre et de Launay Violette s'explique par le fait que plusieurs générations y résident.

D'autre part les terres sont exploitées autour du château : on y trouve de nombreuses métairies habitées par les paysans qui vivent pour et par le château.

Le dénombrement montre que la population d'alors est presque exclusivement rurale, constituée de métayers, journaliers, domestiques. Les 3/4 des habitations sont les maisons des fermiers.

Dès cette époque, on remarque à la Jonnelière :

- 6 cabaretiers ce qui laisse supposer des activités de loisirs et de détente ;
- quelques artisans : 2 sabotiers, 1 menuisier, 1 charpentier, 1 tailleuse, 1 pêcheur, 1 marinier ;
- une usine de four à chaux où le propriétaire, Monsieur Gris, demeure ainsi que son contremaître.

On peut signaler la présence d'un meunier à Launay Violette ce qui permet de supposer l'existence d'un moulin.

Le recensement de 1896 (III^{ème} République)

Dans le même périmètre, la population s'élève à 339 personnes réparties dans 87 maisons. La Jonnelière regroupe 124 habitants pour 37 maisons. Depuis 1851 sont apparus

deux restaurants et deux épiceries à la Jonnelière, un café à la Noue. On décompte de nombreux domestiques, cuisinières et jardiniers qui travaillent dans les commerces et les châteaux.

Le meunier (ou plutôt son successeur) est toujours fidèle au poste à Launay Violette.

On note l'arrivée de feutriers travaillant à l'usine de feutre installée sur le quai de la Jonnelière (M. Faivre industriel en était le directeur à l'époque) et de blanchisseurs travaillant à la blanchisserie industrielle sise quai du Halleray.

La panoplie des artisans s'élargit. Le monde ouvrier fait son apparition.

On relève aussi la présence de quelques nourrices élevant des enfants de la ville et un nombre important de tailleuses, lingères et repasseuses (une bonne dizaine). Une soixantaine de personnes déclarent la profession de fermiers, cultivateurs, laboureurs, jardiniers ou journaliers.

La population reste donc encore majoritairement rurale.

Le recensement de 1926

En 1926, la population s'est sensiblement accrue : 523 personnes réparties en 130 foyers.

On trouve 14 chefs de famille patrons jardiniers (l'appellation maraîcher n'apparaît qu'au recensement de 1946). Les femmes et les enfants de plus de 12 ans travaillent à l'exploitation.

Dès avant la guerre de 1914-1918, les jardiniers ont commencé à s'installer hors de la ville. Chassés des quartiers plus proche du centre ville par la poussée urbaine, ils créent des exploitations plus vastes et mieux adaptées aux techniques modernes.

En ce qui concerne les cultivateurs, 11 sont chefs de famille. Les femmes travaillent à la ferme ; 16 enfants, nés avant la guerre de 1914, dont certains ont obtenu le certificat d'études, travaillent avec leurs parents. Pour ces parents il semble naturel que ceux-ci les accompagnent dans leur tâche (eux-mêmes l'ont déjà fait !).

On retrouve les familles Ducoin, Guibouin, Richard, Guillemineau, Guichard, Drouet, Barbo, Fourny, Genée (propriétaire du château de l'Hébergement), Doussin, Jouneau, Jochaud, Birly, Richard, pour la plupart déjà présentes en 1896.

Apparu à la fin du siècle dernier, le monde ouvrier s'est renforcé sur le secteur : l'usine des Batignolles est ouverte (1917), ainsi que le dépôt des Tramways à la Morrhonnière. 10 personnes qualifiées et 7 manœuvres travaillent aux Batignolles, une dizaine d'autres, originaires pour la plupart de Vendée et de Bretagne, sont employées au Tram. Un nombre important de manœuvres sont salariés dans des entreprises nantaises.

Alors que les jeunes dont les parents travaillent la terre restent avec leurs parents, les enfants des ouvriers restent dans le monde ouvrier. Ils sont pour la plupart manœuvres dans les mêmes entreprises que leurs parents pour les garçons, domestiques ou en apprentissage couture pour les filles.

On peut remarquer aussi qu'une quinzaine de femmes seules, veuves de guerre probablement, vivent chez leurs enfants. Pouvait-on parler déjà de la longévité plus grande de la femme à cette époque ? Une autre conséquence de la guerre fut un nombre très grand des naissances à partir des années 20. Cette augmentation du nombre d'enfants a justifié les pétitions faites en vue de l'ouverture de la première école publique de la Jonnelière en 1927.

En 1926 la population est regroupée sur les sites suivants :

- la Noue : 84 personnes dont :
 - . un débitant, M. Praud + son épouse + 1 domestique ;
 - . la famille de Mme Gasté ;
 - . la famille Herbert.
- la Jonnelière : 45 maisons et 122 personnes dont :
 - . Mme Launeau, épicière ;
 - . l'épicerie Moreau : la femme tient l'épicerie et monsieur travaille aux Batignolles ;
 - . M et Mme Charles débitants et M. Barreau qui leur succédera ;
 - . M. Desmars Maurice, dit Jan Bhu ;
 - . M. Bardet (magasinier aux Batignolles), qui participe activement aux chars de la Mi-Carême représentant la Jonnelière ;
 - . M. Farineau, hôtelier (probablement Hôtel "Rocher de Barbe Bleue", quai du Halleray) ;
 - . M. Chevreau, avocat, au Halleray.
- le Château du Tertre :
 - . Mme Alexandrine Say (famille des raffineurs), 4 domestiques et un concierge ;
 - . la famille Guibouin, s'occupe des terres gravitant autour de la propriété. Ils y ont leur ferme.
- Launay Violette (60 personnes) ;

Le recensement de 1936

Le recensement de 1936 enregistre une légère augmentation de la population.

Les cultivateurs et les jardiniers restent nombreux. Les propriétaires de leur exploitation emploient des journaliers.

On note une trentaine d'employés du tram. Une cinquantaine d'ouvriers travaillent soit dans les grandes entreprises nantaises (telles les Batignolles, Kullman, Drouin, Deshayes, Guillou), soit comme ouvriers du bâtiment (tous les corps de métiers nécessaires à la construction de maisons étant représentés). Beaucoup ont construit eux-mêmes leur maison.

Des familles italiennes (employées essentiellement dans le bâtiment) telles les familles Moretto, Stanic, Zampieri, carreleurs et maçons, s'installent dans le quartier (cela correspond au flux migratoire italien en France à cette époque). Certains ont d'ailleurs participé à la construction de maisons du quartier (existant encore pour la plupart).

Les couturières, lingères, tailleuses restent présentes.

Quelques commerçants ayant leur commerce en ville habitent le quartier. Ainsi monsieur Camboulive, possédant une chemiserie, habite à la Noue. Sa maison, toujours occupée par sa famille, est une des rares à avoir été épargnée par les bouleversements du quartier dans les années 1970 (la première bâtisse date de 1858 et son agrandissement de 1912).

Des commerçants du centre ville possèdent leur résidence secondaire dans le quartier (c'est en quelque sorte leur maison de campagne). Quelques marchands de primeurs et de denrées alimentaires demeurent sur le quartier.

La Noue compte 95 personnes dont une dizaine d'employés de trams et une dizaine de cultivateurs, jardiniers. On y trouve également 2 cafés : l'un tenu par Madame Suaudeau, le café St Antoine actuel, et l'autre le café des

Promeneurs, tenu par Madame Barraix (à l'angle du carrefour de la Noë).

La Grande Sensive regroupe 80 personnes. Le café "La Verdure" ouvre route de la Jonnelière, entre le carrefour de la Noë et celui de la Bourgeonnière (maison du 36, Route de la Jonnelière aujourd'hui).

Des "cols blancs" apparaissent également.

La Jonnelière, enfin, compte environ 180 habitants répartis sur 73 maisons, avec un large éventail de corps de métiers qu'il serait trop long d'énumérer. A noter :

- l'école publique ouverte en 1927 qui compte deux institutrices et une femme de service ;
- le café-épicerie de Monsieur Moreau Auguste ;
- M. Jacques Maurin, épicier (face à l'école) avec sa fille Jacqueline qui est devenue plus tard Mme Jean Barreau ;
- M. et Mme Desmars tenant le café Jan Bhu ;
- le café Roulliau Gaston ;
- M. Deville qui tenait Belle Rive ;
- un autre restaurant tenu par Monsieur Farineau et son épouse ;
- sur le quai de la Jonnelière le café Barreau, tenu par Madame Marie Barreau.

Tous ces cafés et restaurants emploient du personnel.

Pour ce qui est des maisons dites " bourgeoises " la famille Badenes, d'origine espagnole, occupe la propriété de la Châtaigneraie. Trois générations vivent sous le même toit (10 personnes). La famille Chevreau (avocat) habite le château du Halleray.

Ces deux dernières familles emploient un domestique, un chauffeur, un jardinier et un concierge.

La laiterie Stassano (dont le propriétaire est monsieur Flandreau) emploie, outre le directeur Monsieur Bernard, un chef laitier, une employée de bureau, 1 chauffeur.

Dans ce recensement de 1936 on note la présence de chômeurs, notamment dans la main-d'œuvre peu qualifiée (une dizaine).

Rappelons que 1936 est l'année des premières grandes lois sociales. Les accords de Matignon en juin 1936 instituent la loi des congés payés et la semaine de travail de 40 heures. Les travailleurs sont-ils pour autant partis en vacances ? On peut en douter ! Certains ont peut-être emprunté le train pour aller en famille passer une journée à la mer (mer qu'ils voyaient pour la 1^{ère} fois ?). D'autres se sont peut-être acheté un vélo, et même un tandem très à la mode à l'époque. Ensuite, la menace de guerre assombrit les esprits... Le quartier, bien que faisant partie encore de la très grande banlieue nantaise, garde de la guerre un souvenir bien sombre : chefs de famille appelés ou rappelés, les anciens et les femmes faisant tourner la "boutique", présence des Allemands dans le quartier, tranchées anti-chars, gens de la ville cherchant approvisionnement et même gîte après les bombardements du centre ville, destruction du pont... autant d'événements qui ont marqué les mémoires.

Recensement de 1946

Le recensement de 1941 n'a pas été réalisé du fait de la guerre. Depuis 1936 le quartier a semble-t-il peu changé.

Les vieux pôles d'habitations se sont un peu étoffés en population : 30 personnes en plus à la Noë, 28 à la Grande Sensive, 70 à la Jonnelière .

Le quartier s'est enrichi de nouveaux habitants suite à quelques mouvements de population. C'est ainsi que M. Fouché,

maraîcher, arrive en 1941 avec sa femme et ses 5 enfants sur les terres de M. Athimon à la Noë. La famille David habite le manoir de l'Hébergement et la famille Bahuaud le Café des Promeneurs à la Noë. (M. Bahuaud a été, avec M. Sautejeau, l'instigateur du Club des Anciens de la Jonnelière).

Le Café des Promeneurs, bien connu des habitants, est devenu au début des années 90, après de grosses transformations, le bar-tabac des Facultés.

La famille Guibouin, longtemps installée sur les terres du Château du Tertre, a émigré au Fresche-Blanc.

La Noë, la Croix Verte et la Grande Sensive regroupent toujours la plupart des employés du Tram.

À la Jonnelière, l'épicerie café Moreau et l'épicerie Maurin existent toujours.

Mme Pontonnier tient l'Hôtellerie Belle-Rive, Mme Rouliau le Petit Casino.

M. Cosnier a remplacé M. Bernard à la direction de la laiterie Stassano.

M. Sautejeau est contremaître laitier.

Les 3 instituteurs de l'époque sont M et Mme Plaisance et Madame Escofier.

Une particularité dans ce recensement : on voit apparaître la mention "retraité".

On ne relève la présence d'aucun chômeur.

Rappelons que 1946 est aussi l'année qui consacre le droit de vote des femmes : le préambule de la Constitution de la IV^{ème} République pose le principe de l'égalité des droits entre hommes et femmes.

Une anecdote racontée par une femme née au début du siècle et ayant habité la Jonnelière donne une idée de l'effervescence que cet événement a engendré. "Dizainière-chef" elle distribuait le bulletin paroissial (de St-Félix à l'époque) et

faisait le catéchisme : "La Jonnelière était très rouge autrefois, nous affirme-t-elle. Lorsque les femmes ont eu le droit de voter, beaucoup ne voulaient pas. Mes dizainières* me disaient : "Mais moi je n'y connais rien". Je leur répondais "Moi non plus je n'y connais rien, mais j'irai voter et vous aussi vous irez voter. Les femmes communistes iront voter, elles ! Alors, vous aussi, allez voter". Des communistes de Rezé viennent faire leur propagande ici".

Après consultation des résultats des votes aux élections, nous avons pu constater que la Jonnelière n'était pas particulièrement "rouge". Il faut remettre cette réflexion dans le contexte de l'époque : l'école publique de la Jonnelière, ouverte en 1927 (cf. plus loin), n'a pas été acceptée par les catholiques qui considéraient communistes les parents envoyant leurs enfants à l'école publique.

Il n'y a pas si longtemps encore, dans certaines régions de France, notamment en Bretagne et Vendée, cette idée était bien ancrée dans les esprits.

Les recensements de 1968 à 1990

L'évolution démographique du quartier Jonnelière-Chevalerie-La Noë a été très importante entre 1946 et 1968. Sa population est passée d'environ 500 à 2881 habitants. Il aurait été intéressant d'analyser les recensements de 1954 et 1961. Hélas cela ne nous a pas été possible.

* La dizainière était chargée d'organiser la prière qui consistait à réciter le chapelet.

Cette croissance persiste jusqu'à ces dernières années :

- en 1975 : 3235 habitants
- en 1982 : 3376 "
- en 1990 : 3796 "

La population de la Jonnelière est de 250 en 1946, 564 en 1968 et 844 en 1990. Cette augmentation correspond à la construction d'immeubles qui s'est poursuivie jusqu'au début des années 70.

Nous assistons à une diversification de la population, la Jonnelière perdant son isolement et son caractère rural pour devenir un quartier urbanisé intégré à la ville.

La difficulté d'analyse de cette population provient surtout de la nomenclature utilisée par l'INSEE ; selon les années de recensement les rubriques ont varié.

La constatation la plus évidente est la disparition des agriculteurs et ouvriers agricoles qui, de 25 en 1968, n'étaient déjà plus que 5 en 1982. En 1990, on en retrouvait quelques-uns mais comme retraités ! Stabilité relative chez les ouvriers, mais forte tendance à une diminution de la non-qualification ; il y a certainement un rapport avec le développement de l'enseignement professionnel. Si artisans, commerçants et chefs de petites entreprises approchent la centaine, l'évolution se fait au détriment des commerçants.

Les trois catégories les plus représentatives de la Jonnelière en 1990 (en attendant les résultats du recensement de 1999) sont les retraités (plus de 300 personnes), les cadres et les employés des services qu'ils soient publics ou privés (près de 400) et les étudiants (1470). Le quartier de la Jonnelière deviendrait-il simplement une cité-dortoir avec ses lotissements, lui qui, voici quelques années seulement, par son charme champêtre, accueillait les promeneurs attirés aussi par les guinguettes dispensatrices de gaietés ?

Qui possédait les terres à la Jonnelière de 1830 à la veille de la 1^{ère} guerre mondiale ?

La consultation des documents de voirie nous permet d'identifier les principaux propriétaires des terres et des habitations de la Jonnelière de 1830 à la veille de la guerre de 1914. Nous y trouvons :

- les commerçants de Nantes, des notables. Parmi ceux-ci Mme Juvenelle du cours St André et M. Herbelin pharmacien rue des Carmes possèdent, en 1842, une maison à l'angle du quai de la Jonnelière et du chemin vicinal 37 (aujourd'hui Route de la Jonnelière). M. Herbelin est également propriétaire de nombreuses terres disséminées sur le quartier, à tel point que, lors du changement du tracé de ce chemin, il sera le seul à faire l'objet d'une enquête Commodo vel Incommodo (équivalent de l'enquête publique aujourd'hui) concernant les échanges de terrain entre M. Herbelin et la ville de Nantes.

- les gens de la campagne du Nord de Nantes tels Deniaud de l'angle Chaillou, Pageot, et Lamisse de la Botardière, Vallé du Bois Ragueneu, Deshayes de la Renaudière.

- des noms dont la descendance existe encore sur le quartier : Jahan, Birly, Couffin, Deshayes, Guilhard-Alliot.

Entre 1830 et 1914 les courriers avec la mairie sont très nombreux. Pour les propriétaires, il s'agit le plus souvent d'autorisation de prise d'alignement, d'agrandissement sur les terres de la ville, de demande de terre pour nivellement dans l'endroit indiqué par le garde champêtre, d'extraction de la pierre dont le cubage est estimé par l'architecte voyer...

En sens inverse, le prolongement du chemin vicinal du Loquidy jusqu'à la Jonnelière en 1847 et la demande de modification du tracé du chemin vicinal 26 (partant du Pont du Cens vers la Jonnelière) une dizaine d'années plus tard,

donnèrent lieu à un nombre impressionnant de courriers entre la ville et une quarantaine de propriétaires. Tout est estimé : superficie des terres, contenu (arbres, pierres...).

Une demande de prolongement du chemin vicinal du Loquidy vers la Jonnelière est faite par M. Aubert (propriétaire du château du Tertre) auprès de la ville en concertation avec les riverains. Cette demande est acceptée pour "motifs valables". Dès 1847 des terres sont prises par la ville et il semble bien que celle-ci fut à l'époque très mauvais payeur ! C'est ainsi que l'on voit M. Louis Couffin de la Noue réclamer le paiement des terres prises il y a 18 mois, ainsi que celui des arbres estimés à savoir : 6 chênes, 10 pommiers, 4 châtaigniers, 1 cormier et le blé envers (en désordre). Plus tard, M. Aubert du Tertre menace de supprimer le passage du chemin 26 à travers sa pièce de la "petite Lance" si le terrain cédé ne lui est pas réglé !

Une pétition des riverains de ce fameux chemin fait état de frictions entre milieux rural et ouvrier. Les agriculteurs se plaignent avec véhémence, auprès de la ville, des ouvriers effectuant les travaux. "Ils volent, saccagent les récoltes, se servent en terre...". Les ouvriers sont accusés de bien des maux, les promeneurs également faisant les curieux et occasionnant des dégâts.

Le chantier du chemin vicinal 26 a été l'un des "Ateliers Nationaux" créés lors de la Révolution de Février 1848, par le gouvernement provisoire, pour réduire le chômage.

Les demandes de construction, rares jusqu'en 1900, se font plus nombreuses par la suite. Il s'agit de quelques maisons assez cossues avec étage et un confort qui se manifeste non seulement par la taille des pièces mais aussi par des WC intérieurs. Des plans, faits par des architectes, sont déposés à la ville pour agrément. On commence à cette époque à faire des contrôles sanitaires (contrôles d'étanchéité pour les fosses septiques).

La JONNELIERE : "un lieu de plaisir" ?

Le succès déjà ancien de la Jonnelière tient tout d'abord à la beauté de son site. Ne prête-t-on pas à Madame de Sévigné l'appréciation : "l'Erdre est la plus belle rivière du royaume." Le promeneur d'aujourd'hui a sans doute quelques difficultés à imaginer la Jonnelière d'autrefois : un village verdoyant au bord d'une véritable rivière avec des eaux vives s'écoulant vers la Loire (le canal et l'écluse Saint-Félix ont été inaugurés en 1934). Les déplacements n'étant pas aussi faciles qu'aujourd'hui, c'est tout naturellement que la bourgeoisie nantaise construisit sur ce site proche de la ville des résidences pour venir s'y reposer.

Les villages de La Chevallerie, Grande Sensive, Launay Violette et Barboire regroupaient les paysans exploitant les terres qui jouxtent la Jonnelière.

Ainsi dès le XIX^{ème} siècle la Jonnelière est devenue un village au bord de l'eau, où les Nantais se retrouvent le dimanche pour se distraire. On y vient en famille pour pêcher dans l'Erdre très poissonneuse. Les plus jeunes se retrouvent dans les guinguettes pour s'amuser et danser. De grandes manifestations nautiques s'y déroulent dès la fin du siècle



La Maison de JAN BHU
l'Hostellerie de Trianon
à LA JONNELIÈRE
 (sur les bords de l'Erdre, la plus jolie rivière)

N'est pas un Palace, c'est le coin aimable où les traditions du bon accueil et de la bonne cuisine font que le temps qu'on y passe paraît trop court.

C'est aussi l'étape préférée des promeneurs, à l'heure du goûter.

On s'y plaît parce qu'on y est tranquille et que la belle musique offre sans monotonie, dans un cadre charmant tous les attraits de la gaité qui font oublier les petits soucis de l'existence.

TOURISTES, PROMENEURS !!
 et vous tous qui aimez les "harnois de gueule"
 et la haute liesse,

Déjeunez, Dînez et Soupez chez JAN BHU
 Tél. : 126.48

Affiche vantant les qualités de la maison JAN BHU.

dernier dont les célèbres régates au cours desquelles s'affrontent de grandes équipes de canoë françaises et étrangères.

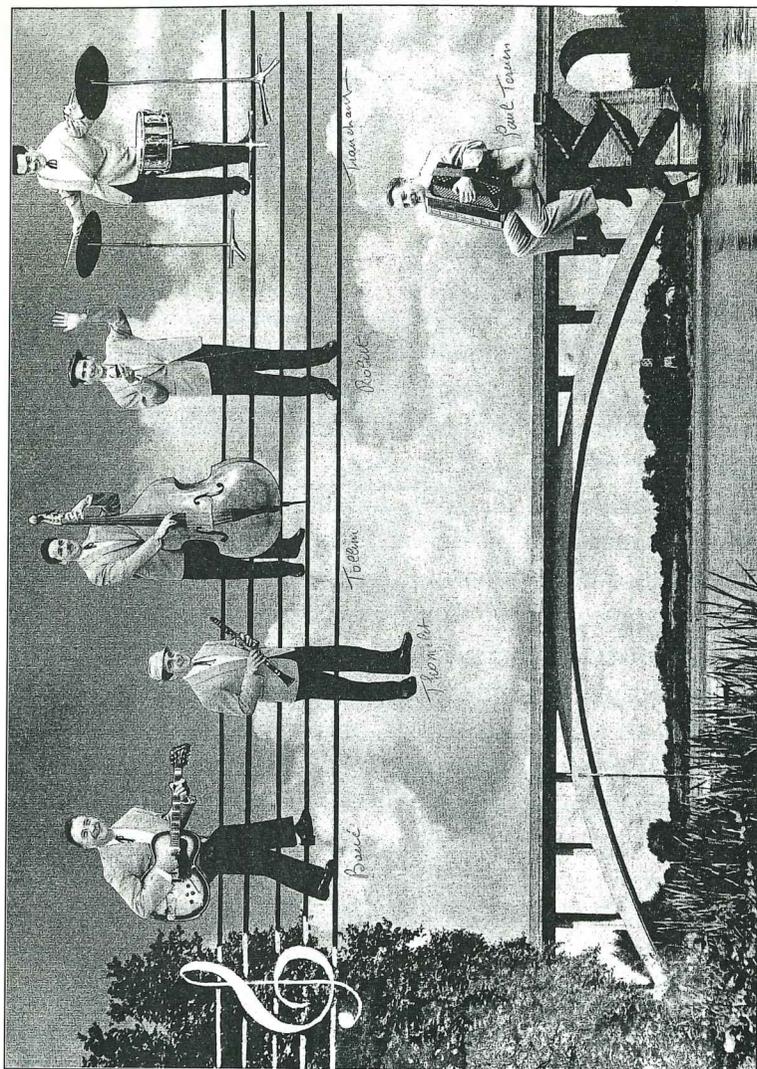
Sur des actes notariés du Château du Halleray datant de la fin du XIX^{ème} siècle, on peut lire que la Jonnelière est un "lieu de plaisir".

Les guinguettes

L'histoire de la Jonnelière a été marquée par la présence des guinguettes. Une guinguette est un café populaire où l'on consomme et où l'on danse. Certaines peuvent également proposer des repas et accueillir les réunions familiales (mariages, baptêmes...)

Le recensement de 1851 mentionne la présence de 6 cabaretiers. S'agissait-il au début de cafés qui progressivement auraient proposé une animation musicale à leurs clients et sont devenus des guinguettes ? Cette origine n'est pas exclue pour certaines d'entre elles mais nous savons que les plus célèbres : Jan Bhu, Belle-Rive, étaient d'anciennes folies nantaises : petites folies, certes, en comparaison des propriétés plus cossues des bords de l'Erdre, de la Sèvre ou de la campagne environnante.

Rappelons ce qu'était une folie : une folie était une maison dite de "plaisance". Elle était souvent la propriété de négociants, de petits armateurs (n'oublions pas le trafic triangulaire) ou de parlementaires (nobles pour la plupart). Au milieu du XVIII^{ème} siècle, des fortunes se sont constituées marquant le paysage urbain (comme l'Ile Feydeau) et rural. Les terres où ces folies se construisaient étaient situées dans un rayon d'environ 25 km du centre de la ville. Les gens riches habitant la ville menaient une vie que l'on dirait aujourd'hui stressante. Certains désiraient retourner à une vie champêtre,



Affiche de l'orchestre Paul TERRIEN.

plus simple. La demande étant importante, terres et bâtisses coûtaient cher. Suite à la Révolution, certains de leurs propriétaires ayant émigré, ces propriétés furent vendues comme bien national. La petite bourgeoisie en fit l'acquisition pour affirmer sa réussite sociale.

Rappelons l'histoire des principales guinguettes* :

-**"JAN BHU"** fut un établissement de renom qui marqua la mémoire des Nantais. Il était situé à l'emplacement actuel de l'immeuble "Le Clos l'Erdre" (l'un des piliers du portail d'entrée est encore visible aujourd'hui en bordure de la route).

Monsieur Maurice Desmars en fit l'acquisition alors que la maison s'appelait "Hôtellerie du Trianon" après avoir porté le nom de "Madagascar". Jan Bhu, serait le surnom de Monsieur Desmar. Les explications qui nous ont été fournies concernant l'origine de ce surnom ne sont pas suffisamment fiables pour que l'on puisse y prêter crédit.

Lorsqu'il vendit son établissement, il demanda à ses invités de venir costumés comme à la Belle Époque.

Les propriétaires qui se sont succédé ont gardé ce nom à la guinguette. Nous avons interrogé en 1993 la dernière propriétaire Mme Méthiviers.

M. et Mme Méthiviers ont fait l'acquisition de cette

* Nous n'avons pas retrouvé, dans les archives, d'indications précises sur les noms et les dates d'ouverture des premières guinguettes. Nos informations proviennent donc essentiellement des témoignages que nous avons pu recueillir.



*Les danseurs chez JAN BHU, un dimanche après-midi.
Remarquer la cabane "bambou" où se trouve l'orchestre (photo Dugleux).*

propriété qui appartenait alors à M. Jouanjan lequel la tenait de Maurice Desmars. Alors que Madame Méthiviers souhaitait acquérir un commerce, au cours d'une promenade sur l'Erdre elle découvrit la Jonnelière. " Ce fut le coup de foudre " nous dit-elle. Or son gendre, Paul Terrien, musicien très connu sur la place de Nantes, jouait à la guinguette Jan Bhu le dimanche. Il lui signala la mise en vente de celle-ci et c'est ainsi que l'affaire fut faite ! Dès leur arrivée, M. et Mme Méthiviers firent beaucoup de travaux afin de rendre la propriété plus agréable. Les bâtiments dataient de l'époque Louis XVI. Il restait dans le garage des anneaux pour attacher les chevaux et le sol était couvert de gros pavés. Des guirlandes, taillées dans la pierre, décoraient le haut des bâtiments. A l'intérieur, le bar était fait en bois massif avec un petit creux de cuivre pour déposer la monnaie. Deux pistes en plein air et une à l'intérieur accueillaient les danseurs. Dès que la belle saison approchait, monsieur Méthiviers passait de la "Tangotine" sur le ciment pour faciliter la glisse ! Au printemps, une sorte de petite cabane était montée dans laquelle l'orchestre s'installait. C'était la "cabane bambou ". Paul Terrien et son orchestre musette y ont longtemps joué. D'après Michel et Paulette Ducleux, qui assuraient le service à la fin des années 50, "l'ambiance était assurée chez Jan Bhu. C'était encore l'époque insouciante où les jeunes aimaient venir danser sous les ombrages les dimanches. A cette époque un groupe de jeunes appelé "Les Canotiers" (à cause de leurs chapeaux) s'ingéniait à créer l'ambiance par leurs blagues et leurs pitreries. Mon épouse et moi étions rompus le soir, mais contents de ces après-midi dansants où la jeunesse était euphorique ! "

Au début des années 1970, M. et Mme Méthiviers arrêtaient d'accueillir les mariages et les banquets. Il ne resta plus qu'un service bar et restauration rapide fréquenté par



*La vente et la dégustation de galettes chez JAN BHU un dimanche après-midi.
(Photos Bertrand et Decourtias)*

beaucoup d'étudiants. Une discothèque fut installée dans la salle. En 1990, cette propriété fut vendue et remplacée par les immeubles "Le clos l'Erdre".

- "Le CANOTIER" situé entre Belle Rive et Jan Bhu. Celui-ci a changé plusieurs fois de nom avec les différents propriétaires qui s'y sont succédé. C'était au départ une auberge "Le BON REPOS" dont la tenancière a été Mme Fernande Rouliau. Après la dernière guerre, en 1946, c'est monsieur Gaston Rouliau qui reprend l'établissement sous l'appellation "CHEZ GASTON" puis du "PETIT CASINO", avant de devenir "Le CANOTIER". Ouvert seulement le dimanche au début, ce lieu est devenu une guinguette et un restaurant. On y faisait aussi des crêpes. "Le Canotier" a fermé au début des années 80. Aujourd'hui cette guinguette est devenue une maison particulière "blottie" (entre les N°8 et 10 Quai de la Jonelière), au pied de l'immeuble dont le nom, "Les Canotières", évoque ce passé récent.

- "BELLE RIVE" était la plus belle des guinguettes de la Jonnelière. Elle était fréquentée par des gens "huppés" (disons une fréquentation plus aristocratique). C'était un hôtel restaurant faisant boîte de nuit. Le dimanche s'installait un orchestre avec attractions. A la belle saison les danseurs se retrouvaient dans la cour, sur la piste de danse en mosaïque. (piste qui existe toujours). Une belle grande salle pour les noces et les banquets dominait l'Erdre. Belle Rive brûla le 25 août 1936. Elle ne fut pas reconstruite à l'identique (cf photos).

Si la vocation première de ces lieux était avant tout les repas de famille, les mariages, les banquets de sociétés et les bals du dimanche, les plus anciens habitants du quartier nous ont laissé entendre qu'à certaines périodes..., dans certaines

LA JONNELIÈRE (Loire-Inférieure) - Hôtel - Café - Restaurant " BELLE "

GARAGE pour AUTOMOBILES

Chaudière - Éclairage électrique
Chambres avec tout le confort moderne
Service à la Carte et sur Commande
Cabinet par touillet avec Piano

Salle pour Banquets et Festins
Spécialité de Beurre-Blanc
Vins des meilleurs Crus
Champagne de Marque

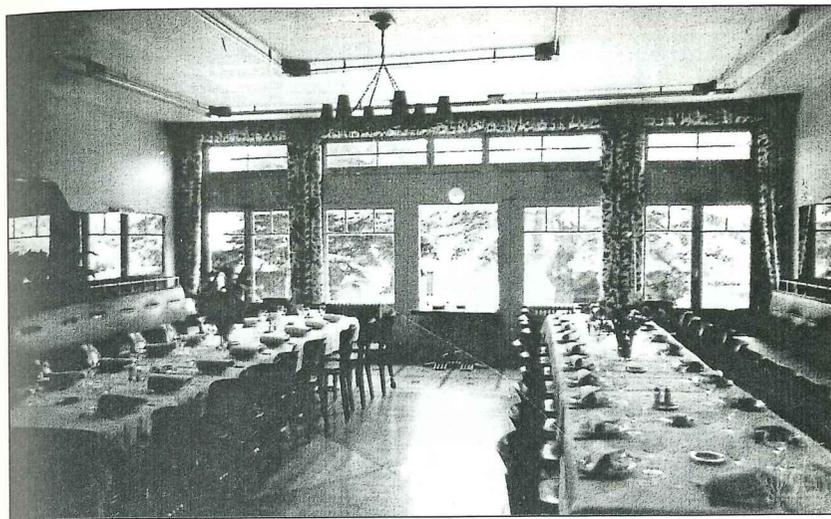
REPUBLICAN FRANÇAIS
5c
POSTES

REMISE et ECURIES

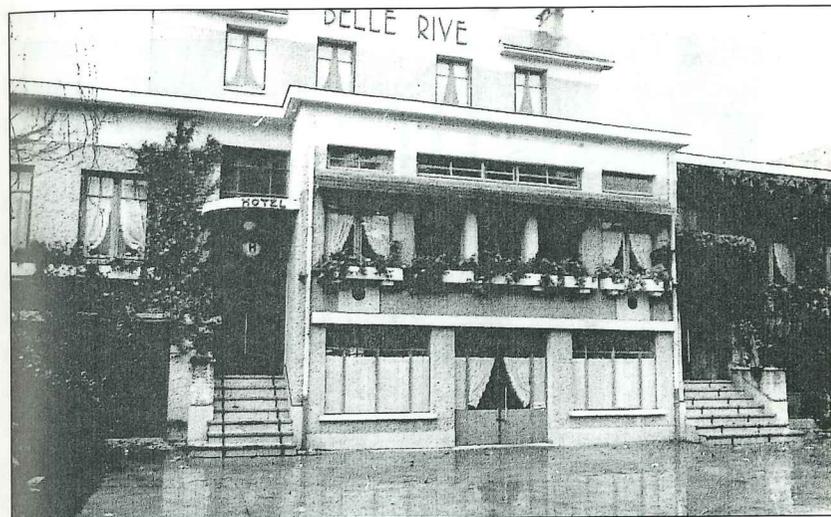
Ouvrier Mégnien

OUVERT A TOUTE HEURE DE NUIT ET DE JOUR

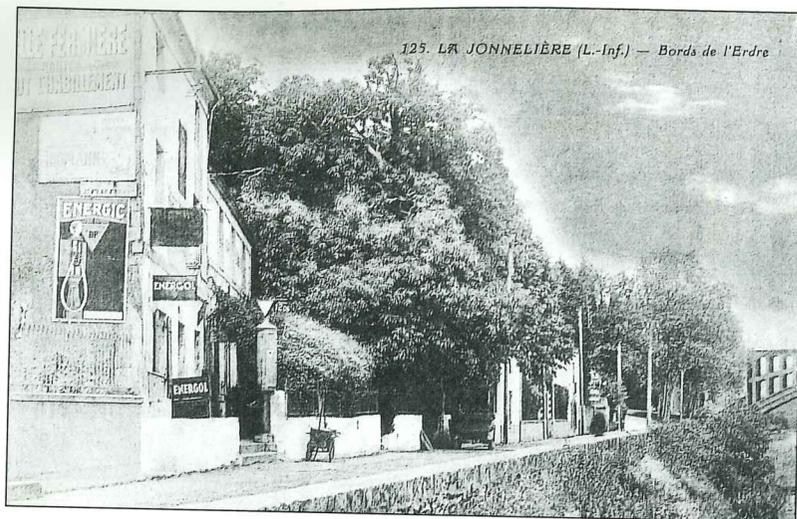
L'ancien hôtel "Belle Rive".



L'hôtel "Belle Rive" après sa reconstruction.



La salle de restauration de l'hôtel "Belle Rive".



Café, tabac, auberge de Mr CHARLES. Remarquer la pompe à essence.



Près d'un siècle plus tard le café Charles est devenu "La Belle Equipe".

guinguettes ..., des rendez-vous "galants", dirons-nous, y avaient lieu. Même si ces établissements étaient bien fréquentés (ce dont nous ne doutons pas), on note simplement quelques dérives de temps à autre. (cf. en annexe le témoignage de Madame T.O.).

Les CAFÉS, les COMMERCES

- Sur le quai se trouvait également, au début du siècle, le Café "CHARLES", tenu par Monsieur Charles. Sur les cartes postales de l'époque, si l'enseigne principale indique "Buvette" on y voit aussi inscrit : "Charcuterie, Dépôt de pain, Tabac, Remise et Ecuries". Le Café Charles était donc un commerce d'alimentation et un lieu "étape" pour les voyageurs avec leur équipage. Cet établissement a conservé les activités "Café-Tabac" lors de sa reprise par Mme BARREAU. Sa fille, Madame LEVEQUE, lui a succédé. Ce café est devenu plus tard "Chez Germaine", prénom de la tenancière Mme Delahaye.

Avant et après la seconde guerre mondiale, ce fut un café très populaire, point de ralliement des gens du quartier, des ouvriers ou des fermiers. Le dimanche, une marchande de galettes s'installait dans une baraque et il fallait attendre longtemps avant d'être servi tellement la clientèle était nombreuse. Mme Decourtias se souvient : "on y passait, attablé, une partie de l'après-midi. C'était très reposant sous les arbres, l'été, avec une bouteille de cidre et une douzaine de galettes. Parfois, nous allions danser chez Jan Bhu et revenions consommer au "Café Barreau", car les consommations étaient moins chères. La vue sur l'Erdre était très belle surtout lorsque les bateaux passaient tout doucement pour débarquer la foule au ponton. Parfois les bateaux étaient loués par des sociétés

qui engageaient des musiciens. On dansait sur le bateau". Le café Barreau était donc un lieu très convivial. Il avait beaucoup de clients, même en semaine. Outre les ventes de tabac, journaux et boissons, on y trouvait le nécessaire de pêche ainsi que des cartes de pêche et de vélo. C'était aussi le seul commerce à posséder un téléphone.

- "**Chez GERMAINE**" a été le dernier bar à avoir résisté aux promoteurs qui ont progressivement construit, à partir de la fin des années 70, des immeubles à la place des guinguettes et habitations du village de la Jonnelière. En 1995 "**Chez Germaine**" a été repris par un ancien footballeur du Football Club de Nantes, Vincent Bracigliano et est devenu "**La BELLE ÉQUIPE**". Clin d'œil à l'équipe des "**Canaris**" qui s'entraîne à proximité ? Pas vraiment. C'est en cinéphile averti que Vincent Bracigliano a tout simplement emprunté ce nom à un film de Julien Duvivier, tourné en 1936 et interprété entre autres par Jean Gabin et Charles Vanel. Cette histoire de copains qui gagnent au loto et ouvrent une guinguette s'adaptait tout à fait à cet établissement qui, sans avoir été une guinguette, était intégré sur un site où l'on aimait venir s'amuser.

La présence d'une "équipe" dynamique redonne vie à ce bar aux origines anciennes. De plus en plus de promeneurs s'y installent à la terrasse, à la belle saison. À quand l'ouverture d'une guinguette pour renouer avec la tradition ?

- À l'emplacement actuel de la Belle Héloïse dans les virages, on trouvait le "**CAFE-EPICERIE de la JONNE**" tenu par M. et Mme Auguste Moreau. On pouvait, soit s'installer sur sa terrasse très agréable avec ses tables séparées par des haies de lauriers permettant de s'isoler, soit s'asseoir sous les tilleuls, avec des boissons, des galettes ou de la charcuterie. On y trouvait les marchandises les plus variées allant de la

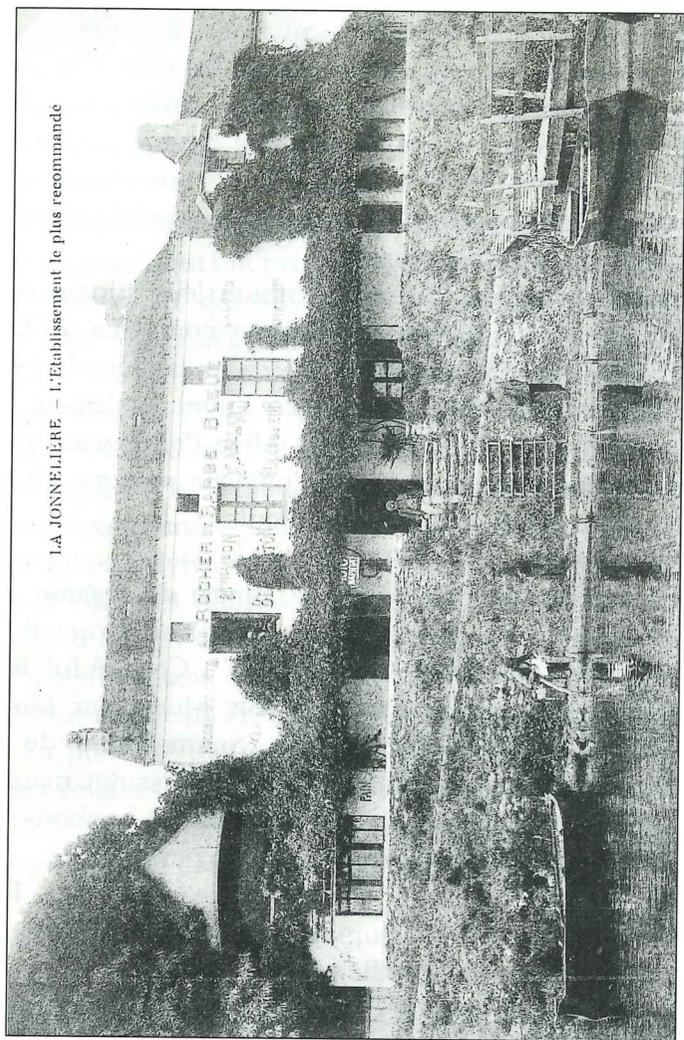
charcuterie aux graines pour animaux, aux sabots et même, paraît-il, au tissu. M. Moreau s'est installé très tôt sur le quartier ; dès 1921, c'est sa femme qui tient l'épicerie et lui-même cultive les légumes vendus par celle-ci. En 1931, il se joint à sa femme pour tenir le commerce. Chaque semaine il reçoit de la Chapelle-sur-Erdre une barrique de cidre dont il assure lui-même la mise en bouteilles. Si le "gros" de la consommation se fait le dimanche, en mangeant des galettes, une fidèle clientèle est nombreuse à s'arrêter en semaine.

Les couples Requin, Varenne, Lothion leur succédèrent. C'est ce dernier qui lui donna un nouveau nom, "**La BELLE HELOÏSE**". Messieurs Morandière, en 1973, puis Duc, de 1982 à 1989, Roumilhac de 1989 à 1998 en furent également les tenanciers. Aujourd'hui, tenu par M. et Mme Pontoizeau, c'est un restaurant de qualité, avec son intérieur rustique et sa terrasse ombragée par de magnifiques tilleuls.

- En face de l'ancienne école, à l'angle du chemin des usines (emplacement du parking aujourd'hui), se trouvait un autre café-épicerie, "**Au BON MUSCADET**". Ce café fut tenu par madame Launeau puis par Monsieur Morin qui faisait partie d'une des vieilles familles de commerçants de la Jonnelière. La dernière propriétaire Madame Boissinot marqua par sa gentillesse les écoliers à qui elle donnait des bonbons. Ce commerce démoli en 1975 fut remplacé par un parking.

Le dimanche "**Le Café de la Jonne**" et "**Au Bon Muscadet**" accueillait les joueurs de cartes et les joueurs de boules non intéressés par les flonflons des guinguettes.

Dans ces parages, une ou deux fois l'an, à l'occasion des fêtes de la Jonnelière, était dressé un mât de cocagne enduit de savon noir où les plus hardis se mesuraient. Une fois l'an également, l'amicale laïque de Michelet organisait des courses



LA JONNELIÈRE — L'Établissement le plus recommandé

Le célèbre "Rocher de Barbe Bleue". X. ABELARD succède à BEAUFRETON.

de vélo qui passaient à l'angle de la rue de la Bourgeonnière et de la route de la Jonnelière. Madame Decourtias témoigne. "Il y avait foule à l'angle des deux routes car le virage était dangereux et les chutes nombreuses ! Le calvaire* était pourtant là pour protéger les coureurs !"

N'oublions pas dans le paysage le quai du Halleray, le café-charcuterie-restaurant et hôtel, "**Le ROCHER de BARBE BLEUE**". La famille Beaufreton a tenu (créé ?) cet établissement dès 1881. La revue des Pays de la Loire, "303 Art, Recherche et Création", mentionne que monsieur Beaufreton, en 1890, ouvre à la Jonnelière une station de loisirs, avec auberge et parc d'attractions pour enfants. Sur la carte postale ci-contre, apparaissent les noms de Beaufreton et X. Abélard successeur. En 1909, nous retrouvons le nom de Monsieur Mellier demandant à reprendre la suite de sa mère malade (si le nom "Rocher de Barbe Bleue" avait été conservé, on y avait ajouté "Chez ma Tante"). Il s'agit donc d'une très vieille maison. Les mariniers s'y s'arrêtaient pour prendre un verre et s'y restaurer : des anneaux d'amarrage, quai du Halleray, témoignent encore aujourd'hui de leur passage. Dans la chanson de marins "Gueule de Serpent", qui évoque une ballade gastronomique entre Nantes et Nort-sur-Erdre, le nom de Beaufreton apparaît : "Devant la Jonnelière, à la santé de Beaufreton nous viderons un verre...". Le Rocher de Barbe Bleue" était donc l'étape traditionnelle des mariniers. (cf la chanson en annexe)

* Calvaire qui a été déplacé plus tard et réimplanté auprès de l'église St-François d'Assise. (cf. le Livre I)

Toutes ces guinguettes et buvettes nécessitaient de la main d'œuvre le dimanche. Les femmes du village de la Chevallerie, de la Noë et de la Jonnelière aidaient à servir dans les guinguettes, à faire des galettes ou la vaisselle. En semaine, quelques unes étaient journalières ou blanchisseuses, des guinguettes assurant un service de restauration et d'hôtellerie (quelques chambres).

Une autre guinguette existait quai du Halleray "La CLOSERIE DES LILAS". Elle fut transformée en maison de campagne au début du siècle.



"La Belle Héloïse" aujourd'hui. Ancien "Café de la Jonne".

UN DIMANCHE A LA JONNELIÈRE

Le dimanche, la Jonnelière était un lieu de détente privilégié pour les familles nantaises. Une ambiance particulière y régnait à la belle saison. Bien des Nantais se souviennent encore d'avoir emprunté ces fameuses vedettes, le dimanche, pour passer un moment agréable au bord de l'eau. Qui n'est pas venu "guincher" dans l'une des guinguettes ou s'installer à la terrasse, sous les arbres, pour y déguster des galettes accompagnées de cidre ? Quelques jeunes plus dégourdis que d'autres apprenaient à nager dans l'Erdre et plongeaient de l'embarcadère pour épater les copains.

La consultation des archives de la ville de Nantes nous apprend que dès 1828 une demande d'autorisation d'utiliser un bateau à vapeur sur l'Erdre avait été faite auprès du maire de Nantes, pour le transport de passagers. S'agissant "d'un bateau à vapeur dit canot de plaisance d'une nouvelle construction pour transporté le publique sans aucun dangé dans toutes les endroi propre a la récréation de cetes rivièrè" (cf copie) nous pouvons penser que ce bateau desservait la Jonnelière. En 1850 nous retrouvons une demande plus précise d'exploitation d'un service de "bateau mécanique" entre Nantes et la Jonnelière. Le Préfet accorde cette autorisation :

Nantes le 11 mars 1878 *Police*

*Motrice à 4 roues
sur Erdre
N° 16877*

Monsieur
 Membre de la Légion d'honneur
 Chevalier de l'ordre Royal

Monsieur

Je vous fais part de mes projets d'édification
 que vous désirez en ma faveur insérer que de ma
 association ténier tous deux abîton de cette ville
 à domicile d'édifier d'édifier votre permission pour
 naviguer sur la Rivière d'Erdre avec un bateau
 à vapeur dit canote de plaisance de ma nouvelle
 construction pour transporter le public sans
 aucun danger dans toutes les bords propre à la
 Récréation de ces Rivière de Dites canotes
 propre à Réserveoir 45 à 50 personnes, comme
 étant chargé de famille. Je n'ai l'air penson que
 vous nous ferez le plaisir de protéger notre
 petites industrie à nous faire un sur plus heureux
 puisque notre bonneur d'édifier de vous, je vous
 supplie d'agréer à notre demande vous oblige
 Vos fidèles serviteur

Monsieur

Je suis votre très humble et soumis
 serviteur
 Jacobo Mack

Le Maire

VILLE de NANTES
droits réservés

VILLE de NANTES
droits réservés

"Nous Préfet de la Loire-Inférieure, le 17 mai 1850 :

Vue la pétition présentée le 15 avril dernier par le sieur Barbin Louis demeurant à Nantes place du Château à l'effet d'obtenir l'autorisation de faire au moyen d'un bateau monté d'une machine manœuvrée par des hommes un service de voyageurs sur la rivière d'Erdre entre Nantes et la Jonnelière, arrêtons :

Art. 1er- Le sieur Barbin Louis est autorisé à faire...un service de voyageurs sur la rivière d'Erdre entre Nantes et la Jonnelière. A cet effet le nom du bateau, celui de son propriétaire et le domicile de ce dernier devront être inscrits d'une manière apparente et très solide sur le bord extérieur et à l'arrière de ce bateau.

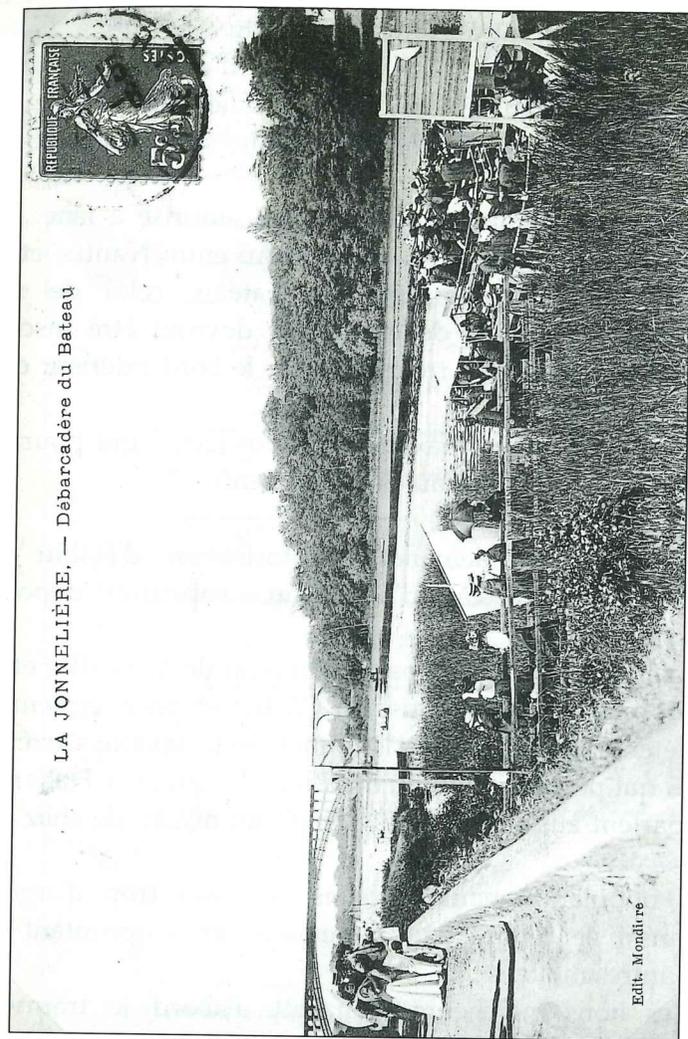
Art. 2 Le nombre maximum de voyageurs qui pourrait être admis à bord de ce bateau est fixé à trente..."

En 1884, une demande d'autorisation d'établir un embarcadère pour l'accostage d'un bateau à vapeur est déposée à la préfecture.

Le service de vedettes partait du quai de Versailles et se prolongeait certaines heures jusqu'à Gâchet et Sucé, également lieux de détente des Nantais. A la Jonnelière la navette s'arrêtait sur le quai qui porte le nom aujourd'hui du quai du Halleray. Certains parlent aussi d'un petit ponton au niveau de chez Jan Bhu.

La population nantaise, sans dépenser trop d'argent, pouvait aussi se rendre à la Jonnelière en empruntant de multiples autres moyens :

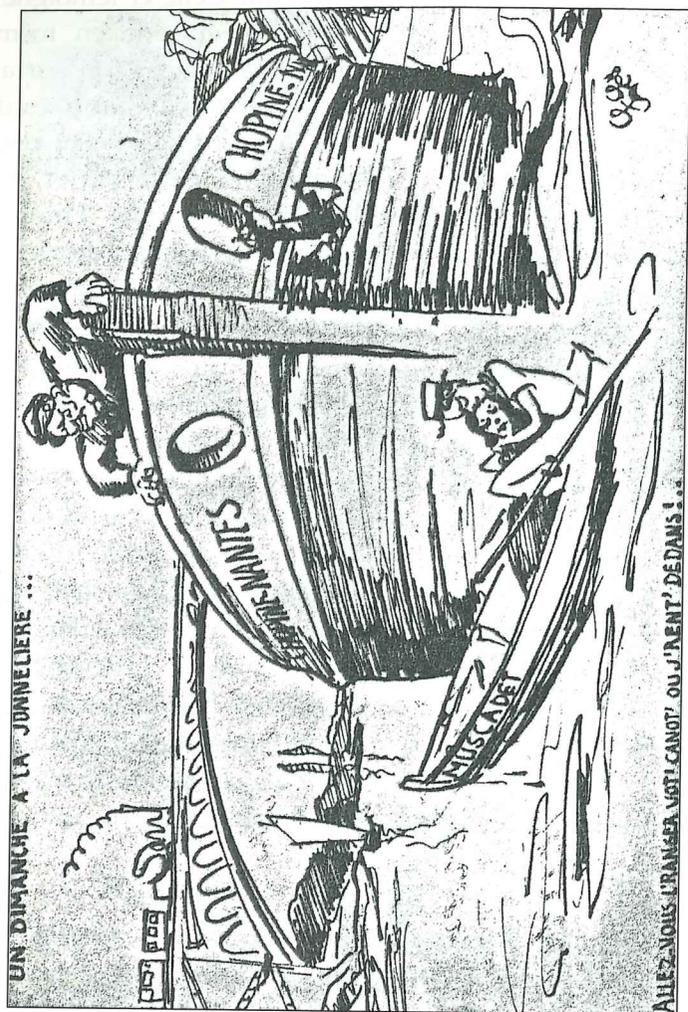
- les bons marcheurs prenaient d'abord le tramway jusqu'à Michelet puis jusqu'à la Morrhonnière après prolongation de la ligne. Ensuite, ils se rendaient à pied jusqu'à la Jonnelière. Le chemin étant long, ils s'arrêtaient parfois dans les bistrotts jalonnant le parcours. Le café "Les Promeneurs" à



Arrivée, par bateau, des promeneurs du dimanche en provenance de Nantes. (1910)

la Noë a été tenu, avant guerre, par la famille Cadiou puis par Marcel Herbert et plus tard Mme Bahuaud. Celle-ci témoigne : "Je tenais, avec mon mari, une boucherie-épicerie en même temps que le café "Les Promeneurs". Le dimanche, on sortait des tables ; on y consommait facilement une demi-barrique de vin." Chez madame Bahuaud on se réunissait également pour des motifs plus sérieux : on s'y retrouvait pour parler des projets de l'implantation de la nouvelle église (St François d'Assise). N'oublions pas de mentionner l'apéritif du dimanche pris par certains paroissiens au sortir de la messe célébrée, à l'époque, au lieu dit "Les Salles Baudais" (emplacement de l'école "Centrale"). Il y avait aussi le café "Saint Antoine" dont la patronne, Mme Suaudeau, était très accueillante. Avant la guerre de 39-45, on y dansait. La salle pouvait également être prêtée à l'occasion de retrouvailles de famille. Les couples Fouchard, Seiller, Saussau, Spaens ont pris la suite après la guerre. Il y avait aussi le café "La Verdure" ouvert entre les deux guerres (36 route de la Jonnelière aujourd'hui). C'est la famille de M. Félix Herbert qui en était propriétaire. Mme Herbert, devenue veuve, ne trouva pas preneur et le vendit juste après la guerre. Ce café jalonnant, le parcours Michelet-Jonnelière possédait une belle tonnelle où tables et bancs étaient sortis par beau temps. Selon les dires de M. et Mme Jean Bernard, qui occupent actuellement cette maison, la clientèle de ce café était nombreuse.

Au printemps, les promeneurs pouvaient acheter des fleurs sur le chemin auprès des jeunes du quartier. Les anciens de la Chevallerie et de la Grande Sensive se souviennent être allés vendre des bouquets de primevères ou de violettes, près du calvaire sur la route de la Jonnelière, aux piétons qui se rendaient à la Jonnelière. Ces enfants confectionnaient également des bouquets de cerises qu'ils présentaient aux



Carte humoristique illustrant la renommée de la Jonnelière!
Qu'il est difficile de se frayer un passage...

passants dans leurs paniers. Ils se faisaient "quelques petits sous".

- certains venaient avec un bateau personnel. Mme Barbenoire, née au début du siècle, témoigne : "mon père, horloger de la place Sainte Elisabeth, avait acheté "La Closerie des Lilas" une ancienne guinguette près du château du Halleray. Il l'avait transformée en maison d'habitation pour les dimanches et les vacances. Il était propriétaire d'un bateau et j'ai dû tenir une rame à 5 ans ! Avant la guerre de 14-18, le tramway ne venant pas jusqu'à Michelet, il m'arrivait de faire la route centre ville-Jonnelière à pied." On n'avait pas peur de marcher en ces temps là !

- l'Ile de Versailles possédait également un service de location de barques qui avait beaucoup de succès. Toute la famille s'embarquait avec son pique-nique et parfois avec une canne à pêche. Pour celui qui ramait, c'était déjà un bel exploit de se rendre jusqu'à la Jonnelière. S'il y avait de bons rameurs il y en avait aussi de mauvais ! Mme Jolive témoigne : "Je me souviens de mon grand-père ayant navigué sur de gros bateaux et auquel on avait proposé un gouvernail". Ce à quoi il répondit "Moi pas besoin de gouvernail." Inutile de dire que le passage de la Tortière fut déjà très laborieux et qu'à la Jonnelière tout le monde poussa un soupir de soulagement (heureusement il y avait du réconfort), même s'il restait le retour ! (en fait ce grand marin ne savait pas très bien ramer...)

- vers 1925-1930, les premières voitures automobiles apparurent : certains se faisaient un plaisir d'amener des jeunes femmes pensionnaires ou non du "Vert Galant" ou de "la Patte de Chat" - maisons closes du quai de la Fosse - dans

leurs belles voitures jusqu'à la Jonnelière (n'oublions pas que certaines guinguettes avaient un service hôtellerie). Conducteurs encore peu experts, certains ayant mal négocié leurs virages, se sont retrouvés contre le poteau électrique situé à l'angle de la route de la Jonnelière (près de l'IRA aujourd'hui) ou plus loin dans l'Erdre, au bas de la côte ! Il est également mentionné dans une pétition concernant l'ouverture de la future école publique, en 1927, le danger couru par les enfants fréquentant à l'époque l'école de Saint-Félix, "d'être renversés par les voitures roulant follement vite" !

- la bicyclette avait aussi un franc succès.

Mais qu'est ce qui pouvait bien faire courir les Nantais à la Jonnelière ?

La JONNELIÈRE : un LIEU de DETENTE ?

La Jonnelière était donc un lieu de détente privilégié des Nantais. Mais si les guinguettes ont joué un rôle d'animation important, il existait également d'autres activités de loisirs. Nous en évoquerons quelques unes.

La pêche

Les Nantais venaient nombreux à la Jonnelière pour pêcher, le plus souvent en famille (voir aussi le témoignage de M. Prampart en annexe). Les photos de l'époque nous montrent ces pêcheurs alignés le long des berges de l'Erdre depuis le château du Halleray jusqu'à la ferme de Port Barbe. Il faut dire que l'Erdre était très poissonneuse, non polluée malgré les vaches qui venaient y boire... et y déposer un peu de nourriture pour les poissons ...! On pêchait du quai mais aussi dans des petites barques au milieu de la rivière. Deux zones de pêche étaient concédées aux sociétés "Le Chevesne Pontenois" et "la Gaule Nantaise". Monsieur Morin, tenancier du café " Au Bon Muscadet", organisait des concours de pêche. Le dimanche n'était peut-être pas le jour idéal pour faire des pêches miraculeuses : le calme n'étant pas au rendez-vous ! Un



témoignage (clin d'oeil... de poisson) de ce temps là : "les ouvriers maçons en construisant le mur dans le virage après la belle Héloïse, ont inséré un superbe brochet (non comestible) parmi les pierres du mur. Amusez-vous donc à le trouver !

Les régates.

"La plus belle rivière de France" est appréciée par les sociétés de régates de la Loire-Inférieure au même titre que les sites de Trentemoult, Le Pellerin ou Saint Nazaire.

C'est une des raisons pour laquelle sont fondés, en 1858, "Le Cercle Nautique" et en 1900 "la Voile de l'Erdre". Ces clubs nautiques s'engagent à organiser des régates appelées "grandes fêtes nautiques", avec le concours du Comité des Fêtes de Nantes. Des sociétés de Nantes et d'Angers sont invitées à cette occasion. Au cours de l'année plusieurs régates ont lieu portant les appellations "Poule de Printemps", "Grandes Régates" et "Régates Promenades".

Les participations de clubs extérieurs "permettent de mieux entraîner les équipages et de donner plus d'attrait aux fêtes". Dès 1869 le projet est de fonder des régates internationales à long parcours "le but étant, en offrant de grands prix, d'attirer les étrangers et de forcer (par comparaison) la construction de yachts de plaisance destinée à prendre dans notre grande cité, un nouvel essor".

Ces sociétés sollicitent très souvent la générosité du maire. La ville doit "encourager les efforts qui tendent à un progrès incessant des constructions et qui ont l'avantage d'occuper de manière aussi utile qu'intelligente les loisirs de la jeunesse".



La foule arrive à la Jonnelière pour assister aux régates. (Photo Sautejeau)



Les régates à la Jonnelière. au début des années 1960. (Photo Sautejeau)

Dans les différents courriers adressés au maire, les sociétés font état "des embarcations qui coûtent cher, leur entretien également. Les jours de régates il faut payer un homme de bouée, des cartouches, des récompenses pour les régatiers". Enfin, argument choc "il en va du renom de notre cité". Il est également demandé la création d'un pavillon d'honneur aux armes de la ville de Nantes.

De 1850 à 1924, le yachting offre un visage très diversifié. En 1911, le "Cercle Nautique" compte 115 membres, 43 yachts et bateaux-promenade ; en 1924, la "Voile de Nantes" : 17 yachts à voile et 4 à moteur.

Voici un exemple de programme de régates qui ont lieu en 1920 sur l'Erdre :

1. une course de monotypes de "l'Union Voile et Vapeur d'Angers" ;
2. 3 courses de yachts des séries d'Erdre ;
3. 1 course de yachts de la série nationale 6 m 50 ;
4. 1 course de yachts de la série nationale 6 m ;
5. 1 course mixte de "l'Hélice-Club de l'Ouest" (1 tour à voile, 1 tour à moteur).

En outre, 3 courses à l'aviron par les équipes du centre d'aviron.

Toutes ces courses permettent de faire participer de nombreuses variétés de bateaux : canots, bateaux à 1 mât appelés côtres (2 focs à l'avant), sloop ou cutter (1 foc à l'avant), bateaux à 2 mâts type houari, dériveurs, chaloupes de courses dérivées des bateaux de pêche locaux... Beaucoup de ces bateaux mouillaient dans l'Erdre.

Ces différents bateaux figurent sur les photos de régates du début du siècle depuis l'Île de Versailles jusqu'au bassin de Gâchet.

La plupart des spectateurs profitent du spectacle depuis les berges. D'autres empruntent leur petit bateau pour approcher de plus près les embarcations. Imaginez ces messieurs régatiers, canotiers, portant canotiers* parfois, ces dames (sur des bateaux accompagnateurs ou non) avec grandes robes et chapeaux, se protégeant du soleil avec une ombrelle. Quel plaisir ça devait être d'admirer le spectacle depuis les berges !

En 1896 (année des Jeux Olympiques) le Cercle de l'Aviron Nantais (C.A.N.) fit son apparition : une des plus anciennes sociétés sportives de France, une des plus dynamiques, mais aussi une des plus titrées. Le nombre de titres accumulés par ses équipes dépasse la centaine ! Tout le monde se souvient encore des frères Vandernotte (médaillé de bronze aux Jeux Olympiques de Berlin en 1936, en quatre avec barreur). Ce furent également d'excellents formateurs. Les entraînements sur l'Erdre constituaient à eux seuls un spectacle. Les compétitions du dimanche réunissaient des yoles à 2, 4, ou 8 rameurs (les avirons sont posés sur des dames fixées sur les bords même du bateau), des outtrigers (le point d'appui des rames se trouve sur une armature métallique en dehors du bordage), enfin des skiffs à 1 seul rameur. Tous ces bateaux sont des embarcations étroites et légères avec ou sans barreur selon les modèles. Lors des compétitions, les équipages venaient de toute la France (notamment des bords de Marne et de Saône), mais aussi de l'étranger. Ces compétitions ont laissé

*Rappelons que le canotier était aussi bien l'amateur manoeuvrant un bateau de plaisance que le chapeau de paille porté au début du siècle.

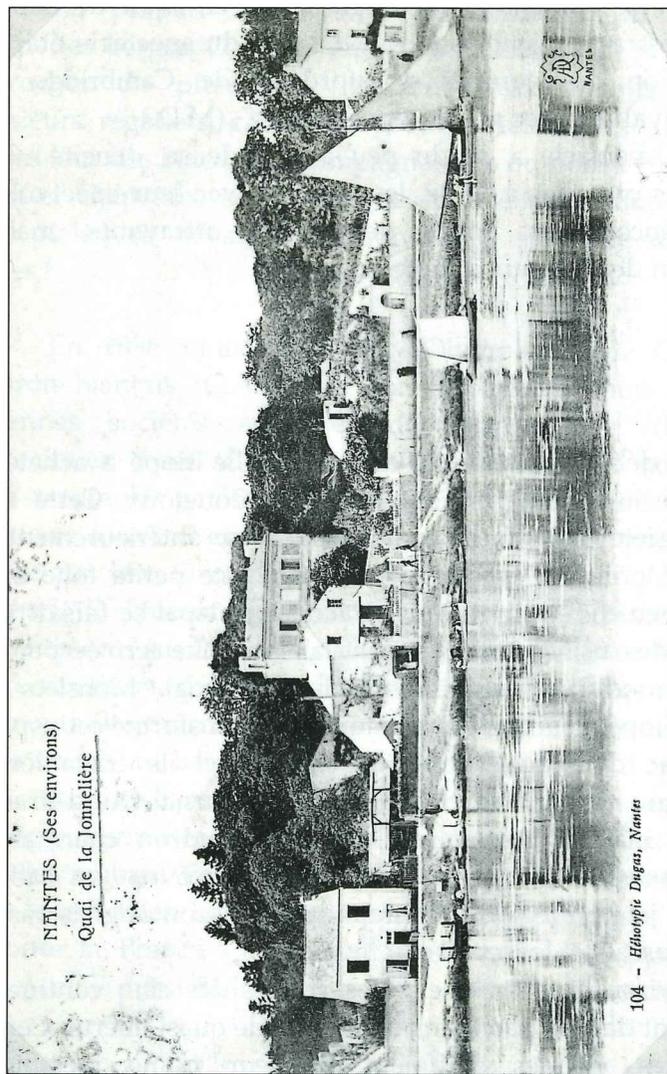
de très beaux souvenirs ; "les régates il y en avait de belles : c'était la distraction à notre portée. Le clou du spectacle était la confrontation des équipes d'Oxford et de Cambridge qui venaient rivaliser avec nos équipes locales". (M.D.)

Ce spectacle a perdu peu à peu de sa densité ! Les avirons, les planches à voile, les voiliers avec leur spee coloré rendent encore les bords de l'Erdre attrayants malgré l'apparition des bateaux à moteurs.

Le zoo

Au début des années 1950, la famille Liopé a acheté le château de la Châtaigneraie à Monsieur Couetoux. Cette très belle propriété (cf. photo) avait appartenu, antérieurement, à monsieur Morin et à madame Badenes. Cette petite folie était située un peu en retrait du quai. L'accès principal se faisait par le chemin des usines tandis qu'une allée étroite fermée par un porche arrondi permettait d'accéder au quai. Monsieur et madame Liopé ainsi que leurs enfants ont transformé cet espace en un parc d'oiseaux (un projet sur lequel ils travaillèrent pendant cinq ans). Un article de presse du journal Ouest-France relate son inauguration et fait état d'un endroit charmant : "enthousiastes, tous leurs amis ont parcouru les allées moussues, jeté un regard amoureux sur le gazon anglais ras et frais, les cascades, les jets d'eau".

Environ trois cents espèces venues des cinq continents séjournèrent dans le parc dans un régime de quasi liberté. Certes les grandes volières étoffaient de leur trame métallique l'atmosphère mais elles étaient si vastes et si "aériennes" que l'oiseau ne connaissait pas ou à peine l'impression affligeante de la cage. Un article de presse ne titrait-il pas en avril 1958 :



*Le quai de la Jonnelière en 1906. Au fond, "la petite folie" de la Châtaigneraie.
Le parc qui l'entoure va accueillir le zoo.*

"la Jonnelière où les animaux dits sauvages vivent en liberté".

Lors de l'inauguration, la famille Liopé avait tenu à faire bénir ce zoo par l'abbé Boutet, curé de Saint-François d'Assise* et l'abbé Michon, curé doyen de la Chapelle-sur-Erdre, passionné d'oiseaux. Le même jour, le magasin de monsieur Paul Liopé Terre-Air-Eau de la place du Bouffay fut inauguré. Le parc s'était peu à peu enrichi d'animaux sauvages : une gazelle, un zèbre, des marabouts, ... mais également des lions, un boa, un puma...

En 1958, le succès de ce parc, a conduit Monsieur Liopé à demander une ligne d'autobus "pour favoriser tant les nécessités économiques des habitants dont la densité s'accroissait que le tourisme."

Les petits et les plus grands prirent beaucoup d'intérêt et de plaisir à la visite de ce parc qui réunissait une des plus belles collection d'oiseaux exotiques en Europe. Hélas, en 1971, un accident mortel se produisit : un enfant fut tué par un lion. Le zoo fut fermé l'année suivante et les terrains vendus pour le développement de programmes immobiliers. Le permis de construire, pour les 2 premiers bâtiments de la résidence "Les Canotières", fut délivré le 11 août 1980. Les 2 derniers bâtiments construits en 1983 complétèrent cet ensemble immobilier.

"La Châtaigneraie" était détruite. Le béton remplaçait désormais les espaces verdoyants occupés en grande partie par les volières. Ces constructions modifiaient, à tout jamais, le site de la Jonnelière tant apprécié des Nantais.

* heureuse coïncidence puisque St François d'Assise n'était-il pas l'ami des oiseaux ? Cf. Livre I "Histoire de l'implantation des lieux de culte". P.133.



Le musée automobile. (Photo Giron)



La maison d'habitation et le parc en bordure du Gesvres. (Photo Giron)

Le musée de voitures anciennes

Non loin de là, nous trouvons un autre pôle d'intérêt : une exposition de vieilles voitures ouverte au public de 1967 à 1973. L'histoire de ce musée éphémère mérite d'être racontée.

M. Valentin Giron collectionneur de voitures anciennes, acheta à M. Lecoq en 1958 un terrain à la Jonnelière, sur la rive droite du Gesvres, en bordure de la route. Au départ il s'agissait seulement pour la famille Giron de construire un hangar pour abriter les voitures déjà acquises. Les promeneurs demandaient souvent à visiter l'entrepôt. Petit à petit germa l'idée de créer un musée automobile. Les locaux furent améliorés, une pelouse semée et en 1967 s'ouvrit le musée qui pouvait être visité pour un droit d'entrée modique. Une centaine de voitures de toutes marques, dont beaucoup du début du siècle, y étaient regroupées.

Devant le succès de ce musée, Monsieur Giron souhaita s'agrandir. Les nombreuses demandes déposées auprès de la mairie furent toujours refusées. D'après M. Giron, la municipalité nourrissait un autre projet, celui de transférer au parc de la Beaujoire (alors à l'étude) le musée automobile et le zoo. Lorsque M. Giron évoqua l'idée d'un transfert vers une ville plus accueillante l'adjoint au maire, responsable du dossier, lui répondit que "c'était du chantage". Originaire de Vendée, la famille Giron chercha un terrain entre "La Baule et les Sables d'Olonne".

Aujourd'hui ce musée est implanté à Talmont. C'est le 3^{ème} musée automobile de France. Dommage pour la Jonnelière et pour Nantes !

Le bois "Barbe Bleue"

Passons sous le pont ; nous nous trouvons sur la commune de la Chapelle-sur-Erdre, dans le bois de Barbe Bleue (appartenant au marquis de Sesmaisons). Le commentaire d'une ancienne carte de la Jonnelière mentionne "un rocher et un bois rappellent le souvenir de Barbe Bleue évoqué dans une légende que l'on racontait autrefois pour mettre gentiment en garde la jeunesse qui fréquentait les lieux". Ce lieu était peu rassurant et de mauvaise renommée ! Et pourtant les couples formés au hasard des rencontres dans les guinguettes n'hésitaient pas à faire une petite escapade au "Bois Barbe Bleue" pour y rechercher un peu d'intimité ! Combien d'idylles se sont nouées dans ces sous-bois ? La réputation de cet endroit était telle, que le passe-temps favori des plus jeunes était d'aller y surprendre les amoureux... On appelait ces "voyeurs" quelque peu malicieux "les chasseurs d'amoureux". Certains nous ont même avoué s'être servis du pont de la Jonnelière* comme d'un mirador pour repérer les amoureux avant d'aller les "dénicher". (Nous respecterons l'anonymat de ces témoignages... !)

Le Père AUGUSTE.

Si nous ne parlions pas du "Père Auguste", l'histoire des attractions de la Jonnelière serait incomplète .

Avant la dernière guerre, près du pont de la Jonnelière, vivait un personnage, ô combien célèbre, "Le Père Auguste".

*Le bois Barbe Bleue était à cette époque plus vaste qu'aujourd'hui. Il commençait à l'embouchure du Gesvres (actuel "Domaine de la Jonnelière").

Tous les anciens nous ont parlé de lui. Il attirait l'attention des promeneurs. Qui était donc le Père Auguste ? Les commentaires vont bon train, la légende s'étant emparée du personnage. Pour certains, "c'était un clochard qui couchait sous le pont. Il attirait des vipères, nombreuses dans les bois environnants. À l'Hôtel-Dieu avant les bombardements, on lui achetait le venin et le pauvre gars était plus saoul qu'autre chose quand il revenait de Nantes avec son argent ! Il s'est fait piquer par une vipère et il est mort de ça." Un autre commentaire "À la Jonnelière, il y avait un petit grand-père qui dormait sous une arche du pont : le Père Auguste. Il était montreur et charmeur de vipères. Les gens mettaient de l'argent dans l'écuille pour regarder." La diversité de ces commentaires doit donner une idée à peu près juste du personnage !

Les distractions ne manquaient donc pas à la Jonnelière !

La journée finie, il fallait songer à rentrer ! Pour ceux qui empruntaient le tramway à la Morrhonnière, la route était encore bien longue car les jambes étaient fatiguées. Pour ceux qui prenaient le bateau, il fallait s'armer de patience et attendre.

Chacun rentrait heureux de sa journée en ayant oublié pour un temps ses tracasseries quotidiennes. La plupart avaient trouvé la journée agréable sous des formes différentes :

- les jeunes et moins jeunes avaient bien dansé et, pour certains, noué des relations ;
- d'autres avaient pris un petit verre en écoutant de la musique et en regardant les autres danser ;
- d'autres encore étaient simplement restés assis sur la murette tout au long du quai à regarder le va et vient ou avaient pêché, pique-niqué sous un arbre au bord de l'eau ;
- d'autres...

Ceux qui ont vécu cette époque en parlent avec nostalgie. En ce temps là, il y avait peu de résidences secondaires et pas de télévision. C'étaient des distractions simples et, somme toute, abordables. Petit à petit, les gens ont délaissé la Jonnelière qui n'est plus ce qu'elle était. Le paysage a changé, certes, mais le site est loin d'être déserté le dimanche : des promenades pédestres ont été aménagées. Les amateurs de jogging et les promeneurs du dimanche s'y montrent nombreux. Petit à petit, des activités nouvelles s'y sont implantées :

- un centre de loisirs de la ville de Nantes à Port Barbe ;
- un terrain de bicross ;
- un stand de tir ;
- plusieurs clubs nautiques ;
- le centre d'entraînement des joueurs du Football Club de Nantes.

Le café, "La BELLE ÉQUIPE", et le restaurant "La BELLE HELOÏSE", sont les seuls "survivants" de la belle époque où l'on venait à la Jonnelière pour passer un moment à la terrasse d'un bar, se restaurer ou se distraire tout simplement ! Tous ceux qui ont connu les animations d'antan n'y retrouvent pas leur compte. Où sont les guinguettes, les bateaux remplis de Nantais arrivant ou quittant la Jonnelière ?

Le PONT de la JONNELIÈRE

La construction du premier pont.

En 1868, le chemin de fer Nantes-Châteaubriant est donné en concession à la Compagnie des Chemins de fer Orléans. Une subvention est accordée et la compagnie s'engage à ouvrir la ligne en 1877. Le problème est qu'il n'existe aucune infrastructure. En 1875, le projet des travaux de maçonnerie en vue du passage du train est élaboré. Il est donc projeté un viaduc (ce sera le dernier pont sur l'Erdre vers l'amont). "Le chemin de halage* sera maintenu sous le viaduc et une banquette pour le passage des chevaux et des hommes. "

À cette époque, il est fait également demande d'une passerelle pour piétons le long du viaduc. La compagnie des chemins de fer est réservée car le projet est trop coûteux et il n'y a pas de chemin qui débouche de l'autre côté. Elle demande au département et aux communes de payer le supplément. C'est seulement en 1900 que le Ministère des Travaux Publics donne l'autorisation de sa construction.

* En fait le chemin de halage a-t-il réellement existé à la Jonnelière ? (cf. plus loin "Les obligations de servitude sur l'Erdre")



Le premier pont de la Jonnelière.

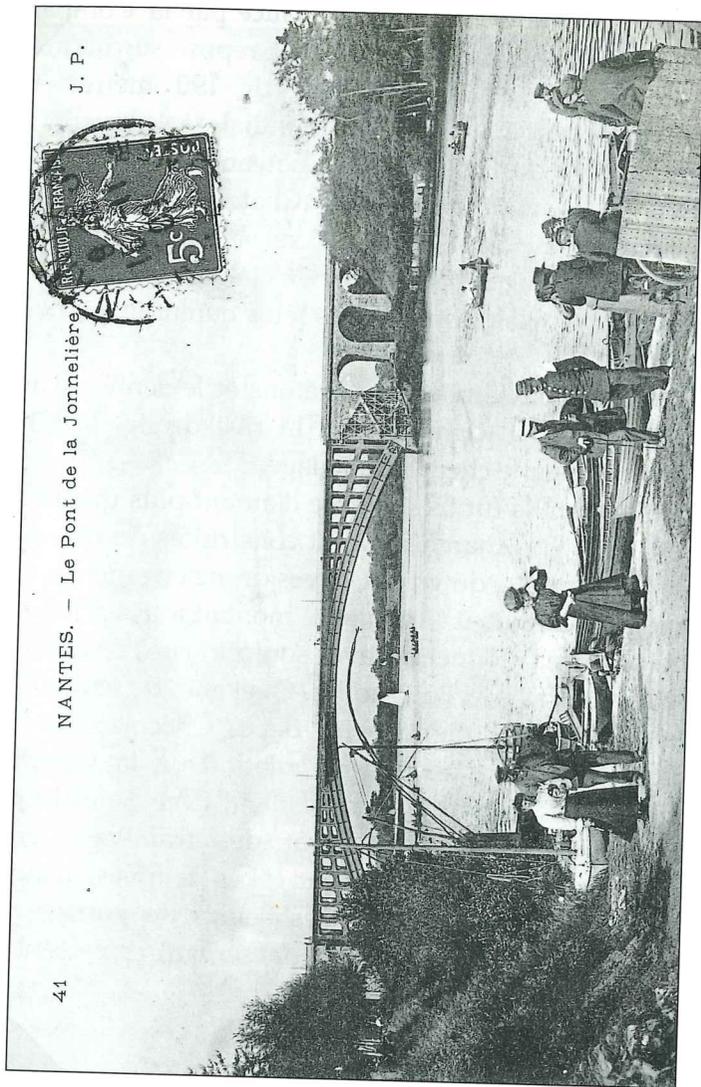
L'année 1877, le viaduc métallique financé par la Compagnie des Chemins de fer est terminé. Le tablier repose sur un arc de 96 mètres d'ouverture et sa portée est de 190 mètres. Ceci représentait pour l'époque un record mondial de longueur. Dès le 17 décembre 1877, la ligne Nantes-Châteaubriant est mise en exploitation. Le même jour, la ligne Châteaubriant-Segré est mise en circulation. Ainsi, peut-on relier Paris par Segré, Château-Gontier, Laval, Sablé. Le jour de l'inauguration de cette nouvelle liaison ferroviaire de grandes fêtes eurent lieu dans les villes traversées.

En 1907, la passerelle pour piétons et le sentier d'accès côté Saint-Joseph sont terminés. Sur la rive droite, le sentier arrive directement sur le chemin de halage.

Cette passerelle fut très utilisée d'autant plus que l'année suivante, en 1908, des marches furent construites du niveau de l'Erdre jusqu'au sommet du viaduc (rives droite et gauche).

Mme D. se souvient " mon père montait tous les jours les marches du pont de la Jonnelière avec son vélo sur l'épaule pour se rendre à son travail aux Batignolles. Quel gain de temps !"

Les usines des Batignolles et de la Chocolaterie étant situées sur la route de Paris, la population de la Jonnelière, ouvrière, utilisait ce pont quotidiennement. Côté Saint-Joseph, certains traminots ralliaient le dépôt des tramways de la Morrhonnière en empruntant le pont. "Les femmes, quant à elles, réglèrent leurs pendules sur les heures de passage des trains. La sirène des Batignolles leur servait également de repère."



1908. L'Érdre, les barques, les promeneurs et le pont avec les escaliers d'accès à la passerelle en construction.

La destruction du pont et sa reconstruction.

Ce viaduc avait si fière allure que rien ne semblait pouvoir l'ébranler. Et pourtant il fut détruit par les Allemands le 11 août 1944 à l'arrivée des Alliés. Lorsque les Allemands ont évacué Nantes, ils firent sauter de nombreux ouvrages d'art ainsi que des bâtiments pour protéger le repli de leurs troupes. C'est ainsi que le pont fut dynamité.

Fin juillet 1944, des affiches avaient été posées sur les poteaux électriques conseillant aux gens de partir. Bien peu obéirent, semble-t-il.

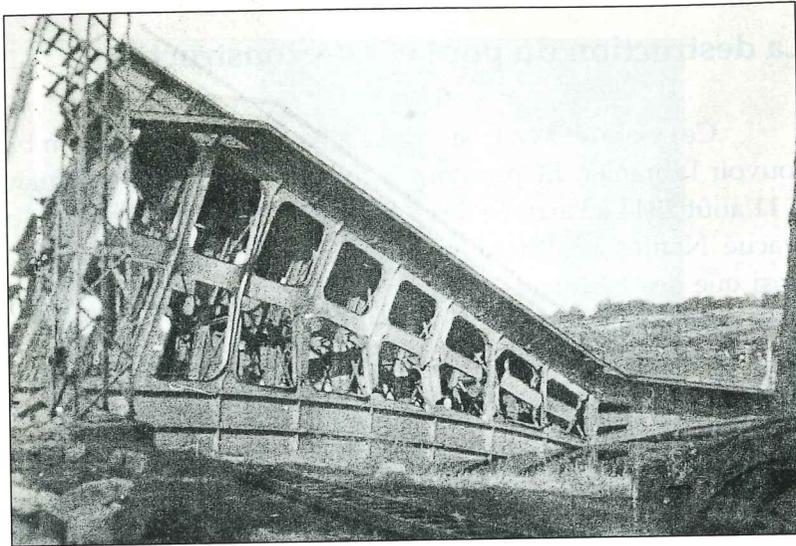
Quelques témoignages :

Mme D. :

“ À leur départ, les Allemands nous ont fait peur, les nerfs déjà tendus à la pensée des combats avec les Américains. Les femmes avaient fait leur petit balluchon car il fallait évacuer à deux kilomètres. Dans la nuit du 11 au 12 août, ils ont fait descendre des familles dans les tranchées. Certains se sont sauvés mais les autres furent gardés en otages.”

Mme Quignon (habitant rue des Usines) :

“ Quand les Allemands ont fait sauter le pont, ils ont prévenu les gens qu'il fallait ouvrir les fenêtres. Le soir du minage du pont par le Génie allemand, nous sommes partis à la hâte. Nous nous sommes cachés derrière le château du Halleray dans les champs (la Grande Pièce). On était couché sous les arbres.”



Le pont après sa destruction en août 1944. (photo Minivard)



La voie de chemin de fer après dynamitage du pont. (photo Minivard)

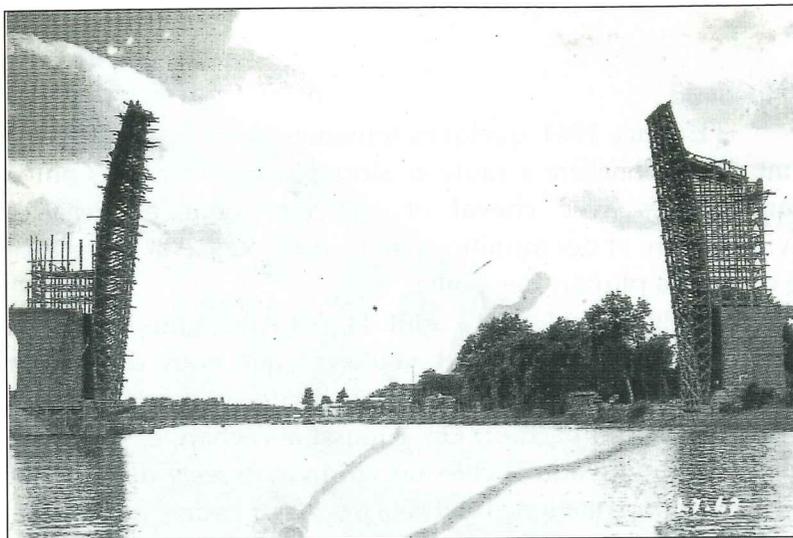
M. Jochaud :

“L'année 1944, quelques semaines avant la Libération, le pont de la Jonnelière a sauté et alors plusieurs fermiers ont été réquisitionnés avec cheval et charrette pour emmener du ravitaillement et des munitions de l'autre côté de la Loire avant de couper la plupart des ponts.

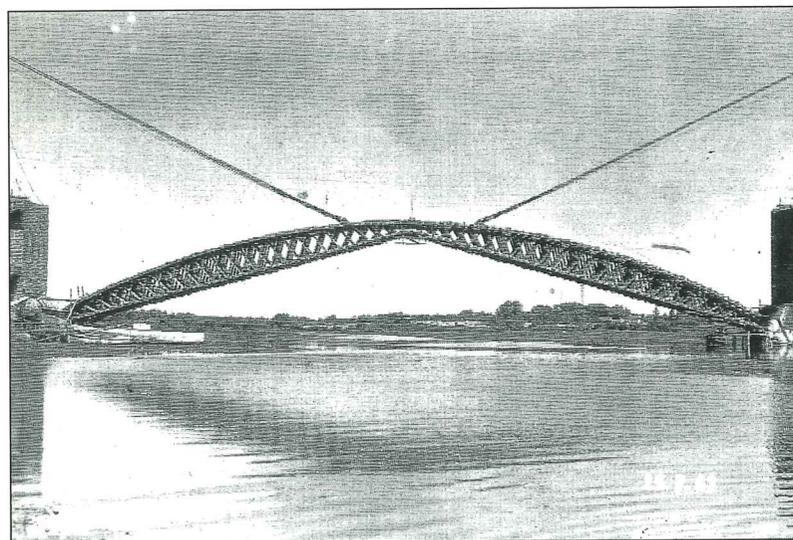
La nuit du 11 au 12 août 44, les Allemands sont venus nous sortir de la maison et voulaient que nous descendions dans une tranchée à côté d'un hangar occupé par eux. Ils tiraient des coups de feu partout. On a réussi à s'échapper, une partie chez une tante, d'autres chez un voisin et le reste de la famille dans un champ de vigne, tout cela jusqu'à 6 heures du matin où on s'est tous retrouvé sains et saufs, mais avec la peur”...“Quand le pont a sauté, des tuiles sont parties des toitures des fermes de la Chevallerie.”

Au dire des habitants, ce fut un fracas épouvantable. Le pont s'est coupé en deux (voir photos). Heureusement, il n'y eut aucune victime. Ce fut un grand vide dans le paysage, vide qui dura environ trois ans. Le système ancien des passeurs reprit du service : “il y avait un passeur* sur le quai du Halleray, il suffisait de siffler de l'autre rive pour qu'il vienne vous chercher”. Parfois, c'était seulement pour l'achat d'un paquet de cigarettes au café-tabac de la Jonnelière (“souvent, il y avait un

*Le passeur pouvait, malgré lui, jouer le rôle de sorcier : en effet la coutume voulait que les enfants atteints de la coqueluche guérissent plus facilement s'ils traversaient un cours d'eau ! Ainsi nombreux étaient les Nantais qui se rendaient, avec leur progéniture, à la Jonnelière ou Port Boyer : pour respecter cette croyance ils utilisaient les services du passeur...



*Les deux demi-cintres en sapin des Vosges en construction.
(photo Berthaud)*



*Les deux demi-cintres en place, prêts à recevoir les 5700 tonnes de béton.
(photo Berthaud)*

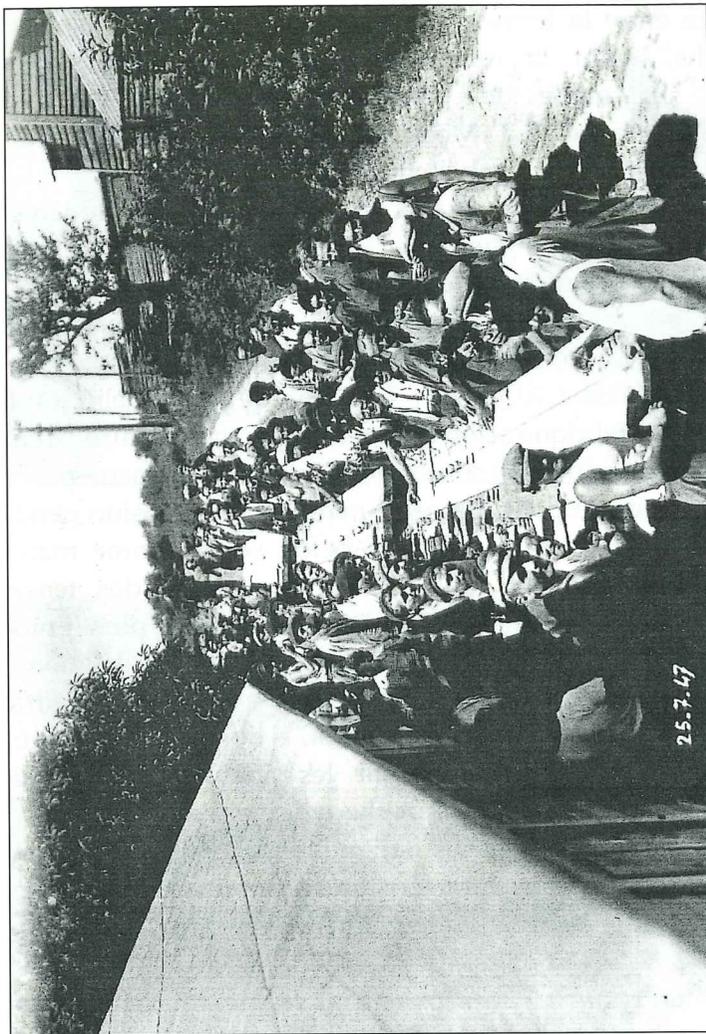
petit coup pour le service rendu"). Le passeur faisait la traversée entre la ferme des Salles et le quai du Halleray. Le dimanche, avant la reconstruction du pont, il faisait des affaires. La mode du passeur n'est-elle pas de retour, aujourd'hui, avec "La Mouette" qui permet le passage de l'Erdre au niveau de l'embouchure du Cens ?

La difficulté de se procurer des matières premières en ces temps d'après-guerre et les priorités de l'époque empêchèrent une reconstruction rapide du pont.

C'est seulement à la fin de 1946 qu'est entamée la restauration de l'ouvrage, cette fois-ci réalisé en béton armé selon le procédé CAQUOT*. Le pont de la Jonnelière fut le premier pont fabriqué selon cette technique, c'est-à-dire avec du béton précontraint : béton renforcé longitudinalement par des câbles en acier de petit diamètre maintenus en tension pendant que le béton fait prise. Ainsi le béton se comprime mais ne fléchit que légèrement sous l'action des forces des tensions internes. Il en résulte qu'il peut supporter de plus grandes contraintes que le béton ordinaire. Pour la réalisation du coffrage, le fond alluvionné de l'Erdre aurait rendu difficile l'utilisation d'appuis intermédiaires. Il a donc été fait usage de deux demi-cintres en bois dont les articulations prenaient appuis sur les piliers édifiés sur chaque rive (voir photos).

Dans son livre sur les Batignolles, M. Bruno Bellepomme nous donne toutes les caractéristiques impressionnantes de ce pont. Les deux bras (les demi-cintres) ont près de cinquante mètres de haut et ont nécessité 400 m³ de sapin des Vosges représentant douze kilomètres de madriers. De plus, quarante

* M. CAQUOT Albert né en 1881 était un ingénieur physicien. On lui doit d'importants travaux sur la résistance des matériaux et le béton armé.



La Jonnelière fête, la mise en place des deux demi-cintres, le 25 07 47 (photo Berthaud).

tonnes de boulons et de plaques de serrage ont été nécessaires. L'entreprise Monod fut chargée de l'exécution de l'ouvrage. Le pont pèse 5700 tonnes.

Beaucoup de curieux assistèrent le 23 juillet 1947 à la grande descente des deux demi-cintres puis à leur jonction. Les ouvriers des Batignolles eurent la permission de sortir pour l'événement. Inutile de dire qu'il y avait foule sur les quais de la Jonnelière .

Il existe encore des témoins ayant travaillé sur ce pont. Ce fut un événement pour l'époque.

L'inauguration officielle eut lieu le 3 août 1948 pour la plus grande joie et commodité de tous les riverains. On pouvait enfin reparler du pont de la Jonnelière. Certes, il n'a plus l'allure du précédent mais il fait partie du paysage.

Depuis, le pont de la Beaujoire à usage automobile est venu quelque peu enlaidir le paysage. La ligne de chemin de fer qui permettait la liaison Nantes-Châteaubriant n'est plus utilisée. Ne désespérons pas de voir un moyen de transport de voyageurs traverser à nouveau l'Erdre dans un avenir proche. Ce sera un tram qui reliera Nantes à Sucé-sur-Erdre (projet voté à l'unanimité, en octobre 1997, par les élus du District de l'agglomération nantaise) ou un R.E.R.



*Le pont de la Jonnelière aujourd'hui avec en arrière plan le pont routier de la Beaujoire.
(Photo F.P.)*

La JONNELIÈRE PENDANT la GUERRE

Au moment de la mobilisation, en 1939, la Jonnelière a hébergé les soldats français du 404^{ème} régiment de Tours qui ne pouvaient pas être accueillis dans les casernes. Les soldats en instance de partir au front logeaient dans les propriétés de la Jonnelière et des environs réquisitionnées pour la circonstance.

En 1940, ce sont les soldats allemands qui ont investi la Jonnelière. Les réservistes étaient logés chez "Jan Bhu" et les officiers à Belle-Rive. Le Château du Tertre a également été réquisitionné par les Allemands. En 1944, la poche de Saint-Nazaire étant inaccessible, les S.T.O. (Service du Travail Obligatoire) de retour en France y résident à leur tour, avant de pouvoir rentrer chez eux.

"Les Allemands avaient décidé de saccager un peu partout dans les prés : derrière la ferme, à la Chevallerie, une tranchée antichars a été creusée en bordure des marais jusque du côté de l'emplacement actuel de St Dominique, rue des Renards. Cette tranchée était reliée à un hangar de la ferme par des petites tranchées qu'on appelait boyaux, tout en zigzag. Il a été construit 5 blokhauz enterrés entre la pièce de Gesvres, la rue de la Chevallerie et les fermes du Baut.

De plus, les Allemands ont fait couper le bois dans les marais et les 3/4 des chênes. Tout le bois a été coupé par le pied dans l'ensemble du quartier. Tout ce travail a été fait par des Français réquisitionnés.

Les tranchées ont été rebouchées fin 44, début 45". (témoignage de M. Jochaud)

En 1942, les Allemands ont utilisé la main d'oeuvre ouvrière du quartier pour creuser les tranchées antichars qu'ils ont occupé jusqu'à leur départ. Pour se nourrir ils s'approvisionnaient dans les fermes. Les blockhaus étaient disséminés sur le quartier :

- un au niveau du CETIM ;
- un autre dont il ne reste que des traces au-dessous du pont actuel, niché entre la ligne de Chemin de fer et le chemin en contrebas ;
- deux dans les marais du Baut ;
- un à l'emplacement de la soufflerie du C.S.T.B.

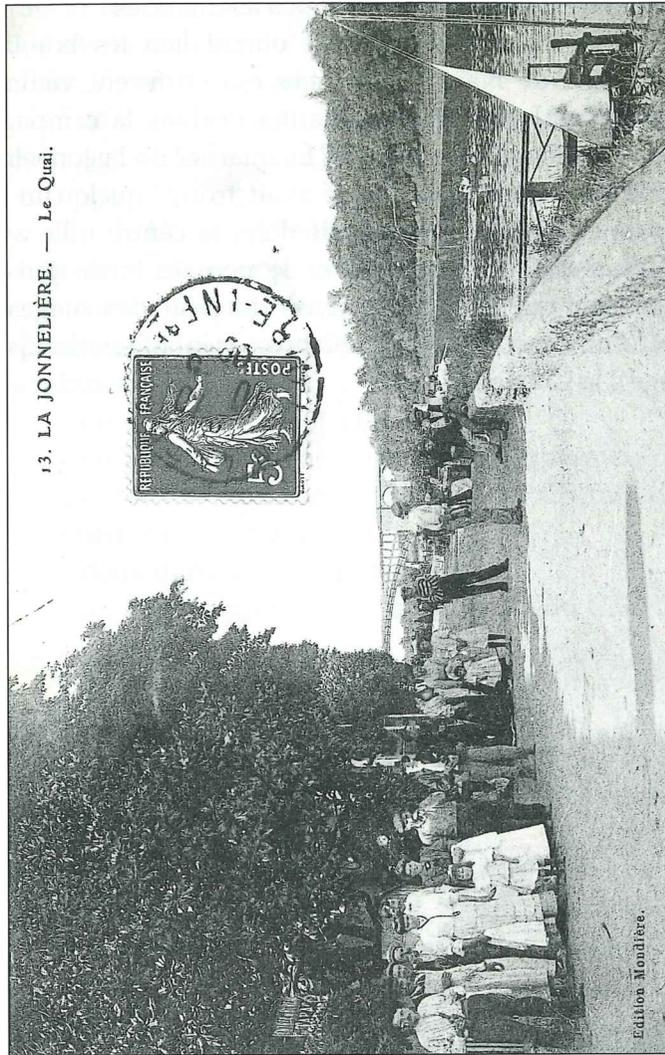
Certains ouvriers réquisitionnés ont dit avoir été payés en "monnaie de singe" par les Allemands. D'autres (une minorité) ont soit-disant arrondi leur pécule grâce à ces travaux. "Ils se sont faits plus d'argent qu'un ouvrier des trams" d'après la rumeur.

La population, quant à elle, se réfugiait dans des tranchées creusées dans les jardins. "Nous nous réfugiions dans des trous creusés dans nos jardins avec des cuvettes en guise de casques car il y avait des éclats d'obus de la D.C.A. Je me souviens aussi du jeudi, jour où avaient lieu les exercices, où l'on allait derrière l'école de la Jonnelière (Le Buron) descendre dans les tranchées avec les masques à gaz." Mme D.

La cheminée de la laiterie Stassano a été rasée par les Allemands durant la guerre pour éviter qu'elle ne serve de repère

aux Alliés qui pouvaient bombarder le pont afin d'empêcher le franchissement de l'Erdre par les troupes allemandes .

Les 16 et 23 septembre 1943 eurent lieu les bombardements du centre de Nantes. Les gens qui en furent victimes prospectaient dans la banlieue de Nantes et dans la campagne environnante en quête d'un logement. Le quartier de la Jonnelière fut donc sollicité et quand un réfugié avait trouvé quelqu'un qui voulait bien l'accueillir, il descendait dans le centre ville avec une voiture à cheval pour récupérer le peu de biens qui lui restait. C'est ainsi que le chef de rayon de tissu des magasins Decré et M. Philippot, maire de Nantes à la Libération, ont trouvé refuge à la Chevalerie.



Quai du Halleray au début du siècle.

La VIE RURALE, la VIE QUOTIDIENNE à la JONNELIÈRE

La Jonnelière a longtemps eu cette particularité d'être un lieu de loisir avec ses guinguettes et ses commerces tout en conservant ses caractéristiques rurales. Plusieurs témoignages d'anciens villageois nous permettent de mieux imaginer la vie quotidienne.

L'agriculture

Les cultures céréalières et maraîchères représentaient une occupation importante pour les fermiers autour de la Jonnelière. On nous signale aussi quelques champs de fraisiers, groseilliers et violettes dans le paysage. N'oublions pas non plus des châtaigniers très nombreux autour de la Jonnelière (le domaine du zoo s'appelait la Châtaigneraie). Quelques hectares de vigne étaient également cultivés sur les parties les plus rocheuses : essentiellement le Noah - vin qui tournait la tête - devenu interdit, et l'Othello - très bon vin rouge. Dans les années d'après guerre, les fermiers ont reçu une prime pour arracher les pommiers et les vignes.

Joseph Jochaud, agriculteur à la Chevallerie :

"Notre ferme possédait une dizaine de vaches, le lait était vendu à la grande épicerie de la Morrhonnière ou par deux litres aux particuliers. Le lait en surplus, pour le vendre le lendemain, on le mettait au frais dans le pré, appelé "le pâtis", où coulait une fontaine.

On produisait beaucoup de fruits, des cerises, des pommes (plus d'une centaine de pommiers), des légumes dont le gros se vendait au champ de Mars, le reste dans les épiceries de la ville (Saint-Félix, Quai de Versailles, le cidre doux à l'épicerie Héry à Saint-Félix)."

Marguerite Decourtias :

"Je me rappelle l'énorme cerisier, centenaire, situé sur un terrain que mes parents entretenaient. Ils cueillaient les cerises 2 ou 3 fois par semaine et partageaient la recette avec le propriétaire, selon la règle du métayage.

Quel travail en pleine saison ! Ma mère allait au marché de Talensac, à pied, en poussant sa brouette ou sa petite remorque, vendre ses cerises et quelques légumes. Elle faisait cette longue route avec ma tante et d'autres personnes de la Jonnelière. On payait un droit de place et on vendait fruits et légumes frais cueillis.

Il régnait une bonne ambiance sur le marché. Ma mère s'y rendait deux fois par semaine et par tous les temps. Rien ne pouvait l'arrêter ! À peine de retour, elle faisait une petite sieste et repartait ramasser ses "guignes"(cerises). Quelquefois je l'accompagnais mais, peu habituée aux durs travaux de la campagne, j'étais vite fatiguée !

Une anecdote lui revient à la mémoire :

"Après la guerre 1914-1918, ma grand-mère étant veuve avait droit à de l'aide : un prisonnier allemand est venu faire la saison et ramasser les cerises. Le soir venu on mettait les paniers de cerises dans une charrette : à la grande surprise de ma grand-mère, toutes les cerises cueillies l'avaient été sans queue, donc invendables... (ignorance ou sabotage ?)".

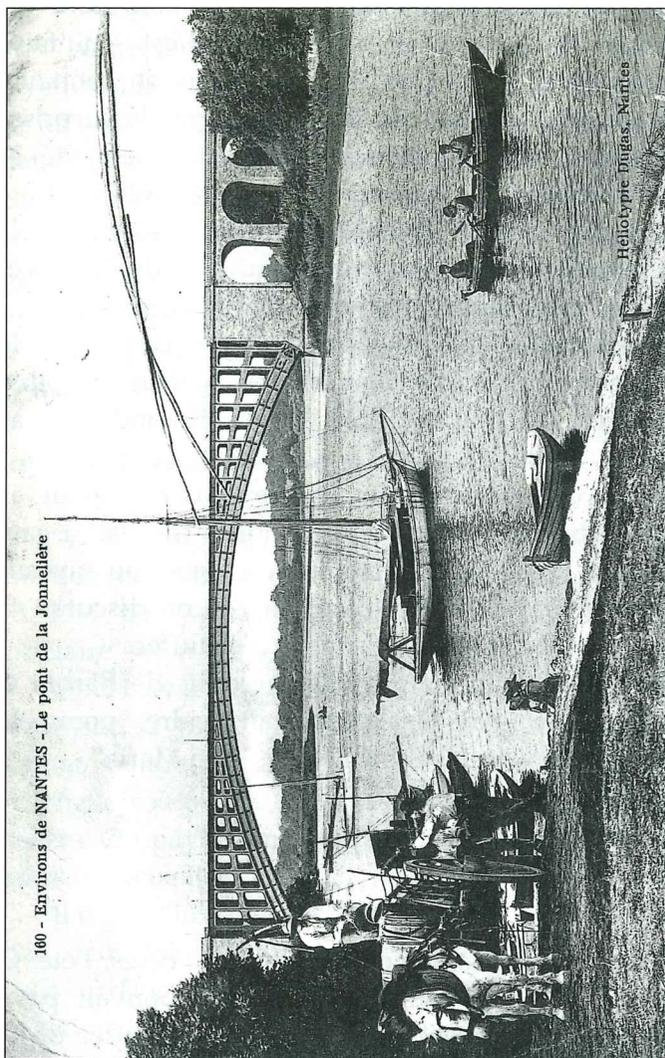
Marguerite rejoint Joseph en nous disant : "Nous pouvions vivre de la récolte de notre jardin et de l'élevage de poules, pigeons et lapins sagement nourris de notre récolte". "Tout le surplus allait à Talensac ou au Champ de Mars, surplus transporté en carriole ; les pauvres chevaux les jours de gel avaient bien du mal au pont de la Rotonde ou à la Morrhonnière.

Il fallait tirer pour retenir les chevaux. Il y avait arrêt obligatoire à l'octroi de la Morrhonnière qui se trouvait à gauche en allant vers la ville . C'était une petite cabane, au niveau de l'emplacement actuel de l'arrêt du tram . Si on discutait trop longtemps il y avait des cafés pour nous réchauffer.

Le lait était distribué aux commerçants de Barbin tous les jours. On fournissait également lait, cidre, pommes et pommes de terre aux écoles Saint-Félix et Villa Maria".

Le problème de l'eau :

"C'était un vrai problème d'abreuver les bêtes, l'été. Cela prenait une partie de la journée lorsqu'on ne pouvait pas les mener boire à la mare la plus proche. On allait puiser de l'eau pour abreuver les bêtes dans le Gesvres, à la ferme de Barbe Bleue" ("domaine de la Jonnelière" actuel).



Des paysans viennent puiser l'eau dans l'Erdre pour abreuver leurs animaux.

Ce témoignage pose le problème de l'eau souvent évoqué par les gens interrogés. Les fermes étaient situées souvent près des mares mais les étés chauds, l'eau étant évaporée, il fallait conduire les bêtes à la rivière, l'Erdre ou le Gesvres.

Le problème de l'eau se posait aussi pour les hommes : pas d'eau courante, souvent un puits mitoyen pour deux ou trois fermes ou un seul puits pour tout un village comme par exemple à la Chevallerie (puits toujours présent). Un autre existait également au bord de la route, face aux Sauvagnes (maison située en bas de la côte de la Jonnelière, sur le côté gauche).

La demande d'un lavoir à la Jonnelière

En 1925 une pétition signée par les habitants de la Jonnelière demande "l'installation, par la ville, d'un bateau-lavoir, le long de l'Erdre, en face du village, au sud de la cale où accostent les bateaux". Dans l'étude de cette demande, réalisée par la Direction des Travaux Publics de la ville, il est précisé "qu'en cet endroit, existe une sorte de petit débarcadère appartenant à l'ancienne fabrique de feutre...abandonné, en mauvais état ...là où les laveuses du village vont rincer leur linge dans des conditions hasardeuses et défectueuses". Il est mentionné également "à la Jonnelière les puits sont très peu abondants. Il existe un puits public et son eau est réservée à l'alimentation". En conclusion : " La requête dont-il s'agit mérite d'être retenue et le bateau-lavoir est à accorder si l'administration ne craint pas de créer un précédent. A titre de compensation, une redevance serait réclamée...A défaut, les réclamants se contenteraient d'un escalier double ou triple en pierres, avec tables, aménagé le long de l'Erdre en tenant

compte de la variation du niveau des eaux et de façon que 6 laveuses puissent ensemble et en toute saison effectuer leur travail."

Il est encore précisé : "le petit bateau semble avoir la préférence" car le lavoir ne permettrait pas aux laveuses d'être abritées et "elles seraient obligées de verser une redevance".

En définitive, le 21 mars 1926 le Conseil Municipal choisit d'aménager un lavoir abrité, gratuit, composé "de 4 bacs en béton alimentés par une pompe mue à bras par un volant, aspirant dans la rivière et tuyauterie de vidange". Devant chacun d'eux se trouvait une planche inclinée où les femmes s'installaient pour laver.

En fait les habitants du quartier l'utilisèrent très peu surtout après l'installation du service d'eau en 1932.

Dans une note de l'adjoint technique datée du 29 juin 1949 il est indiqué : "Mais bientôt, par manque de surveillance, la pompe fut détériorée par les enfants...Les périodes d'utilisation s'espacèrent de plus en plus et les gens se désintéressèrent finalement du lavoir". Délabré, il fut supprimé en juin 1949.

L'installation du service d'eau

L'installation du service d'eau date de 1932, sans pour autant connaître le succès ! Les extraits de courrier retrouvés aux Archives Municipales témoignent du manque d'enthousiasme des habitants vis à vis de ce progrès. Ainsi M. Moreau, alors épicier (à l'emplacement de la Belle Héloïse), propose à la ville d'intégrer à son jardin le puits communal, situé en face de chez lui, afin de continuer à cultiver des légumes (qu'il revend dans son épicerie) sans utiliser le service d'eau ! Mais ce puits rend encore d'énormes services, tout particulièrement pour les moins fortunés. Il est alors demandé,

par les habitants du quartier, d'installer une fontaine pour remplacer ce puits. Le service d'eau refuse catégoriquement. "Les travaux d'extension que nous avons réalisés pour desservir cette agglomération ont coûté 300 000 F et jusqu'ici nous n'avons recueilli que 18 abonnements donnant une recette de 1060 F seulement. Nous risquons, si nous posons la borne-fontaine, de ne faire aucun client nouveau et de voir la recette de la ligne rester au chiffre ridiculement faible indiqué ci-dessus". Le Service des Eaux imposa donc, par ce biais, le raccordement des habitants au réseau.

Le village de la Chevalerie dut attendre 1957 pour bénéficier du service d'eau.

La taille du bois

Une occupation importante était constituée par la taille du bois dans le bois de Barbe Bleue, propriété de M. de Sesmaisons. Les personnes qui voulaient du bois pour le chauffage, le jardinage (manches d'outils, rames pour petits pois ou haricots, confection de paniers...) allaient couper eux-mêmes leur bois après entente avec le propriétaire. Sans doute y avait-il un arrangement pour le prix. Les gens coupaient également du bouleau pour faire des balais servant au balayage des sols en terre battue des fermes, de l'aire à battre, des écuries. On nous a signalé un clochard surnommé "François le balai", vivant dans le blockhaus près du pont de chemin de fer, qui confectionnait des balais de bouleau et les vendait à Talensac.

Le Gesvres, l'Erdre, les marais, la pêche, la chasse.

Le Gesvres avait une grosse importance pour le quartier, beaucoup plus que l'Erdre. Réduit à l'état de petite rivière actuellement, il occupait, avant les grands travaux de la rocade et des lotissements, une largeur plus importante. Il était entouré de prairies humides et de marais régulièrement recouverts d'eau lors des périodes de pluie. M. Jochaud, avec son bon sens, a toujours pensé que la rocade serait inondée, ce qui s'est produit dès le premier hiver. Depuis, à deux reprises, on a dû la remonter de plus d'un mètre et, malgré tout, elle est encore parfois submergée.

Derrière la rue de la Chevalerie, le vaste marais était inondé environ trois mois de l'année. "On possédait un bois vers le bois de Barbe Bleue ; cela faisait comme une petite île sur laquelle on fagotait. Pour ramener les fagots à la maison, ils étaient posés sur un radeau constitué de perches accrochées à l'arrière du bateau." (Marguerite)

Certains se souviennent également avoir vu le quai de la Jonnelière inondé, obligeant les gens à marcher sur des planches posées sur des chevalets.

Quand les hivers étaient rudes, les marais du Gesvres, gelés, offraient aux jeunes l'occasion de faire du ski ou du traîneau sur la glace. "C'était notre détente et un rassemblement de copains. Vous ne risquiez rien, sinon de vous mouiller les pieds car il y avait seulement un mètre d'eau". (J.Jochaud)

L'Erdre avait également son lot de bandes de gamins à patiner avec leurs galoches à clous. Ce n'était pas du matériel sophistiqué : quelques planches, cordes, fil de fer et clous suffisaient à faire des "engins à glisser" contentant, ô combien, la jeunesse de l'époque.

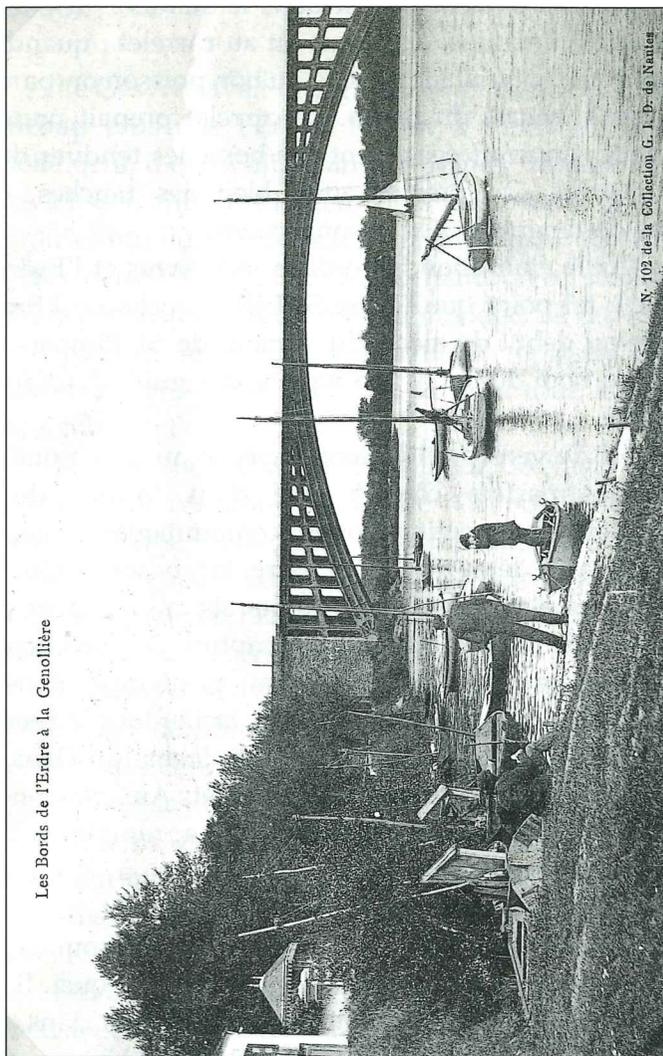
Le Gesvres a laissé beaucoup d'heureux souvenirs. Joseph et son cousin allaient pêcher dans le marais : "Il y avait de quoi prendre à l'époque, à la ligne ou au carrelet : quand on était matinal et qu'on voulait prendre du bon poisson on partait en bateau dès 4 heures du matin. Le carrelet prenait presque toute la largeur ; on avait également des bosselles tendues dans de petites douves. On prenait aussi bien des tanches, des brochets que des anguilles à la saison, en avril".

"L'anguille était abondante dans le Gesvres et l'Erdre à cette époque à tel point que l'église St Félix, proche de l'Erdre, était appelée au début du siècle du surnom de St Pimpenaud, en référence au nom donné à une variété d'anguilles" (d'après un témoignage).

Pas mal de gens pratiquaient la pêche au point que les bateaux étaient parfois côte à côte dans le bas de la Chevalerie, dans une petite douve communiquant avec le Gesvres, plus tard détournée pour faire la rocade. "Quelles pêches fabuleuses a-t-on fait dans les marais qui n'étaient pas pollués à l'époque ! Je peux dire que j'ai capturé des brochets, à coups de bâtons, quand ils frayaient au printemps, dans le marais au bas de la rue de Corfou. C'était facile, tout le chemin était inondé derrière la ferme de Joseph Jochaud. Dans le Gesvres nous pratiquions la pêche au carrelet. Au retour nous nous mettions à vider tous ces petits poissons, remplissant de pleins paniers. (jusqu'à 280 livres de poissons à 3 ou 4)." (Marguerite) On croit rêver ! Les familles n'étaient pas bien riches et gardaient ce qu'il fallait pour leur consommation personnelle et vendaient le surplus aux auberges du quai. Il n'y avait pas de congélateur, seulement un garde-manger dans une cave bien fraîche.

Autre souvenir du quartier de la Chevalerie : "Les étangs foisonnaient de grenouilles qui nous surprenaient en bondissant dans l'eau ! Pas facile de prendre ces petites bêtes!

Les Bords de l'Erdre à la Genollière



N° 102 de la Collection G. I. D. de Nantes

Les bords de l'Erdre: deux guérites où les chasseurs se plaçaient pour attendre le gibier.

Nous passions des heures avec nos badines de pêcheur munies d'un chiffon rouge pour les attraper!"

Les marais, étaient entretenus par les fermiers des alentours. La "rouche", variété d'herbe des marais, était coupée en août pour les bêtes l'hiver, en remplacement du foin si la saison était mauvaise et si la paille tirait à sa fin. Les roseaux étaient utilisés pour entourer les hangars qui n'étaient pas bétonnés comme maintenant. Les joncs servaient à faire des "bourrichots" pour mettre les fruits fragiles. On utilisait beaucoup l'osier que l'on récoltait en quantité pour faire des paniers et attacher la vigne. On confectionnait des "balles", grands paniers sans anse, avec une poignée à chaque extrémité ; elles servaient aussi bien à mettre le linge pour aller au lavoir ou tout autre chose.

Quelques habitants du quartier nous apportent un témoignage qui peut surprendre, celui de la pêche aux civelles. L'écluse Saint-Félix n'existait pas. Aussi les jours de grande marée d'équinoxe, la Loire gonflait l'Erdre qui elle-même gonflait le Gesvre et les civelles remontaient. On pêchait donc la civelle dans le Gesvres. Ce n'était pas la denrée rare et onéreuse de maintenant.

La chasse était pratiquée autour du Gesvres et de l'Erdre*. À partir du 14 juillet on pouvait chasser, à pied ou en bateau, le gibier d'eau : canards, poules d'eau, bécasses... Puis quand la chasse à terre était ouverte, on chassait sur les terrains du Baut, de la Rivière et jusqu'au cimetière-parc actuel, tous ces espaces étant constitués principalement de landes. En dehors des périodes d'ouverture de la chasse il semble bien que le braconnage était largement pratiqué...

Les souvenirs de vie à la ferme restent des souvenirs très présents dans les mémoires.

* Des guérites étaient disposées sur les bords de ces cours d'eau pour dissimuler les chasseurs à l'affût (cf. photo)

La vie quotidienne.

Marguerite évoque d'autres souvenirs de la vie quotidienne :

- le lavage du linge était toujours une "entreprise" : "Que de seaux d'eau à aller chercher au puits, rue de la Chevallerie (ce puits que l'on peut toujours voir servait aux trois fermes du village) ou à la fontaine distante de 150 mètres. Les jours de lessive, nous faisons de nombreux tours avec nos deux seaux de dix litres !"

- le blanchiment à la chaux (chaux que nous allions chercher aux péniches du quai Henri Barbusse) des murs de la ferme et de la fontaine, à chaque printemps.

- pour le ménage, les meubles à cirer, mais peu d'entretien du sol, celui-ci étant en terre battue. Un coup de balai de genêts suffisait.

Les loisirs :

- quelques souvenirs de détente : à la fin des années 40 et dans les années 50, chemin du Ballet (rue du Recteur Schmitt aujourd'hui) les hommes, pour se détendre, jouaient à la pétanque. Les parties se terminaient souvent fort tard et étaient parfois bien arrosées... Le café St Antoine était le meilleur fournisseur. Il accueillait également le repas annuel des joueurs..

Sur le même site avait lieu le feu de la St-Jean. Il fallait cependant faire attention aux haies qui s'enflammaient facilement. La cendre, récupérée après les festivités, était vendue : le produit de la vente alimentait la caisse des joueurs de pétanque".

"À la ferme nous jouions à la galoche, au palet, au loto, aux cartes également, principalement à la coinchée et aux aluettes". Le soir, les femmes tricotaient ou raccommodaient ; en hiver, les hommes fabriquaient des paniers.

L'ambiance des soirs d'été a beaucoup marqué Marguerite : "Il y avait aussi les soirées d'été très agréables, mon père fumant sa pipe et la famille se reposant dehors. Nous étions envahis de moustiques (n'oublions pas la proximité du marais) et de chauve-souris passant en rase-mottes.

Au loin un cor de chasse sonnait (on en jouait chez les châtelains de la Tullaye) et un autre lui répondait... Parfois aussi des éclats de voix, des querelles de voisinage car à la campagne on est plutôt bruyant !"

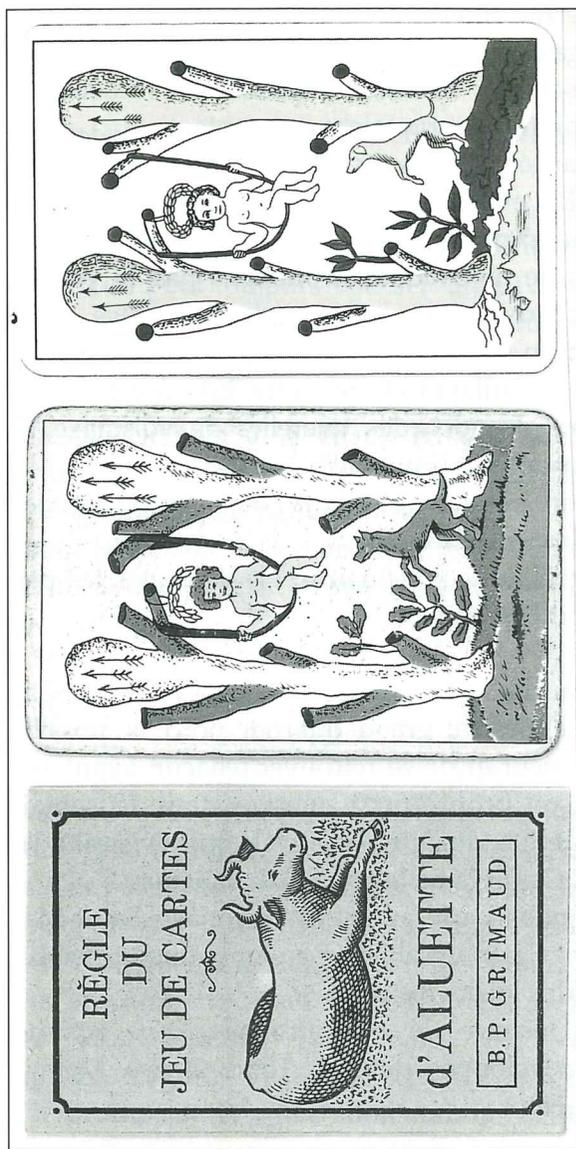
Le matin c'étaient des hue! dia! résonnant de bonne heure comme le chant du coq.

La vie religieuse ponctuait la vie de toutes les personnes interrogées (voir Livre 1).

Le dimanche, le théâtre du Pont du Cens et le Ciné-Cens offraient aux jeunes du grand quartier nord la possibilité de s'ouvrir à l'extérieur et de se retrouver (chacun ayant ses occupations dans son propre petit quartier dans la semaine). Le Ciné Cens, malgré la censure paroissiale qui sévissait à l'époque, faisait le plein. Ce fut la belle époque du cinéma.

Joseph nous parle aussi du patronage Saint-Maurice à Saint-Félix dirigé par un abbé très sympathique, l'abbé Tinier qui s'occupait des loisirs des jeunes.

Toute l'histoire de ce patronage, aux activités très diverses, est développée dans le Tome 2 des Mémoires du Quartier Saint-Félix.



Carte du jeu d'Alouette : le deux de chêne.

La participation de la Jonnelière au carnaval de Nantes :

Pendant une période, à partir du début des années 30, la Jonnelière a été représentée à la mi-carême par un char préparé par ses habitants. Deux bénévoles, M. Émile Bardet - magasinier aux Batignolles - et M. Macé - menuisier en entreprise - ont marqué cette époque : ils consacraient une partie de leurs loisirs à la fabrication de ces chars. Madame Bardet était chargée de la conception des déguisements. Ce char était fabriqué dans un local prêté par madame Priou. Quant à M. Rouchetet, il fournissait un plateau pour y poser "l'œuvre".

Le jour de la fête, adultes et enfants participaient costumés au défilé, avec à leur tête le couple Bardet.

Parmi les thèmes choisis nous pouvons citer :

- "Jonas dans le ventre de la baleine"
- "une laveuse"
- "une carte du jeu d'alouettes" (le deux de chêne)
- "des pêches, la dépêche, dépêche-toi"

Le char à l'époque était tiré par des chevaux. Le soir, après le défilé, beaucoup plus long qu'actuellement, il fallait revenir... pauvres jambes !



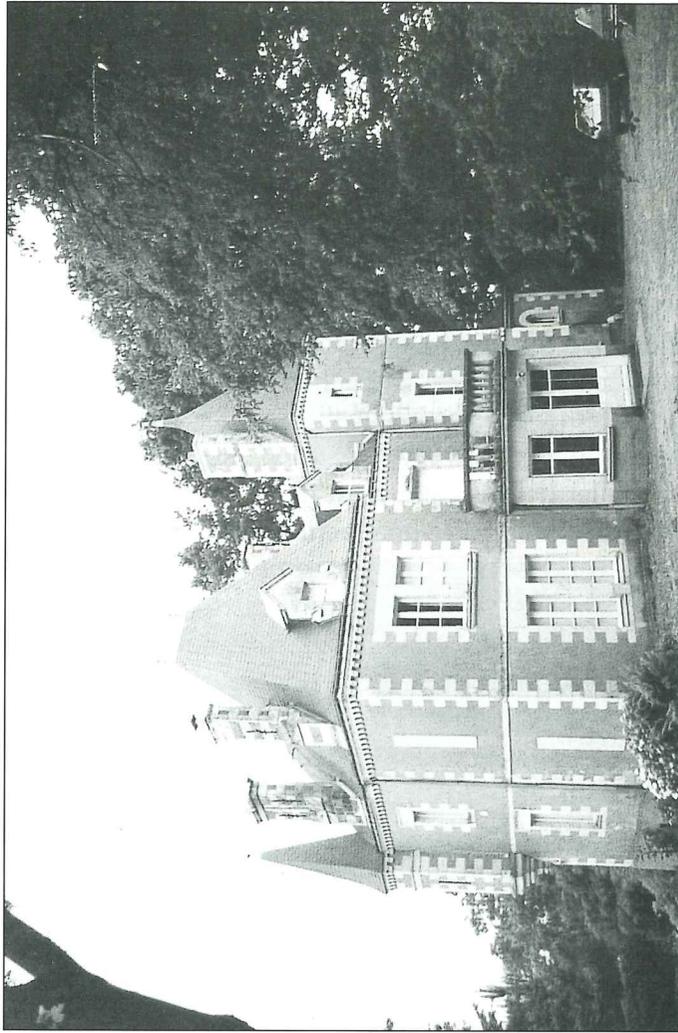
Le char et les déguisements: la Jonnelière défile à la mi-carême.

LE CHATEAU DU HALLERAY.

Le long du mur de la propriété se voit toujours un empiérement qui correspond à une ancienne voie romaine ; celle-ci remontait vers les Salles Baudais, la Barboire (nom dont l'origine est "balbus"), la Boissière et le Bout-des-Pavés. C'est le témoignage d'un très ancien lieu de passage.

Dans des aveux* des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles est mentionné le nom du Halleray ainsi que celui de la Jonnelière. Les terres bordaient l'Erdre, depuis le quai actuel jusqu'aux limites de la propriété du Tertre. En ce qui concerne le château lui-même, nous ne connaissons pas la date exacte de sa construction. Nous savons seulement, grâce aux actes notariés, que Jean-Baptiste Boissell, négociant, rue de Strasbourg, acheta la propriété en 1864, l'agrandit et l'embellit. Son cousin Alexandre en hérita en 1877 mais la revendit immédiatement à M. Lafond. En 1880, M. Bureau, directeur de la Société anonyme de la Grande Blanchisserie en devient le propriétaire mais pour peu de temps car la mise en liquidation de celle-ci l'oblige à s'en dessaisir. Avant la mise en adjudication, un inventaire fut établi. Le domaine se composait alors d'une maison de maître avec terrasse et cour, d'un bâtiment de service ; d'un jardin à

* Un aveu est un acte que le nouveau vassal donnait à son seigneur, et qui contenait le dénombrement de toutes les terres qu'il "avouait" tenir de lui.



Le château du Halleray.

l'anglaise avec une source d'eau vive, d'un bois de châtaigniers, d'un jardin potager avec puits, de plusieurs bâtiments dont celui du concierge, d'un colombier, de hangars, d'écuries ; le tout clos de murs. N'oublions pas le dog-cart et son cheval (le cheval tirait la charrette qui pouvait transporter une meute de chiens). En outre, s'ajoutaient des pièces de terre et, avec sa machine à vapeur, la blanchisserie du Halleray, elle-même, connue sous le nom de "Blanchisserie Nantaise". C'est M. le marquis de Guerry de Beauregard qui se porte acquéreur en 1884. Puis le château change encore de mains ; Mme Guitton, M. Chevreau et M. Boutin l'habitent successivement non sans morceler le domaine. La Closerie des Lilas, ainsi que le lotissement du Halleray, en faisaient autrefois partie. Les propriétaires actuels M. et Mme Rondeau (née Boutin), habitent et entretiennent le château et le parc.

Police Municipale

ENQUÊTE

DE

COMMODO *vel* INCOMMODO

CONCERNANT

l'Établissement d'une Fabrique de Feutres Goudronnés
au lieu dit "La Jonnelière" 1^{er} Canton de Nantes

Le Maire de la Ville de Nantes, Chevalier de la Légion d'Honneur,

Yu les instructions de M. le Préfet de la Loire-Inférieure, en date du 12 Septembre 1893;
Yu la pétition en date du 7 Septembre 1893, formulée par MM. Albert Faivre et C^{ie}, aux termes de laquelle ils sollicitent l'autorisation d'établir une fabrique de feutres goudronnés, au lieu dit *La Jonnelière*, 1^{er} Canton de Nantes;

Yu le décret du 15 Octobre 1810, l'ordonnance royale du 14 Janvier 1813 et les décrets de 25 Mars 1832 et 3 Mai 1886;

Considérant que l'établissement dont il s'agit doit être soumis à l'information de *commodo in incommodo*;

Considérant d'ailleurs, qu'il importe d'assurer l'exécution des ordonnances et décrets précités et de faire connaître en conséquence la susdite demande à tous les habitants de cette ville qu'elle peut intéresser, afin de les mettre à même de faire valoir les réclamations qu'ils seraient en droit de présenter;

ARRÊTE :

La pétition dont la teneur suit sera publiée et ensuite affichée pendant QUINZE JOURS consécutifs, à compter du 10 Janvier 1894, tant à la porte de l'Hôtel-de-Ville et sur le lieu de l'établissement projeté que dans le quartier où il doit être placé.

Les personnes qui seraient dans l'intention de réclamer pour ou contre la demande en question, seront admises à se présenter à cet effet devant M. le Commissaire de police du 1^{er} arrondissement, du 10 au 24 Janvier 1894 inclusivement, tous les jours non fériés, le matin de 9 heures à midi et le soir de 2 heures à 5 heures, et les dimanches de 8 heures du matin à midi.

TENEUR DE LA PÉTITION

Nantes, le 7 Septembre 1893.

« Monsieur le Préfet de la Loire-Inférieure,

« Conformément au décret du 15 Octobre 1810, nous avons l'honneur de solliciter l'autorisation d'établir une fabrique de feutres goudronnés, à la Jonnelière, près Nantes.

« Nous ne fabriquerons pas l'article figurant au tableau annexé au décret sous le nom de *feutre* et *et visières vernis*.

« Nos produits ne répandent aucune odeur et ne sauraient en aucune façon gêner nos voisins et nous ne fabriquerons des feutres goudronnés que pendant quelques jours par an, à des intervalles très éloignés.

« Veuillez agréer, etc.

« Signé : A. FAIVRE & C^{ie}. »

Fait à l'Hôtel-de-Ville, à Nantes, le 22 Décembre 1893.

Imprimerie Moderne, Nantes

Le Maire : E. LETOURNEUX, Adjoint

LES ACTIVITES ARTISANALES et INDUSTRIELLES

Au XIX^{ème} siècle, des activités artisanales et industrielles se sont développées à la Jonnelière :

- Quai du Halleray : la première blanchisserie industrielle nantaise a été construite sur une parcelle de terre appartenant au domaine du Halleray (à l'angle du quai du Halleray et de l'avenue du Halleray, au n^o1, aujourd'hui).

- Quai de la Jonnelière : à l'emplacement actuel des immeubles portant les N^{os} 3, 4 et 5, à côté de l'ancien hôtel Belle Rive, sur un terrain qui se prolongeait jusqu'au chemin des Usines (d'où le nom de cette rue), se sont installés successivement :

. en 1850, les fours à chaux, ciment et plâtres de l'entreprise de Monsieur Charles Gris.

. en 1893 une usine de feutre, créée par M. Faivre, remplace ces fours .

. en 1914 les Chantiers de l'Erdre, ateliers de réparation et de fabrication (?) de bateaux.

. en 1933, une laiterie.

- une fabrique de chaussons, route de la Jonnelière, dont les locaux ont été achetés par la ville en 1927 pour y installer l'école. Nous n'avons pas retrouvé d'information précise sur cet atelier qui utilisait, peut-être, le feutre de l'usine Faivre.

La Blanchisserie

Le 10 mai 1880, M. Tourault, demeurant à Nantes, adressait aux autorités publiques une demande tendant à obtenir à la Halleray près de la Jonnelière, sur les bords de l'Erdre, la création d'une blanchisserie à l'enseigne de "La Grande Blanchisserie Nantaise". Celle-ci serait destinée "au blanchissage et au repassage du linge, au blanchiment des tissus de coton".

Pourquoi cette procédure ? Tout simplement parce que le gouvernement a classé les entreprises en plusieurs catégories selon leur degré de nuisance.

Depuis le décret impérial du 21 décembre 1866 qui a rangé les blanchisseries dans "la classe des usines insalubres, incommodes ou dangereuses", une procédure assez longue est obligatoire. Les progrès de la chimie industrielle depuis le milieu du XIX^{ème} siècle ont mis sur le marché des produits polluants (déjà!) et nocifs dont l'usage doit être contrôlé par l'État.

Il fallut attendre 7 mois l'autorisation préfectorale, après accomplissement de la procédure réglementaire.

Saisi, le maire de Nantes déclencha, le 29 mai 1880, "l'information de commodo vel incommodo", c'est-à-dire que, par voie de presse et d'affiche, les habitants de la ville furent avertis de la demande et furent "admis à faire valoir les réclamations qu'ils seraient fondés à former". Celles-ci seraient reçues par M. le commissaire de police du 1er arrondissement de Nantes.

Pendant une durée de 20 jours (du 30 juillet 1880 au 18 août 1880) des affiches furent placardées "tant à la porte de l'Hôtel de Ville et à celle de l'établissement projeté que dans le quartier" où l'établissement devait s'implanter. Le 7 août 1880, "l'Union Bretonne". avertit la population de l'enquête effectuée.

Aucune opposition, semble-t-il, ne s'étant manifestée, le Conseil Central d'Hygiène Publique et de Salubrité de la Ville de Nantes et du Département de Loire-Inférieure procéda de son côté à une enquête et rendit ses conclusions le 25 octobre 1880 :

- "Le blanchissage ne différera de celui qui est pratiqué sur une grande longueur du canal par les blanchisseurs établis, depuis la Tortière jusqu'à Nantes, que par la quantité d'eau savonneuse et alcaline qui sera jetée dans l'Erdre".

- "Le blanchiment à l'aide des hypochlorites ne doit avoir aucun inconvénient si les solutions chlorées sont dénaturées avant d'être dirigées vers la rivière".

Les conditions suivantes étaient impératives :

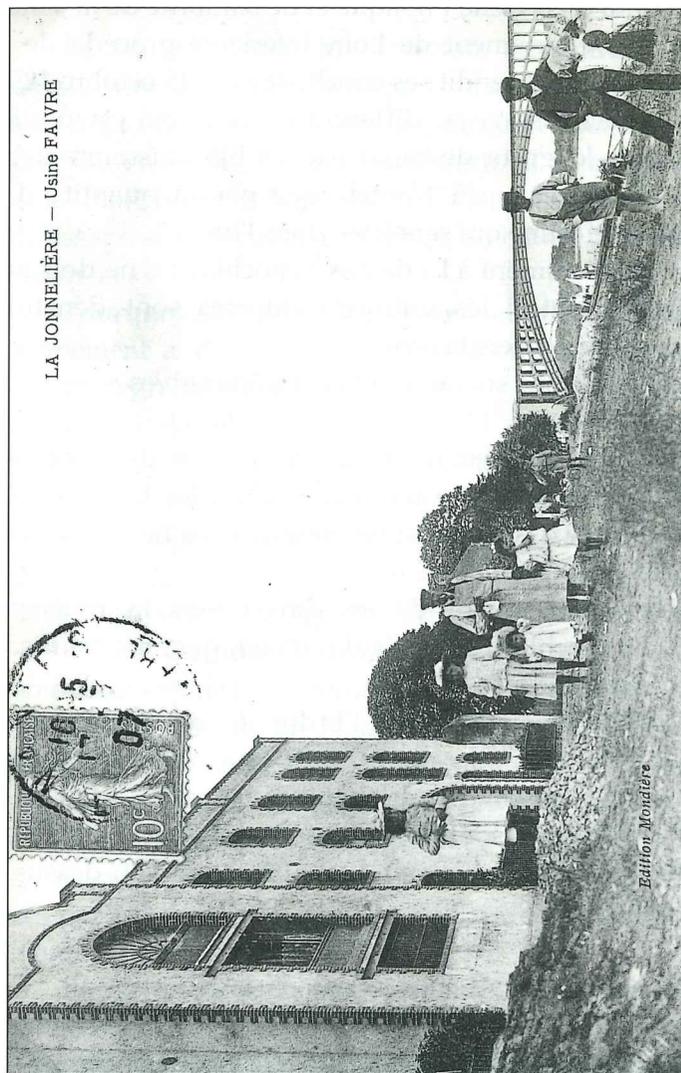
- "Ne faire écouler dans la rivière que des eaux peu chargées d'alcalis et, par conséquent, diluer les lessives fortes dans une quantité d'eau suffisante pour qu'elles ne puissent pas être nuisibles au poisson".

- "Dénaturer, avant de les diriger vers la rivière, les solutions d'hypochlorites à l'aide d'une quantité suffisante d'acide sulfuré dilué".

- "Ne jamais jeter dans l'Erdre de résidus insolubles provenant de cette opération, ainsi que le résidu de la dissolution de l'hypochlorite de chaux dans l'eau".

- "Construire le souffoir en matériaux incombustibles et le munir d'une cheminée s'élevant à quatre mètres au-dessus du toit de l'atelier".

Précisons que le blanchissage du linge se faisait "habituellement par le savon, la potasse ou la soude, et, exceptionnellement, par les hypochlorites qui n'étaient utilisés que pour l'enlèvement des taches rebelles, enfin, par l'acide sulfureux gazeux, à l'exclusion formelle de l'acide sulfureux en dissolution, pour le traitement spécial des lainages". Le



L'usine de feutre Faivre.

blanchiment n'était "appliqué que rarement aux tissus de coton et se faisait à l'aide de l'hypochlorite de chaux et de très légers bains d'acide sulfurique destiné à neutraliser les hypochlorites".

Cet avis, dûment motivé, fut transmis au Préfet qui, le 3 décembre 1880, rendit son arrêt autorisant l'ouverture de la Grande Blanchisserie Nantaise.(A.D.L.A. 1 M 1438)

Si l'installation d'une blanchisserie industrielle ne déclencha pas d'opposition de la part des habitants de la Jonnelière, les lavandières du quartier Barbin, appelées les "Barbinaises" furent par contre fort mécontentes. Évoquant, en 1922, le sort de la Grande Blanchisserie Nantaise, Edmond de Mazoyer écrit : "Le jour où l'on inaugurerait cette blanchisserie gigantesque qui devait couper les bras des Barbinaises, celles-ci ont levé contre elle toutes leurs malédictions de sorcières : dans leur colère, elles brandissaient leur bat-draps comme des armes vengeresses. Je ne sais pas si le ciel les a entendues mais dernièrement il laissait tomber la foudre sur la cheminée de l'usine". (Extrait du livre de André Péron "L'Erdre et ses bateaux lavoirs")

La Grande Blanchisserie Nantaise fut entièrement détruite en 1922 par un incendie.

L'usine de feutre

L'usine de feutre a été créée par monsieur Faivre en remplacement des fours à chaux (à propos desquels nous n'avons retrouvé aucune information). Lors de son installation, en 1893, une enquête Commodo vel Incommodo fut nécessaire car des feutres goudronnés, utilisés entre autres pour les semelles de chausson, devaient y être fabriqués. Monsieur Faivre spécifiait : "nos produits ne répandent aucune odeur et ne sauraient en aucune façon gêner nos voisins. Nous ne

fabriquons des feutres goudronnés que quelques jours par an, à intervalles très éloignés".

Au XIX^{ème} siècle, les fabriques de feutre employaient de nombreux ouvriers dans la région nantaise. Le feutre était principalement utilisé pour la confection des chapeaux et des chaussons. Une enquête, réalisée en mai 1848 par l'Assemblée Constituante de la II^{ème} République, recense 81 ouvriers dans 6 ateliers de chapeliers-vernisseurs et une centaine répartis sur 22 fabriques de chapeaux. Le travail du feutre était très difficile. Nous en reparlerons dans le Livre III, à propos d'un atelier de fabrique de chapeaux route de Rennes.

L'usine Faivre ferma à la veille de la guerre de 1914-1918.

Une fabrique de brosses ?

C'est probablement une usine de fabrication de brosses qui a remplacé l'usine Faivre. En effet au recensement de 1921 apparaissent des ouvrières "brossières" employées chez M. Moreau. Or nous savons que monsieur Moreau a repris l'usine Faivre à sa fermeture.

Les Chantiers de l'Erdre

En même temps que les sports nautiques se développent des ateliers de réparation et de fabrication de bateaux sont créés sur les bords de l'Erdre, en particulier sur l'île de Versailles et à la Tortière. A la Jonnelière nous savons que les "Chantiers de l'Erdre" se sont installés dans les locaux de l'ancienne usine de feutre et que leur activité principale était la réparation et la construction (?) de bateaux. Ni les témoignages, trop imprécis, ni la consultation des archives ne nous ont permis de préciser l'activité de cet atelier.

La Laiterie.

- l'histoire industrielle de la laiterie :

S'il est une usine dont tout le monde se souvient, c'est bien celle de la laiterie Stassano. Elle s'implanta sur le site des anciens "Chantiers de l'Erdre". C'est Monsieur Flandreau, représentant de commerce qui, en novembre 1933, fit l'acquisition des vieux bâtiments. Le but était d'y implanter une laiterie de 800 m².

On peut penser que les affaires ne marchèrent pas bien.

En janvier 1937, messieurs Gabriel et René Thorailleur, propriétaires de la laiterie La Jaunaie, commune de Château-Thébaud, achetèrent la laiterie de Monsieur Flandreau. Ils formèrent une société qui prit le nom de laiterie moderne Stassano (Stassano était le nom du procédé de pasteurisation du lait ainsi que l'atteste la demande d'autorisation formulée par M. Flandreau lors de l'implantation de la laiterie en 1933). La société avait comme objet "l'industrie laitière sous toutes ses formes".

La laiterie était en mauvais état. L'équipe nouvelle amena son savoir-faire puisqu'elle possédait déjà une laiterie à la Jaunaie. Le gérant en fut M. Gabriel Thorailleur.

En janvier 1943 la laiterie moderne Stassano se transforma en société à nom collectif, raison et signature sociale "Thorailleur Frères", puis à nouveau retransformée en société à responsabilité limitée en 1952. L'un des frères, René, décède en 1945 et on assiste à la redistribution des parts à d'autres membres de la famille. Les actionnaires de cette société seront toujours des membres de la famille.

Des investissements ont été faits : achats de camionnettes, puis de camions-citernes, semi-remorques, installation

de garages, de hangars, aménagement de chambres frigorifiques... C'est une entreprise qui est devenue prospère.

En 1956, Gabriel Thorailleur décède à son tour. Deviennent gérants pour 6 ans, M. Claude Thorailleur et son oncle Georges Thorailleur. La Société Thorailleur est à la tête de 2 laiteries : la Jaunaie à Château-Thébaud et la laiterie moderne Stassano à la Jonnelière.

En mai 1967 on assiste à une 1^{ère} fusion : la Laiterie Moderne rachète 2 petites laiteries des bords de Loire.

Début 68 c'est au tour de la Laiterie Moderne d'être absorbée. Un contrat de fusion est passé entre la Laiterie Moderne, dont le siège est à la Jonnelière, et la société laitière "Héric Ardillères", située à Bout-de-Bois, commune d'Héric, "au moyen de l'apport de la 1^{ère} société à la seconde de tout son actif, à charge de payer le passif". Les détails et les buts de la fusion sont "de permettre une meilleure organisation du ramassage dans les zones des deux laiteries exploitées par les deux sociétés qui sont voisines et également de permettre un ramassage moins onéreux car de nombreuses tournées sont plus proches de l'usine d'Héric que de celles de la Laiterie Moderne très excentrée par rapport à sa zone d'influence. En outre, la centralisation de la collecte de lait à Héric permettra à cette dernière de s'équiper de façon rationnelle en vue du traitement du lait en installant une poudrerie, une beurrerie et une fromagerie nouvelle".

Les comptes de la Laiterie Moderne seront clos le 31 mars 1968. M. Thorailleur précisera à la signature du contrat que "la laiterie n'a jamais été en état de faillite, de règlements judiciaires ou de liquidation de biens".

Il faut aussi préciser qu'à cette époque beaucoup de petites laiteries ont été absorbées par des groupes plus importants.

Resteront pour un temps à la Jonnelière sur un terrain de 6300 m² : 2 habitations, 1 immeuble à usage industriel en bon état certes, mais ne constituant pas une grande valeur marchande car conçu pour une activité laitière convenant difficilement à une autre industrie. La valeur estimée du m² à l'époque était de 60 F.

Quelques années plus tard un ensemble d'immeubles s'est implanté sur ce site. Deux marronniers sur la pelouse restent les seuls témoins du passé.

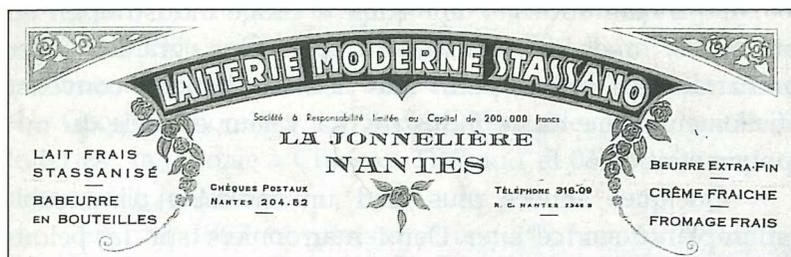
- l'activité de la laiterie Stassano : témoignages.

Deux anciens employés ont témoigné de leur vécu à la laiterie. Il s'agit :

- d'une part de monsieur Jean Bernard, entré en juin 1937, peu de temps seulement après l'achat de l'usine par la famille Thorailleur. Il était employé à la production et comme chauffeur de camions.
- d'autre part de Monsieur François Lefeuvre, entré en 1957 comme responsable du parc roulant. Il remplaça M. Sautejeau, contremaître. Il habitait l'usine.

Tous les deux ont quitté l'usine à sa fermeture en 1968.

Monsieur Bernard raconte : "Quand je suis entré, c'était une petite entreprise employant une dizaine de personnes et dirigée par Monsieur Lecompte. Celui-ci demeurait à l'usine. Il venait de Normandie tout comme Monsieur Thorailleur. L'usine possédait 2 camions conduits par M.M Jourdon et André Pâtissier. Madame Launeau en était la secrétaire comptable (entrée dès l'âge de 16 ans, elle a fait toute sa carrière à l'usine).



Enseigne de la laiterie Stassano.



Un groupe d'ouvrières devant la laiterie Stassano.

Outre le ramassage, qu'il a effectué à ses débuts, monsieur Bernard travaillait à la fabrication des Fontainebleaux (petits fromages frais à base de crème), et de la crème. Quelques femmes, dont mesdames Mollé et Collineau, arrivaient dès 6 heures du matin pour emballer fromages frais et crème. Les livraisons se faisaient en ville (grandes épiceries, restaurants ou grossistes)."

Monsieur Bernard souligne la bonne ambiance qui régnait à cette époque : "Le père Gabriel (Thorailleur) n'hésitait pas à venir avec nous laver les bouteilles".

Avec monsieur Lecompte, les rapports furent également très bons : "Quand j'avais fini mes Fontainebleaux il me disait de venir à la maison, la casserole était sur le feu et on faisait chauffer le café".

La guerre arriva. Jean Bernard fut mobilisé en 1939, fait prisonnier en Allemagne et ne revint qu'en 1945. "Avant de partir, j'ai "dressé" une femme à conduire le camion sur la tournée de Grandchamp ; elle n'avait jamais conduit le camion". Tous les hommes étaient mobilisés. Madame Sautejeau, épouse du contremaître, allait livrer le lait en ville.

Après la guerre les améliorations déjà amorcées, se poursuivent. Les tournées de proximité augmentent (Treillières, Grandchamp, La Chapelle-sur-Erdre...). Des ramassages s'organisent sur Nort-sur-Erdre, drainant ainsi Casson, le Grand Auverné... Les chauffeurs de ces tournées habitent pour la plupart la région de Nort-sur-Erdre. Ils remontent chez eux, avec leurs bidons vides et nettoyés, se trouvant ainsi à pied d'œuvre pour le ramassage du lendemain.

Monsieur Lefeuvre évalue à une quarantaine (dont 5 ou 6 de livraison) le nombre de véhicules au début des années 1960. "En pleine saison (mai-juin) le kilométrage de l'ensemble du matériel roulant s'élève à 1000 km par jour. Certains lundis,

soit la tournée de 2 jours, ce sont 100 000 litres de lait qui rentrent à la laiterie."

Dès que les camions de ramassage arrivent, au petit matin, le lait pour la consommation est dirigé vers la pasteurisation, puis stocké en chambre froide jusqu'au lendemain. Le reste du lait est acheminé vers la Jaunaie. En effet, la Laiterie Moderne a toujours travaillé en étroite collaboration avec Château-Thébaud (même famille à la tête de ces 2 laiteries).

Étaient dirigés vers la Jaunaie :

- les laits acides titrant plus de 18° d'acidité (impropres comme lait de consommation) et destinés à la fabrication de fromages tels le Gouda et l'Édam) et à la caséine (lait caillé sans matière grasse utilisé entre autre par les porcheries voisines de Chateau-Thébaud) ;

- la crème excédentaire. Le beurre fabriqué un temps à la Jonnelière venait les dernières années de la Jaunaie qui possédait un matériel plus performant : 3 barrattes tournaient en continu. Le beurre revenait sans emballage à la Jonnelière. On lui mettait alors l'étiquette Stassano et le tour était joué. C'est Monsieur Bernard qui était plus spécifiquement chargé d'acheminer lait et crème à la Jaunaie. Quatre semi-remorques-citernes (3 pour le lait et un pour la crème) effectuaient les rotations. Chaque citerne contenait 10 000 litres environ. La citerne contenant la crème faisait une halte, quai Henri Barbusse, pour le pesage. Ces rotations se faisaient "en fin de nuit ou au petit matin".

Les livreurs indépendants arrivaient tôt également s'approvisionner en produits frais. Beaucoup de gens se souviennent de madame Bachelier et d'Aline qui livraient, au porte à porte, les produits laitiers sur le quartier dépourvu de commerces. Le matin c'était donc tout un ballet de véhicules qui entraient et sortaient, quai de la Jonnelière, par l'entrée principale de la laiterie.

On peut signaler que le lavage des bidons de lait s'effectuait manuellement ; 2 ou 3 femmes s'y employaient sur le quai.

Au fil des années les techniques modernes firent leur apparition : machines à laver, matériel d'embouteillage (remplissage et capsulage) capables de traiter 1000 bouteilles/heure.

C'est Monsieur Barbo qui avait la charge de l'embouteillage et de la préparation des commandes pour le lendemain (livreurs indépendants et grossistes). L'usine produisait donc lait, fromages frais, fromages maigres à 0 % et crème.

M. Bernard évoque ses débuts : " souvent, après avoir travaillé la nuit, puis toute la matinée, il nous fallait retourner l'après-midi pour le nettoyage du matériel. L'usine possédait deux écrémeuses – et pas des petites – qu'il fallait démonter entièrement et nettoyer chaque jour. Plus tard, l'inox est apparu : un coup d'acide là-dedans et tout était propre."

Le conditionnement du lait évolua également : "au début c'était des bouteilles (le bébé illustrant les bouteilles était le petit-fils du patron), ensuite des berlingots".

Parallèlement, les effectifs ont augmenté : 58 personnes les dernières années. Des chauffeurs furent embauchés. Un local pour les repas fut aménagé dans l'usine.

Dans les bureaux de la direction se sont succédés M.M. Cosnier, Thomas, madame Launeau épaulée dans son travail de secrétaire comptable par sa sœur et madame Guérin.

Un employé, M. de Charrette, exerçait les fonctions de contrôleur. Il accompagnait les ramasseurs lors de leur tournée. " Il arrivait à certains fermiers peu scrupuleux de "baptiser" le



La bouteille de lait Stassano (photo Douet).



L'étiquette du fromage Stassano.

lait (ajouts d'eau) et quand ils avaient vent de la présence du contrôleur sur la tournée, d'aller bien vite rajouter de la crème..."

Monsieur Bernard précise qu'à ses débuts, lors de ses tournées de ramassage, tout était consigné sur un carnet ; quantité de lait collecté chez le fermier et produits frais vendus venant de la laiterie. Madame Launeau en possédait un double. En fin de mois, elle mettait les paiements en espèces dans les enveloppes. M. Bernard les portait (environ 80 par tournées). "C'était une autre époque quand j'allais régler les fermiers : à l'occasion je prenais un café ou autre avec eux. Je laissais mon camion ouvert avec toute la caisse à l'intérieur : je n'ai jamais subi aucun préjudice."

Monsieur Lefevre se souvient. "Durant l'hiver rigoureux de 1963, la préfecture nous avait obligés à livrer la maternité en lait. Nous avons beaucoup de mal à pomper l'eau de l'Erdre, à dégeler la tuyauterie... On m'avait mis au ramassage du lait vers Derval. Quel mal j'ai eu sur ces petites routes !"

Les dernières années avant la fermeture les "affaires" n'allaient plus si bien. Monsieur Bernard, en pensant à cette époque, dit : " c'était la débâcle ! Le directeur avait mis la pression, on n'avait plus de poste attiré, on nous disait : toi tu vas faire ça et ça... Ainsi je suis allé plusieurs années livrer en lait une petite laiterie de Pornichet qui manquait de lait à la belle saison. Je partais vers 1 h la nuit avec mon semi-remorque. Je faisais parfois plusieurs tournées (je voyais que vers 4 heures il y avait encore des danseurs à Belle Rive). Au retour il fallait nettoyer les citernes. Je descendais dedans chaussé de bottes et muni d'un balai et d'eau chaude "

Tous les déversements des rinçages se faisaient dans l'Erdre. Ces différents rejets attiraient les poissons : nombreux étaient les jeunes qui s'essayaient à la pêche non loin de la laiterie. Un témoin de cette époque parle des gamins ramassant dans les environs moules d'eau douce et écrevisses.

dans les environs moules d'eau et écrevisses.

MM. Bernard et Lefeuvre disent que les dernières années on avait voulu leur faire faire le travail sur 8 heures ; or il y avait beaucoup trop de travail ! Ils commençaient pour la plupart à 5 heures du matin. Deux ans avant la fermeture, un syndicat Force Ouvrière s'était constitué : l'usine s'est mise en grève. Le soir à 18 heures les fermiers occupaient l'usine pour connaître la raison du non-ramassage du lait. Cela ne s'était jamais vu !

Les bruits ont circulé sur la fermeture de l'usine ; "on ne voulut pas croire que l'usine allait fermer, on se plaisait bien à la Jonnelière au bord de l'Erdre".

C'était le début du regroupement des petites laiteries.

Les employés ont reçu leur lettre de licenciement le 31 décembre 1967. La nouvelle société a pris les biens le 1er avril 1968. La plupart des ramasseurs ont été mutés à la laiterie Bout-de-Bois. Le reste du personnel a retrouvé du travail ailleurs : c'était encore possible à l'époque, sans trop de difficultés.

Les autres activités

Il nous faut citer deux autres activités qui ont plus ou moins concerné la Jonnelière :

- *Le traitement du crin*

En 1938, un atelier de filature du crin, destiné à la fabrication des matelas, s'est installé non loin de la Jonnelière à la Grande Sensitive. Les habitants de la Jonnelière ont été indirectement concernés par cette activité. Le crin destiné à la fabrication des matelas provenait, entre autres, de queues de

bovins récupérées dans les abattoirs. L'une des phases du traitement était le lavage et le séchage de ces queues. Monsieur Cassard, fondateur de cet atelier, avait acheté 2 hectares de terrain sur le bord du Gesvres pour effectuer les travaux de lavage et de séchage. Aux dires des riverains des odeurs nauséabondes empestaient tout le quartier !

(Nous reparlerons de cette activité dans le Livre III)

- *L'extraction de pierres**

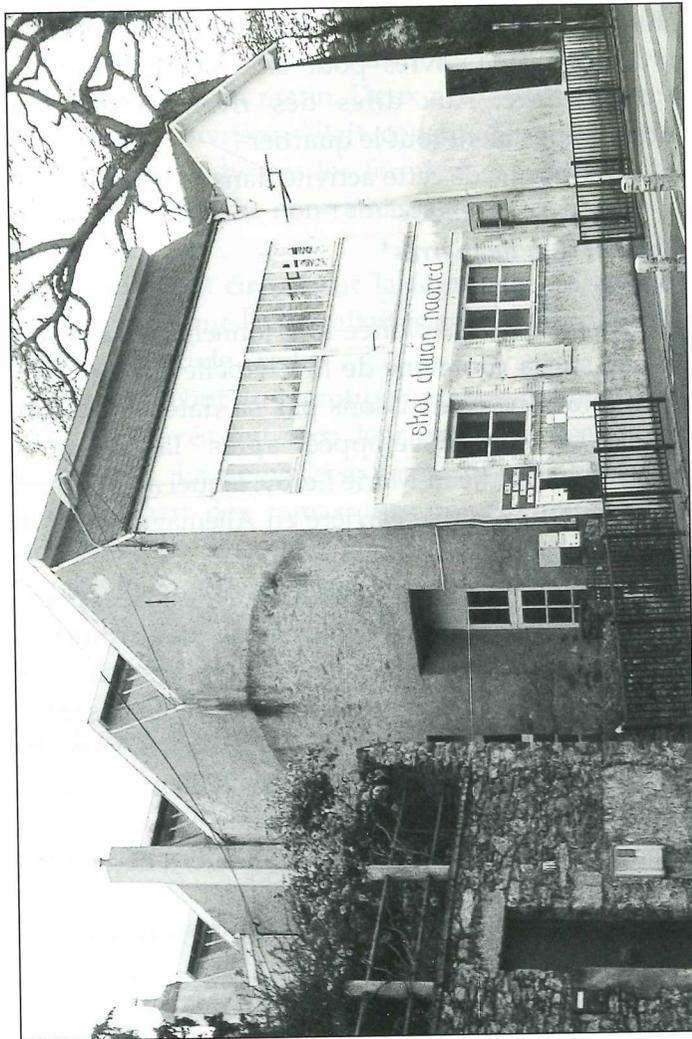
Une carrière a été exploitée à la Jonnelière, dans le bois de Barbe Bleue sur la commune de la Chapelle-sur-Erdre, juste après le pont. Nous ne connaissons pas sa date d'ouverture. Il semble qu'elle se soit développée après la guerre sous l'impulsion de monsieur Jean-Marie Leroy, lequel avait appris la méthode d'exploitation d'une carrière en Allemagne où il avait travaillé en tant que prisonnier de guerre.

La pierre était, après la guerre, très utilisée pour les travaux de réparation et d'aménagement des routes, des chemins. Après les bombardements, les besoins étaient importants. Entre 1951 et 1955, les "Castors" de St-Joseph sont venus s'approvisionner à la Jonnelière "à pleins camions et gratuitement" nous a-t-on dit. C'est ainsi 2000m³ qui ont été charriés.

Le filon de roche devenant peu rentable, l'extraction fut abandonnée.

Aujourd'hui le club de tir "Charles des Jamonières" s'y est installé.

*Il y a eu beaucoup de carrières exploitées sur le quartier après la guerre : au Pont du Cens, à Fresche-Blanc et aussi sur la rive gauche de l'Erdre, face à la Jonnelière. Un enfant a été tué dans la cour de la laiterie Stassano, par une pierre projetée par dessus l'Erdre, suite à un coup de mine.



La première école (Ecole Divoan aujourd'hui). Remarquer les sheds de cette ancienne usine.

OUVERTURE de l'ECOLE PUBLIQUE MIXTE de la JONNELIÈRE en 1927

Quel était le panorama scolaire des quartiers nord de Nantes en 1927 ? On y trouvait :

- des écoles privées :

- . l'école de garçons St Félix, à l'angle de la rue du Ballet et de la rue Soubzmain, tenue par des "frères à quatre-bras" ;
- . l'école de filles rue du Ballet tenue par les sœurs de St Gildas ;
- . l'école de garçons du Loquidy construite en 1925 ;
- . l'école de fille de la Perverie ouverte en 1920 .

- des écoles publiques :

- . l'école de garçons du Bd Eugène Orioux, ouverte en 1905,
- . l'école de filles rue du Ballet (face au presbytère) ouverte en 1910, qui comportait 4 classes en 1927. Les enfants y étaient accueillis dès l'âge de 4 ans.

Une poussée démographique importante révélée par le recensement de 1926 et l'arrivée d'une population plus ouvrière

et porteuse d'idées nouvelles contribuèrent à la demande de création d'une École Publique à la Jonnelière.

Malgré la présence d'écoles publiques dans le secteur de St-Félix, la plupart des enfants de la Jonnelière fréquentaient l'école privée.

M. Doussin témoigne : "J'avais 2 km 1/2 pour aller à l'école rue Soubzmain. Alors on partait à pied, personne ne s'occupait de nous. Avec mes cousins et cousines Vallet, on se regroupait pour partir ensemble". Il n'était pas rare qu'ils se retrouvent une bonne quinzaine.

Un autre témoignage qui résume bien la situation en 1927, celui d'une mère de famille s'adressant au Maire (lettre du 10 juin 1927) : "Je me permets d'attirer votre attention sur la misère qu'on les petits enfants habitants de la Jonnelière pour aller à l'école jusqu'à la rue du Ballet en Saint-Félix. Il faut que c'est enfants partent à 7 heures moins le quart plus d'une heure parfois sous la pluie ils doivent resté ainsi mouillé toute la journée puisqu'ils sont obligé vu la route longue d'emporté leurs petits paniers. Monsieur le Maire ou j'attire votre attention c'est les dangers que c'est enfants sont exposés par les autos qui passent par la en nombre qui souvent ne font pas attention et qui passe à une allure folle. Monsieur le Maire je crois qu'une école serait bien utile plus de 35 petits enfants serait à l'abri des dangers de la route. Certes c'est une pétition qu'il faudrait mais personne ne s'en occupe et tout le monde en parle. J'espère que M. le maire examinera cette œuvre utile et à temps voulu y pensera."

Dès le 18 juillet est votée la création à la Jonnelière d'une école mixte dont la mise en service doit avoir lieu le 1er octobre 1927.

L'extrait des délibérations du conseil municipal signé du maire de l'époque, M. Paul Bellamy, prévoit "la création d'une école mixte à une classe qui recevrait probablement, dès son ouverture, de 40 à 50 élèves de 5 à 13 ans et que nous aurions la possibilité de développer ultérieurement s'il y a lieu."

Les affaires devront être rondement menées puisqu'en 2,5 mois il faut :

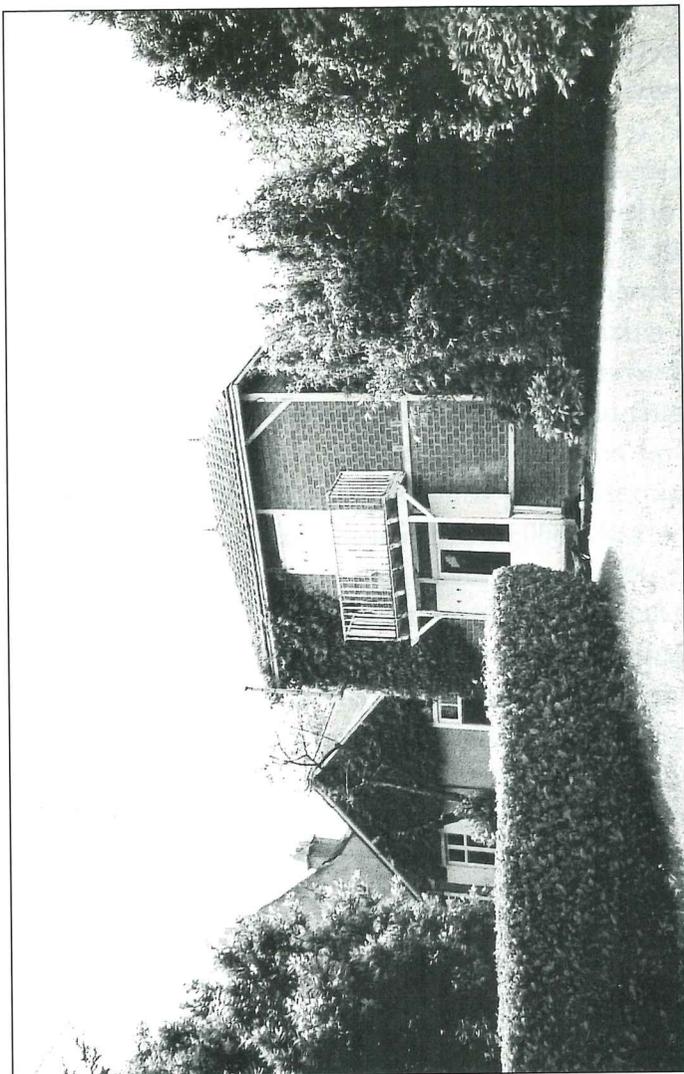
- acquérir les locaux et les aménager de façon à recevoir les enfants ;
- trouver du matériel scolaire ;
- louer un logement pour l'institutrice.

La propriété de Mme Serph, comprenant locaux avec dépendances et 1860 mètres carrés de terrain est acquise au prix de 55 000 francs, payable en 3 annuités. Ces locaux sont constitués d'un immeuble en nature de jardins sur lesquels sont édifiées diverses constructions, situé en bordure de la route, à l'entrée du hameau comprenant :

- une maison vétuste, une chambre, une buanderie, un appentis ;
- un bâtiment servant autrefois d'atelier, comprenant un sous-sol, un rez-de-chaussée couvert par des sheds*, un terrain renfermant un puits.

Dans une note du 23 juillet 1927 l'adjoint délégué, M. Dolidon, insiste sur la difficulté de trouver un logement pour l'enseignant : "Il est très difficile de trouver des locaux

*Les sheds sont les systèmes de toiture dont sont équipées beaucoup d'usines : faits d'une succession de pans coupés vitrés orientés vers le soleil, ils permettent une bonne pénétration de la lumière sans exposition directe aux rayons du soleil.



Le logement des instituteurs.

vacants dans le bourg même de la Jonnelière, étant donné le petit nombre d'habitations dont la plupart sont à usage privé (cafés, restaurants etc...)." Finalement le choix se porte sur l'immeuble Saudrais. Voici sa description d'après la visite effectuée le 26 août. Vous pourrez juger de son confort :

- 1 cuisine et 1 salle à manger pouvant servir de logement de 2 pièces ;
- 1 seul feu dans toute la maison ;
- 2 chambres sur la route, sans feu ;
- 1 chambre sur le jardin (cette dernière éclairée par un châssis sur le toit ; dans le cas où l'on voudrait s'en servir comme cuisine, il faudrait aménager un tuyau sur le toit) ;
- W.C. : un rond percé dans du bois, un seau au-dessous ;
- Eau par pompe ;
- Électricité installée.

Cette maison est acquise par la Mairie. Située au 112 Route de la Jonnelière aujourd'hui, elle a accueilli pendant de nombreuses années les directeurs ou instituteurs de l'école.

Les instituteurs de campagne n'étaient guère mieux logés et ce jusqu'au milieu du siècle. On peut rêver et essayer de s'imaginer cette rentrée du 1er octobre 1927 :

- des parents fiers et heureux de conduire leur enfant dans la nouvelle école ;
- des enfants se levant plus tard, rentrant déjeuner le midi chez leurs parents ;
- une institutrice Mlle Douillard toute émue et intimidée ;
- le qu'en dira-t-on : qui allait envoyer ses enfants à la "Laïque" ? etc...

L'effectif de rentrée est de 37 élèves. Un an plus tard 52 élèves se présentent à l'école.

L'ouverture d'une classe enfantine se fait impérieuse. Ce projet sera débattu au cours d'une séance du conseil municipal du 4 février 1929 (séance présidée par M. Adolphe Moitié, maire de l'époque).

Extrait des délibérations de ce Conseil Municipal :

"Dans votre séance du 18 juillet 1927 vous avez voté la création, à la Jonnelière, d'une école mixte dont la mise en service a eu lieu le 1er octobre suivant.

Dès l'ouverture de cet Etablissement, l'effectif scolaire a été de 37 unités. Il atteint présentement 52 élèves, comprenant des enfants de 5 à 12 ans. Nous ne pouvons que nous féliciter d'un tel résultat qui démontre l'utilité incontestable de la création de cet établissement scolaire.

Mais le nombre élevé des enfants d'âges divers réunis dans une classe unique, rend la tâche de l'institutrice difficile et l'instruction des enfants, leur hygiène, se ressentent de cette situation.

D'autre part, nous n'avons pu accueillir les enfants âgés de 2 à 6 ans, et les habitants de ce quartier nous ont adressé une pétition pour solliciter la création d'une classe enfantine, dont nous reconnaissons nous-même la nécessité."

La 2ème classe fut ouverte avec madame Jean pour institutrice.

Cette école publique rendit d'énormes services. Cependant, un nombre non négligeable d'enfants continua à fréquenter les écoles privées de St-Félix. Certains par conviction, d'autres parce que leurs parents y étaient allés eux-mêmes, c'était la tradition. Des témoignages rapportent

comment certaines familles s'organisaient pour conduire leurs enfants à St-Félix (allant jusqu'à transporter 2 enfants sur leur bicyclette), ne voulant pas qu'ils fréquentent l'école publique, la "rouge".

Simone Audrain, fille de maraîcher, arrivée sur le quartier en 1941 raconte : "à la Perverie, on était un petit groupe de la Jonnelière. On apportait notre repas de midi. Pour déjeuner, on allait chez Mlle Leray qui habitait à côté de l'école (elle s'occupait de la petite école, elle allumait le feu le matin en hiver). Elle faisait réchauffer le repas et le vendredi elle nous faisait des œufs sur le plat. Le midi on était une vingtaine d'enfants chez elle, de la Jonnelière et d'ailleurs."

Si l'école publique n'a pas été acceptée par tous à son ouverture, il apparaît que progressivement la grande majorité des enfants de la Jonnelière y a été scolarisée. Dans les années 50-60 l'école a compté jusqu'à 7 classes : 2 maternelles et 5 primaires. Mais la population a vieilli alors que les constructions nouvelles n'étaient pas encore réalisées. Ainsi en 1980 les effectifs étaient réduits à 53 élèves répartis en 2 classes :

- . maternelle + cours préparatoire ;
- . C.E1, C.E2, C.M1, C.M2.

La Jonnelière allait-elle perdre son école ? Il en était fortement question d'autant plus que l'école du Baut toute proche était, du fait de la baisse de ses effectifs, prête à accueillir les élèves de la Jonnelière. Les habitants les plus attachés à leur école, regroupés au sein de l'Amicale Laïque et des associations de parents d'élèves se sont mobilisés : distribution de tracts, réunions d'information, visite des nouveaux ou futurs habitants susceptibles d'inscrire leurs enfants, démarches auprès de la mairie, de l'Académie.

La Jonnelière défend son école comme une petite commune peut être amenée à le faire pour ne pas "mourir". Nous retrouvons là l'esprit "village" de la Jonnelière.

Le dynamisme de la nouvelle équipe enseignante conduite par Mme Magnen, l'urbanisation du quartier et les différentes actions des parents d'élèves permettent d'éviter la fermeture. En septembre 1988 l'école, forte de 5 classes, est devenue trop petite et vétuste.

En janvier 1989 la nouvelle école est ouverte, construite sur le champ appelé le "Lorège", à proximité du CETIM. Aujourd'hui elle scolarise 233 élèves répartis en 9 classes (3 classes maternelles, 6 primaires).

Madame Paris concierge à l'école de la Jonnelière de 1956 à 1990, logée dans la maison jouxtant l'école en haut des marches, nous a rappelé les noms de maîtres qui ont marqué l'histoire de l'école de la Jonnelière : M. et Mme Plaisance, Mme Escoffier, M. et Mme Blouin, Mlle Dupuis, Mme Pontaven, M. Noui.

Depuis 1990 les anciens bâtiments accueillent l'école bretonne Diwan qui compte actuellement 4 classes et regroupe 90 élèves dont seulement quelques uns habitent le quartier. Elle doit quitter la Jonnelière en septembre 1999 pour s'implanter ailleurs dans des locaux plus adaptés.

Ainsi l'école de la "Jonne" aura vécu. Que deviendront ces locaux construits (pour accueillir une usine !) sur plusieurs niveaux, à flanc de coteau, entre la route de la Jonnelière et le chemin du Buron ?

La VIE ASSOCIATIVE à la JONNELIÈRE

L'Amicale Laïque

L'Amicale laïque de la Jonnelière a été créée en 1930, sous le nom de "Société des amis de l'école laïque de la Jonnelière". Son premier président est M. René Lesage. La lettre de déclaration de cette société au Préfet, datée du 8 mars, précise son objet : "entourer de toute sa sollicitude les élèves et les anciens élèves de l'école, distribuer des secours aux enfants nécessiteux, organiser les garderies du jeudi". Il est également stipulé dans les statuts, que cette société a pour but "de les (élèves et anciens élèves) diriger et de les suivre à la sortie de l'école pour en faire de bons et honnêtes citoyens". Il est précisé que "pour répondre au but éducatif de la société et maintenir des liens de camaraderie entre les membres, il sera organisé des réunions, des conférences, quelques concerts ainsi qu'une sortie pour les enfants en fin d'année".

Nous trouvons résumé ici l'esprit qui a toujours animé l'amicale laïque : soutenir l'école mais aussi prolonger l'œuvre scolaire en promouvant les activités périscolaires, culturelles, de loisirs et ainsi maintenir des liens amicaux entre les familles, les habitants du quartier.



Nantes le 8 Mars 1930

Monsieur le Préfet

J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'une Société vient de se constituer et dont je suis le Secrétaire. Elle a pour titre "Amicale des Parents et Anciens de l'école Laïque de La Jonnelière (Nantes)". Objectif: entourer de toute sa sollicitude les élèves et les anciens élèves de l'école, distribuer des secours aux enfants nécessiteux, organiser des fêtes de la semaine du Jeudi etc.

Organe social: Ecole Laïque de la Jonnelière, Nantes.

Membres administrateurs:

- Le Président: M. Lesage René à La Jonnelière
- Vice Président: M. Grand Pierre à la Pie
- Secrétaire: Jean Ernest à La Jonnelière
- Secrétaire adjoint: Roumas Adrien à Fauouay-Pédette
- Treasorier: Spanguez Auguste à La Jonnelière
- Treasorier adjoint: Guérinon Francis à Fauouay-Pédette

Très agréablement, Veuillez agréer, Monsieur le Préfet, l'assurance de mes sentiments respectueux.

Le Secrétaire
E. J.

Reçu n° 804
délivré le 10/3/30
Abs. J. B.

De 1930 jusqu'à la fin des années 1980, cette animation de proximité mise en œuvre par l'Amicale Laïque s'inscrit dans le mouvement d'éducation populaire soutenu par des militants animés par un esprit laïque d'ouverture. La participation des adultes, des jeunes, des enfants mais aussi des instituteurs mettant leur compétence au service de l'amicale, entretient une grande convivialité entre les habitants de ce micro-quartier qui garde les caractéristiques d'un village.

Les réalisations de l'Amicale Laïque furent nombreuses et variables selon les époques. Nous pouvons citer :

- la kermesse de l'école ;
- les représentations artistiques de danse et de théâtre ;
- les concours de belote, de pétanque, le loto ;
- la galette des rois ;
- les promenades à vélo ;
- les excursions et les sorties de groupes en car, à la belle saison ;
- l'ouverture d'une bibliothèque ;
- la création d'un "club des jeunes de la Jonnelière" très actif entre 1950 et 1970, dont les productions théâtrales furent très appréciées.

L'Arbre de Noël a longtemps été l'une des grandes fêtes annuelles de l'amicale. Les enfants y présentaient des danses, chants, pièces de théâtre et les adultes s'impliquaient pour la réussite de ce grand rendez-vous : confection de lots pour les jeux, tombola, tenue des stands.

"Le dimanche après-midi la foule se pressait pour applaudir chants, danses et saynètes qui se succédèrent tout au long d'un programme judicieusement choisi, mettant en valeur les qualités souvent très remarquées des jeunes acteurs". (Extrait de presse - 17 décembre 1973).

L'Amicale Laïque propose également des séances de cinéma 2 fois par mois. Il y eut même un cercle cinéophile. Marcel Decourtias accompagnateur de l'opérateur Pierre Tanguy se souvient : "les séances avaient lieu le vendredi soir. Les cloisons séparant les deux classes étaient démontées et les tables d'écoliers rangées sous le préau pour permettre l'accueil de nombreux spectateurs. À la belle saison, il fallait monter sur le toit pour couvrir la partie vitrée qui laissait passer la lumière naturelle. Les films étaient fournis par la F.A.L. (Fédération des Amicales Laïques). Il fallait tout remettre en place le soir après la séance afin de permettre à la classe de se dérouler normalement le samedi matin".

Les bénéfices qui proviennent de l'ensemble de ces animations permettent de financer les activités scolaires et extra-scolaires : acquisition de livres pour la bibliothèque de l'école, achat de fournitures pour les travaux manuels, participation aux frais de transport lors des déplacements (théâtre, musées, classes de neige, de mer, de montagne...). "Ces moyens financiers ont permis à l'école de La Jonnelière d'être une des premières écoles nantaises à être équipée de micro-ordinateurs" (Daniel Pelletier, président de l'A. L.).

Si l'Amicale Laïque a eu un rôle important d'animation du quartier de la Jonnelière depuis sa création en 1930, à partir de 1974 elle va s'associer au "Comité des Vieux de la Jonnelière**" qui organise des activités de loisirs de même type que celles proposées par l'Amicale Laïque. "Pourquoi ne pas réunir les forces militantes des deux associations à l'occasion d'une grande fête de la Jonnelière ?" Telle est la proposition du conseil d'administration de l'amicale présidé par Maurice Devais à Marcel Guicheteau président du "Comité des Vieux".

* devenu "comité des anciens de la Jonnelière" en 1980 (cf Livre I - Histoire de l'implantation et vie des lieux de culte - p. 97)

La première manifestation commune a lieu le dimanche 12 mai 1974.

Le matin, un rallye cycliste familial permet une mise en jambes des plus courageux. Puis c'est l'élection de la 1ère miss Jonnelière (... une idée de Maurice Devais). C'est Dominique Hédou, 17 ans, qui recueille la majorité des suffrages du jury d'honneur* réuni pour l'occasion, devant Brigitte Lefeuvre et Maryvonne Cartron, les demoiselles d'honneur.

L'après-midi la Miss et ses dauphines firent le tour de leur royaume dans une décapotable 1900 sortie pour la circonstance du Musée automobile de la Jonnelière. Le défilé, précédé du groupe celtique de St-Mars-la-Jaille, conduisit la foule vers le terrain de la Barboire** pour une grande fête champêtre avec saucisses, galettes, buvette... et rencontres de football opposant :

- les jeunes, garçons et filles, de la Jonnelière à une sélection des enfants des quartiers voisins ;
- les dirigeants de l'amicale laïque (l'équipe des 35 ans) contre ceux du Comité des Vieux (l'équipe des vétérans).

Pour ce match vedette, le coup d'envoi est donné par Gaby De Michèle, le footballeur professionnel du F.C.N.

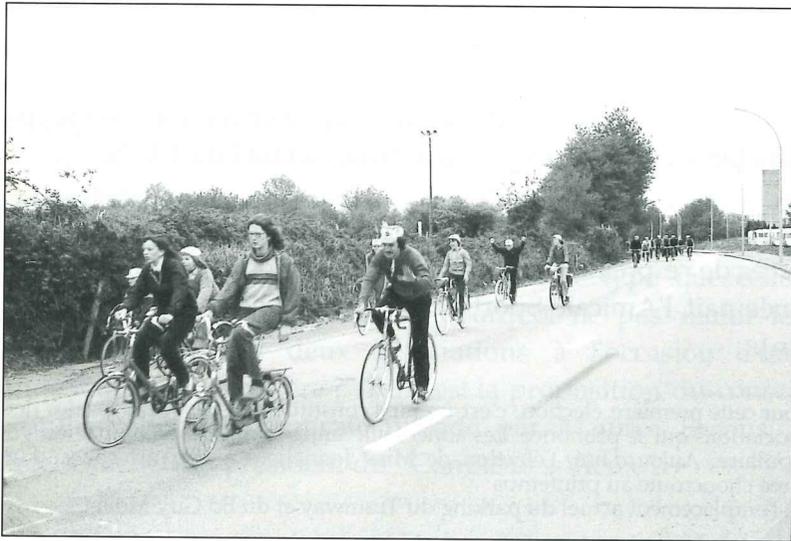
Les "vieux" sortent vainqueurs de cette confrontation. Le succès de ce premier tournoi est tel qu'en décembre de la même année naît l'Amicale Sportive de la Jonnelière, l'A.S.J. (cf. plus loin).

*pour cette première élection, c'est un jury constitué par des membres des deux associations qui se prononce. Les années suivantes la miss est élue par un vote populaire. Aujourd'hui, l'élection de Miss Jonnelière a lieu au cours d'une soirée choucroute au printemps.

** à l'emplacement actuel du parking du Tramway et du Bd Guy Mollet.



La première Miss Jonnelière et ses dauphines font le tour de leur royaume... (photo M.Devais) – 1974



Rallye cycliste familial le jour de "La Jonnelière en fête". – 1978 (photo M.Devais)

"La Jonnelière en fête" est organisée pendant de nombreuses années au mois de mai par l'Amicale Laïque, le Comité des Vieux et l'A.S.J., sur la pièce de Gesvres, au 107 route de la Jonnelière.

Au début des années 80, l'A.S.J. quitte l'organisation de la "Jonnelière en Fête" suivie, en 1989, par l'amicale laïque qui regroupe de moins en moins de parents d'élèves et dont les amicalistes, souvent nouvellement implantés sur le secteur, ne sont plus animés par l'esprit de quartier de ce "village" de la Jonnelière.

Le "Comité des Anciens" de la Jonnelière.

Le 2 décembre 1960, un groupe de bénévoles du quartier de la Noë-Jonnelière se réunit pour venir en aide "physiquement et moralement" aux personnes âgées et crée l'association "le Comité des Vieux de la Jonnelière". Cette association pérennise l'initiative de l'abbé Poulain, en 1954, de rassembler une fois par an les personnes âgées autour d'un goûter. Son premier président est M. Bahuaud.

Le 25 janvier 1980, avec son nouveau président M. Lumineau, le "Comité des Vieux" devient le "Comité des Anciens de la Jonnelière".

Les particularités de ce quartier excentré, situé un peu à l'écart de la ville, sans être encore la campagne, avec des transports en commun encore peu développés, expliquent le besoin des anciens de rompre leur solitude pénible à supporter pour beaucoup d'entre eux. Cette démarche s'appuie également sur les traditions de convivialité de ce "village" de la Jonnelière.

Partenaire actif de l'Amicale Laïque et de l'Association Sportive de la Jonnelière au sein du groupe d'organisation de

"la Jonnelière en fête", le "Comité des Vieux" a repris à son compte, lors de l'arrêt de cette fête annuelle en 1989, un certain nombre d'animations : élection de Miss Jonnelière, fête de plein air. Un "Monsieur Jonnelière" a même été élu entre 1989 et 1995.

Aujourd'hui, le "Comité des Anciens de la Jonnelière" est toujours actif. Il est composé d'une trentaine de bénévoles et s'adresse à environ 350 personnes âgées du quartier. Il possède un service social qui intervient lorsqu'une situation difficile lui est signalée. Des visites à domicile sont effectuées. À Noël un colis est remis aux anciens, malades ou qui ne peuvent se rendre au repas annuel proposé gratuitement. Pour financer ces actions, les commerçants et artisans apportent leur contribution (lots, publicité) et de nombreuses manifestations sont organisées toute l'année :

- janvier : soirée commerçants et bénévoles, galette des rois ;
- février : concours de belote ;
- mars : repas des anciens, élection de Miss Jonnelière au cours d'une soirée "choucroute" ;
- septembre : fête de plein air ;
- octobre : concours de pétanque organisé par le Club de l'association sportive du Baut au profit du comité, concours de belote, goûter des anciens ;
- novembre : soirée pot-au-feu.

À ces rendez-vous festifs, il faut ajouter les rencontres hebdomadaires dans une salle de l'ancienne école de la Jonnelière. Les anciens s'y retrouvent pour discuter, prendre un café, jouer aux cartes.

Le plus grand regret du "comité" est de ne pas avoir obtenu la mise à sa disposition d'une grande salle, sur le quartier Nord de Nantes, afin de pouvoir réunir ses adhérents

"chez eux". Certaines animations sont donc organisées hors du quartier, ce qui n'est pas sans poser des problèmes de transport !

L'Amicale Sportive de la Jonnelière.

L'idée de créer un club de football à la Jonnelière est née à la suite du tournoi organisé lors de la première de "la Jonnelière en fête" au mois de mai 1974. Le succès de ces rencontres, l'enthousiasme des jeunes et des adultes à se retrouver sur un terrain de football ne pouvaient demeurer sans lendemain.

C'est Maurice Devais, le président de l'Amicale Laïque, qui fédère les bonnes volontés pour mettre en place les structures du nouveau club : l'Amicale Sportive de la Jonnelière, l'A.S.J. Le vote des statuts a lieu au bar St-Antoine le 10 janvier 1975. Le premier président est Maurice Devais qui démissionne de sa présidence de l'amicale laïque pour se consacrer au football ! La petite histoire retiendra que c'est un adepte de la petite reine, ancien coureur cycliste, ignorant tout du "ballon rond", qui participa activement à la naissance du club de football de la Jonnelière ! Il sera aidé dans sa tâche par Pierre Cherruau et Marcel Tardif.

En l'absence de terrain de football sur le quartier de la Jonnelière, les bénévoles vont défricher un champ de vigne qui va devenir "la pièce de Gesvres" au 107 route de la Jonnelière. Les vestiaires sont installés dans un autobus réformé de la ville de Nantes. Cette pièce de Gesvres, aujourd'hui lotie, va devenir le lieu de rendez-vous des amateurs de football. "On allait au 107" se souviennent les anciens.

La première année, en septembre 1975, une centaine d'enfants s'inscrivent à ce nouveau club constituant 7 équipes qui participent au championnat pupilles, minimes et cadets.



*L'équipe féminine entre sur le terrain.
En arrière plan les installations précaires de l'A.S.J. (Photo M.Devais)*



*L'équipe de l'amicale laïque... qui va affronter l'équipe des "vieux" – 1974.
(photo M.Devais)*

Messieurs Daniel Clément et Michel Guicheteau sont les premiers entraîneurs.

En 1976 une équipe senior – pour l'essentiel d'anciens joueurs du Club de St-Félix – est constituée. Sa meilleure performance est une participation à la finale de la coupe du District contre une équipe du Morbihan.

Pendant quelques années l'A.S.J. a été un club omnisport, avec une section tennis.

Liste des "élus" Monsieur Jonnelière



1989	Monsieur CHERRUAUD Pierre
1990	Monsieur BARRÉ Jean Louis
1991	Monsieur LUMINEAU Maurice
1992	Monsieur LEBRETON Roger
1993	Monsieur VISSEAU Gérard
1994	Monsieur AUDRAIN Clément
1995	Monsieur PERNOD Jacques

(L'histoire de l'Amicale Laïque, du Club des Anciens, de l'Amicale Sportive de la Jonnelière a été rédigée en collaboration avec messieurs : Maurice Devais et Daniel Pelletier anciens Présidents de l'Amicale Laïque, Maurice Lumineau Président du Club des Anciens de la Jonnelière et Marcel Decourtias bénévole des 3 associations).

Liste des "Élues" Miss Jonnelière



1974	Mademoiselle HEYDOU Dominique
1975	Mademoiselle NOGUES Marie-Christine
1976	Mademoiselle MACÉ Nicole
1977	Mademoiselle BAYON
1978	Mademoiselle CHOUTEAU Armelle
1979	Mademoiselle OLIVRY Sylvie
1980	Mademoiselle AUDRAIN Sylvie
1981	Mademoiselle CHARDON Monique
1982	Mademoiselle LECLAIR Marylin
1983	Mademoiselle BERTHO Corinne
1984	Mademoiselle GALLOT Régine
1985	Mademoiselle PEIGNET Brigitte
1986	Mademoiselle GRAVOUIL Chrystelle
1987	Mademoiselle VILLAEYS Chrystelle
1988	(pas d'élection en 1988) la même !
1989	Mademoiselle MATHIEU Peggy
1990	Mademoiselle ARDÉOIS Sandrine
1991	Mademoiselle AUDRAIN Annie
1992	Mademoiselle MOULET Valérie
1993	Mademoiselle PARAGEAU Muriel
1994	Mademoiselle RAMBIER Céline
1995	Mademoiselle AUSSANT Marina
1996	Mademoiselle LEROY Élodie
1997	Mademoiselle HERBRETEAU Caroline
1998	Mademoiselle BOUFECHOUX Isabelle

En 1821, une GRANDE PREMIERE MONDIALE sur l'ERDRE ...

En 1821 une grande première mondiale a pour cadre l'Erdre, fort probablement à la Jonnelière ! De quoi s'agit-il ? De la mise en œuvre d'un bateau mû à l'aide d'un moyen révolutionnaire !

Nous sommes au début du 19^{ème} siècle : le moteur à vapeur n'est pas encore adapté à la navigation fluviale. En dehors du vent (pas toujours favorable) et de la gaffe (longue perche manœuvrée par l'homme), le seul moyen de propulsion est le cheval qui tire les embarcations depuis les chemins de halage. Mais que faire lorsque les cours d'eau étroits ne permettent pas le passage des chevaux en rive ou lorsque les cours d'eau très larges, navigables dans leur seule partie centrale, ont des rives marécageuses ou envahies de végétation ? Cette dernière configuration est celle de l'Erdre dans sa partie amont*.

*Voir plus loin les conflits, entre riverains et pêcheurs, qui ont résulté de cette configuration de l'Erdre.

Un Nantais, A. Guilbaud, inventa en 1821 le "bateau zoolique*" propulsé par un ou des chevaux embarqués. Cette invention est évoquée dans le Bulletin Régional des Ingénieurs des Arts et Métiers en janvier 1974 par M. R. Prenaud. Le document original de la demande de brevet (texte et plans) est retrouvé quelques années plus tard à l'Office des Brevets à Paris. Une copie a été déposée aux Archives Départementales de Loire-Atlantique (F.1280)

Quel était donc le principe de ce "bateau zoolique" ? En préambule du dossier de présentation du brevet, M. Guilbaud, écrit :

" Description d'un nouveau moyen d'employer la force des animaux sur des bateaux remorqueurs, de passage ou pour le transport de marchandises, pour faire mouvoir des roues à palles ou tout autre mécanisme ; susceptible d'être appliqué sur tous les bateaux indistinctement pour la navigation de nos fleuves, rivières et canaux, pouvant faire remonter leur courant, d'aller contre vent et marée et ce avec plus d'économie que n'offre l'emploi des bateaux à vapeur, inventé par le sieur A. Guilbaud, membre de la Société académique du département de la Loire-Inférieure.

Le moyen que j'ai imaginé consiste à établir dans l'intérieur d'un bateau quelconque un ou plusieurs planchers sur plans flexibles, formant chacun une toile sans fin entourant deux cylindres placés à un écartement convenable l'un de l'autre afin de laisser au plancher une longueur suffisante pour pouvoir y placer commodément les animaux qu'on voudra y faire agir. L'axe du cylindre supérieur portant la toile sans fin devra se prolonger au travers du bateau dans le sens de la largeur et

*zoolique : on trouve la même racine grecque signifiant "animal" dans quelques mots français tels que zoo, zoologie,...

porter à chacune de ses extrémités une roue à palles.

Le plancher sera surmonté d'autant de Brancards qu'on voudra y placer d'animaux de trait (sans être fixés au dit plancher) qui y seront attelés comme à une voiture ; parce qu'ils y agiront par leur force musculaire et par la pesanteur ".

À la suite de ce préambule les plans de 2 types de "bateaux zooliques" sont présentés et commentés :

- Explication de la planche A :

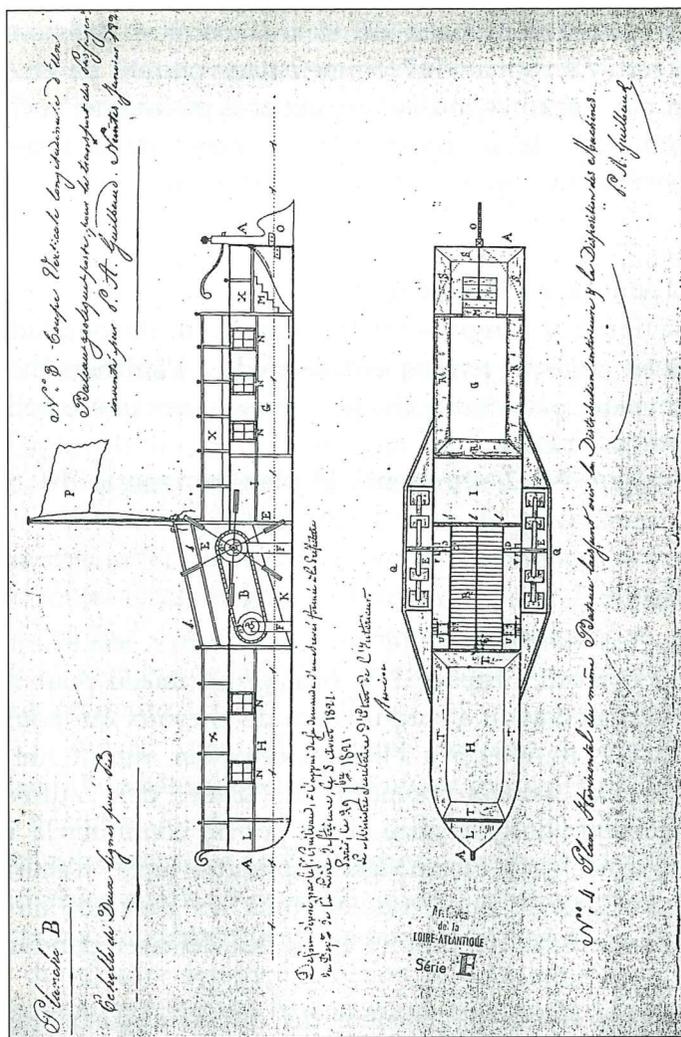
"La figure N° 1 représente la coupe verticale longitudinale d'un Bateau zoolique remorqueur, muni de 2 Planchers mobiles pour 3 chevaux, attelés sur chaque ; prise dans une échelle de deux lignes pour Pied...

La figure N° 2 représente le plan horizontal du même Bateau".

"Observation :

1° - La disposition de ce Bateau offre les avantages suivants : d'abord l'Espace L-L ménagé au milieu pour servir d'écurie permet d'avoir à bord un relai de chevaux qui pourront sans embarras remplacer à l'instant ceux qui auront fini leur quart : ceux-ci venant prendre la place des autres et alternativement : de telle sorte qu'on pourra continuer la route toute la journée sans être obligé de prendre terre. L'écurie se trouve assez grande pour contenir tous les chevaux, afin de profiter du vent s'il est propice et de les délasser pendant ce temps.

2° - La coupe de l'arrière du dit remorqueur permet d'amarrer le bateau remorqué ou de le fixer avec une cheville immédiatement au derrière du premier, de manière qu'il naviguera dans les eaux ou ses remous, dans un fluide déjà déplacé ce qui occasionnera une bien moindre résistance. Le



bateau remorqué devra être construit de même largeur et avoir exactement le même tirant d'eau que le bateau remorqueur ; sa longueur peut être arbitraire.

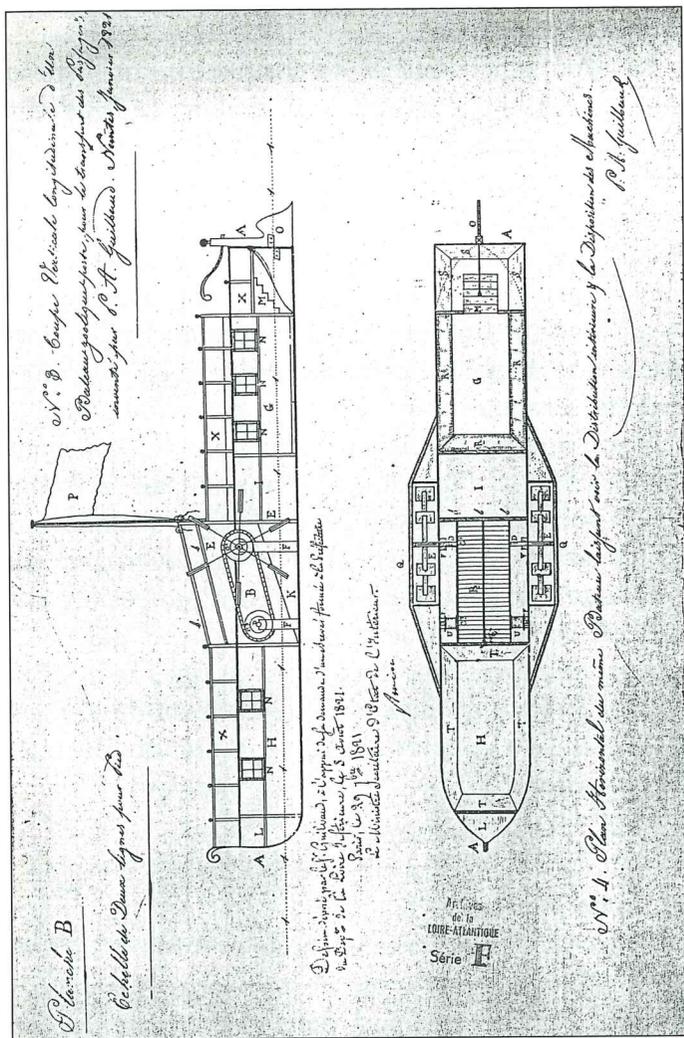
3° - Les gouvernails placés de chaque côté du remorqueur et recevant, quand on les tourne, tout le choc de l'eau chassée par les palles de l'arrière et pouvant être mus indépendamment l'un de l'autre, ne manqueront pas de bien faire gouverner, sans nuire à la marche du bateau remorqué.

N.B. : L'appareil pourra être arrêté à volonté au moyen d'un frein, consistant en une large pièce de bois ayant des aspérités qui viendra frotter sous chaque plancher et pouvant être serrée fort et ferme au moyen d'un poids ; et pour plus grande sûreté chaque plancher sera en outre muni d'un encliquetage ou linguet. Et afin d'éviter les accidents fâcheux qui pourraient résulter si l'un des chevaux venait à s'abattre, chacun d'eux aura une sous-ventrière placée à quelques pouces de son ventre, qui communiquera au frein au moyen d'un cordon et d'une détente ; de telle sorte que si les jambes de devant venaient à lui manquer, il se trouvera soutenu par la sous-ventrière qui, recevant le choc, fera partir la détente et dégagera le frein, ce qui arrêtera à l'instant le mouvement de la machine. Je n'ai pas dessiné ces appareils, qu'on comprendra du reste, de crainte de confusions."

- Explication de la planche B :

"La figure N° 3 représente la coupe verticale longitudinale d'un bateau zoolique posté pour le transport des passagers, muni d'un seul plancher mobile à deux chevaux, mules, mulets ou bœufs.

La figure N° 4 représente le plan horizontal du même bateau, laissant voir la distribution intérieure".



“Observation :

Ce bateau ne devant servir que pour des petits voyages d'agrément on n'y a pas pratiqué d'écurie, les mêmes chevaux devant être suffisants. Le frein disposé comme au précédent.

Attendu que pour produire le meilleur effet, les palles devront agir constamment à une même profondeur dans le fluide, que le bateau soit ou non chargé ; on pourra élever ou abaisser à volonté tout l'appareil au moyen de vis ou de crics placés sous chacune des crapaudines sur lesquelles tournent les axes. Ce mécanisme fort simple n'est point dessiné de crainte de confusion”.

- Explication des planches C et D :

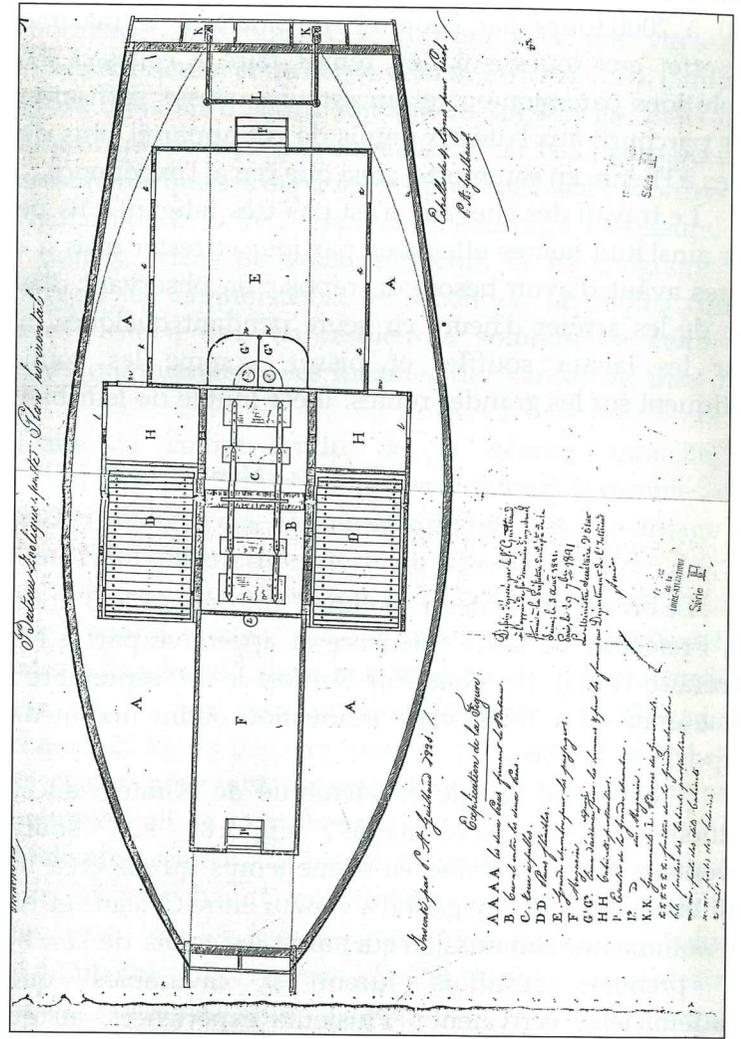
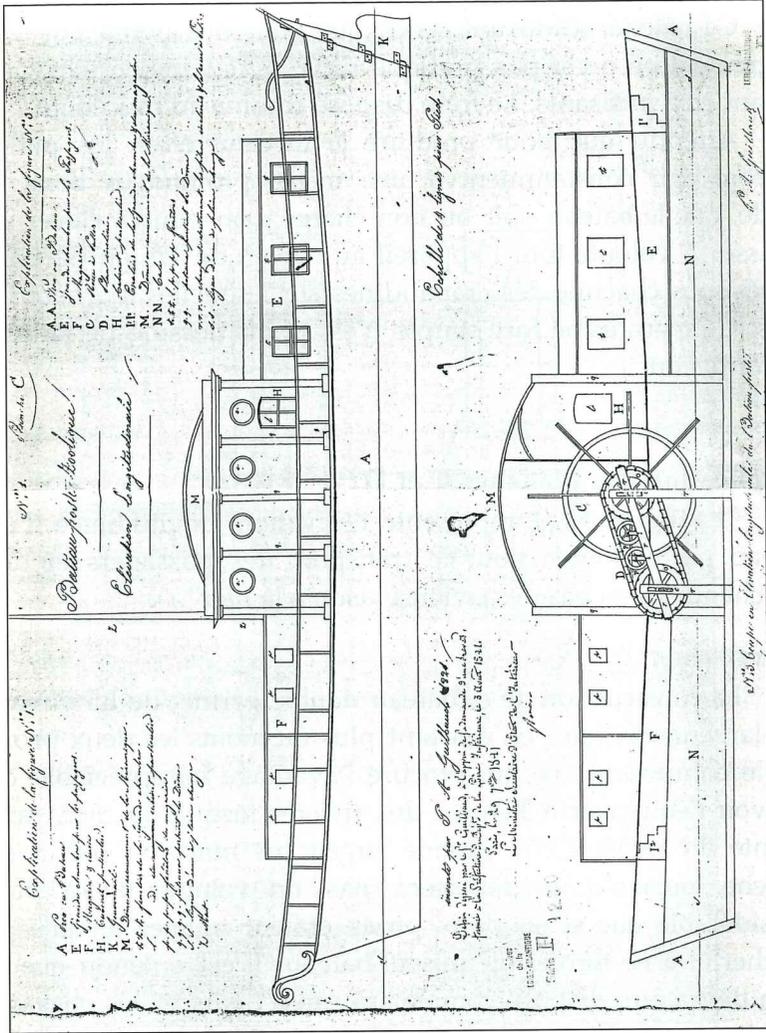
“La figure N° 1 représente l'élévation longitudinale d'un bateau porte double pour le transport des passagers et des marchandises au bas des rivières jusqu'à la mer”.

Observation :

La construction de ce bateau double permet de lui donner une largeur arbitraire, en écartant plus ou moins les deux proas qui le composent ; ce qui procure l'avantage inappréciable de pouvoir l'employer à l'entrée des rivières jusqu'à la mer, sans crainte du roulis. Cette grande largeur ne nuira en rien à sa marche, puisqu'il ne déplacera pas un volume d'eau plus considérable que si les deux proas étaient réunies jusqu'à se toucher et à ne former qu'un seul bateau. Il est entendu que le frein devra être disposé comme aux précédents et les chevaux attelés entre les brancards de la même manière.

“Remarque générale : les chevaux attelés sur ces

* proas est à l'origine du mot proue.



planchers mobiles, allant au pas de route, c'est-à-dire faisant 1800 à 2000 tours par heure et transmettant le maximum de leur effet aux roues à palles, feront faire à celles-ci 19 à 20 révolutions par minute ; ce qui est une vitesse suffisante pour faire parcourir aux bateaux munis de cet appareil plus de deux lieues à l'heure en eau morte, ainsi que j'en ai l'expérience.

Le travail des chevaux n'est pas très fatigant ; ils peuvent aller ainsi huit heures effectives par jour et rester trois à quatre heures avant d'avoir besoin de repos ; en observant d'avoir le soin de les arrêter d'heure en heure pendant quelques minutes pour les laisser souffler et pisser, comme les rouliers le pratiquent sur les grandes routes. Il est inutile de leur bander la vue.

Nantes, le 28 juillet 1821

Guilbaud

Le brevet du "bateau zoolique" fut déposé le 3 août 1821 à la Préfecture de Loire Inférieure et approuvé par le Ministre Secrétaire d'État de l'Intérieur Amiot, le 29 septembre de la même année. En 1824, cette innovation obtint une médaille à l'Exposition de Paris.

La Société Royale Académique de Nantes, ancêtre de l'actuelle Société Académique*, apporta son soutien à l'inventeur M. A. Guilbaud en même temps qu'elle créa un prix pour encourager la navigation à vapeur entre Orléans et Nantes. Elle nomma une commission qui suivit les essais de son bateau. Les premiers résultats furent si favorables que les "académiciens" écrivaient : "Plusieurs expériences, auxquelles

* La Société Royale Académique avait à cette époque une activité littéraire et scientifique.

ont assisté les membres de votre commission, ont convaincu que le bateau tel qu'il est à présent, et très susceptible de perfectionnements, refoulerait le courant avec une vitesse de 3000 toises par heure, et qu'il gouvernait fort bien... M. Guilbaud se propose d'établir d'abord son bateau sur l'Erdre, mais il est certain que notre ville pourra aussi lui devoir beaucoup pour les éclaircissements que ses expériences pourront nous procurer sur la navigation de la Loire... Espérons beaucoup, Messieurs, des essais dont je viens de vous entretenir, et ne craignons pas d'encourager les capitalistes à les seconder, au moins comme tentatives ; car il doit en résulter la solution de celui des problèmes qui intéressent les fortunes de Nantes au plus haut degré".

Dans le compte-rendu de la séance annuelle du 19 décembre 1822, les conclusions sont toujours favorables et la commission souligne que "l'animal n'épuise pas davantage ses forces que celui qui effectue à terre un travail ordinaire".

M. Prenaud ajoute : " on sait aussi, par une allusion faite à ce bateau "zoolique", dans une brochure de Félix Libaudière, ingénieur E.C.P., qu'il pouvait transporter 30 à 40 voyageurs, avec chacun 25 kg de bagages, pour le prix de 0,75 F à 1,00 F selon la classe, pour le voyage de Nantes à Nort-sur-Erdre, et que la vitesse était de 6 km/heure".

Malheureusement, l'avènement simultané de la navigation à vapeur, avec ses chaudières à fumées polluantes (comme plus tard devaient l'être les gaz des moteurs à explosion), ruina le pauvre Guilbaud qui, avec son cheval, donnait au contraire à manger aux poissons ! "

Les obligations de servitude de l'Erdre dans sa partie aval ...

La configuration de l'Erdre dans sa partie aval ne permet la navigation avec traction qu'avec des chevaux circulant sur les chemins de halage. Du fait de cette absence de navigation, les riverains considéraient ne pas avoir d'obligation de servitude par marchepied ou chemin de halage, contrairement au droit français qui l'impose pour tous les cours d'eau. Les conflits furent, semble-t-il, nombreux entre les propriétaires de parcelles bordant l'Erdre et les pêcheurs. La question a été tranchée en 1912 par un arrêt de la Cour de Cassation.

Deux pêcheurs -Teyer et Ravily- qui "soutiennent qu'il doit exister sur les bords de l'Erdre, rivière canalisée et navigable, un chemin de halage ou tout au moins un marchepied dont-ils demandent la reconnaissance, la maintenue et l'usage à leur profit, aux termes de l'article 650 du code civil du 15 avril 1829" veulent faire appliquer ce droit d'accès aux rives de l'Erdre alors qu'un propriétaire le leur refusait. Ils ont été déboutés de leur prétention par le Tribunal Civil de Nantes le 7 juin 1910, par la Cour d'Appel de Rennes le 13 mars 1911 et la cour de Cassation le 23 décembre 1912. Cet arrêt de la cour de cassation, reconnaît l'absence de servitude entre le pont de la

Tortière et Quiheix (première écluse sur le canal en remontant l'Erdre) étant donné la configuration des lieux :

"Attendu qu'entre le Pont de la Tortière et Quiheix, le long de la rivière d'Erdre, le halage des bateaux ne peut être pratiqué utilement, à raison de la configuration des rives, de l'encombrement de leurs bords par les vases, les roseaux, les joncs et autres plantes aquatiques ou de la distance séparant le chenal navigable des bords du cours d'eau, et que l'Erdre n'a en fait en cet endroit ni chemin de halage ni marchepied ;

Attendu qu'en tirant de ces constatations souveraines la conséquence que le fermier de la pêche ou son permissionnaire ne pourrait prétendre exercer une servitude, à laquelle les Ponts et Chaussées n'avaient pas jugé devoir assujettir les riverains, l'arrêt attaqué, qui est d'ailleurs motivé, n'a violé aucun des textes visés au pourvoi.

Pour ces motifs, rejette le pourvoi."

Cet arrêt fait encore jurisprudence aujourd'hui. Forts de cette décision certains riverains ont refusé l'aménagement de sentiers pédestres sur les rives de l'Erdre entre Nantes et Sucé-sur-Erdre ou n'ont accepté qu'après de longues négociations avec les communes.



Pêche et pique-nique au bord de l'Erdre à la Jonnelière (famille Prampart).

ANNEXES

Annexe 1 : Témoignages

La pêche au bord de l'Erdre, le dimanche, dans les années 30 : témoignage de M. PRAMPART.

"Étant enfant mes parents fréquentaient les bords de l'Erdre du côté de la Jonnelière.

Nous allions principalement dans un pré (en face du parc de la Beaujoire aujourd'hui). À l'époque il y avait quelques très vieux châtaigniers (à l'heure actuelle c'est un grand pylône électrique qui les remplace...)

Le bord de l'Erdre était bordé d'une bonne largeur de ruche (herbes aquatiques). Un petit endroit permettait aux barques légères d'accoster, quoique reposant sur de la vase.

Ces barques partaient vers 5 heures de l'île de Versailles. Elles se positionnaient sur la zone de pêche de l'une des deux sociétés de pêche, le "Chevesne Pontenois" et la "Gaule Nantaise". Une ligne imaginaire allant d'une ferme côté St-Joseph à une autre ferme côté Port-Barbe séparait les concessionnaires de ces 2 îlots de pêche.

Vers midi, nos pêcheurs venaient apporter la friture en accostant au bord du pré où se trouvaient femmes, enfants et autres, venus pour la plupart par un des bateaux de l'Erdre et débarqués à la Jonnelière. Pour nous, avec maman, nous faisons le trajet à pied venant de la route de Rennes en passant par le Pont-du-Cens et la Jonnelière. Papa venait tôt le matin à vélo.

C'était un rassemblement de nombreuses familles venant des Hauts-Pavés, Port-Communeau, rue de Rennes (Paul Bellamy aujourd'hui) et du quartier St-Félix.

Après le pique-nique, l'après-midi, les pêcheurs repartaient à la pêche car la discipline des femmes ne leur plaisait pas trop. Et puis, lorsque ça ne mordait pas, qu'il était accueillant le café de la mère Pincemi, du côté de St Joseph, loin du regard des femmes ! Pendant ce temps, sur les prés, c'était un vrai divertissement.

Le soir, les pêcheurs revenaient. Certaines barques reprenaient la direction de l'Île de Versailles avec toute la famille à bord, après avoir fait un arrêt au café populaire "Charles" à la Jonnelière. On y prenait un verre, des galettes ou des frites... On ne faisait pas de visite dans les autres établissements, Jan Bhu, le Trianon, Belle-Rive qui réunissaient plutôt les danseurs amenés par la vedette "Triomphe" plus rapide que les vapeurs qui faisaient la navette Versailles - Jonnelière - Versailles sans discontinuer*.

Papa récupérait son vélo laissé le matin à l'épicerie-café situé près de l'école publique et tenue par la famille Moreau.

"Les mœurs en ce temps là" à la Jonnelière : Témoignage de Mlle T.O.

Mademoiselle T.O., sage-femme à partir de 1924, raconte dans "les Vieux métiers nantais" (n° 3, 1983) son métier de sage-femme. Elle rapporte une anecdote qui nous éclaire sur les mœurs, en ce temps là, à la Jonnelière.

"Notre métier n'était pas sans surprises : le docteur X. me demande un jour d'aller surveiller une cliente qui l'ennuyait,

* Au début du siècle, les excursions sur l'Erdre entre Nantes et Sucé avec escale à la Tortière, la Jonnelière, la Chapelle sur Erdre et Gâchet ont lieu les dimanches et jours de fête, lorsque le temps le permet, depuis le 15 Avril jusqu'en Septembre.

simplement pour une assistance. C'était à la Jonnelière, une sorte de café, d'auberge. Le phonographe jouait toute la journée : "Ah les fraises et les framboises"*. Je ne voyais pas de clients le jour et m'en étonnais. "Qu'est-ce que vous faites au café ? vous travaillez beaucoup?". Elle me dit : "Nous avons beaucoup de clients surtout la nuit et nous avons ces dames". J'ai dit : "Ces dames ?". "Mais oui les pensionnaires de la Patte de Chat et du Vert Galant". Je me dis "Mon Dieu !". "Alors nous avons surtout la sous-maîtresse oh ! c'est une femme charmante". "Quel est le rôle de la sous-maîtresse là-dedans ?" "Vous savez, elle ne voit pas le client, mais elle met en contact et puis c'est une femme qui est très gâtée par ces dames et par les messieurs qui viennent, oh ! vous savez c'est une situation d'être sous-maîtresse".

Le mari avait un vieux taxi, il ramenait des clients qu'il prenait en ville. Le temps passait, j'ai été documentée de long en large sur les histoires de maisons closes.

L'accouchement se passe, difficile. C'est un garçon ! On parle beaucoup de baptême.

Quand tout a été fini, je venais lui donner les premiers soins et là elle me dit : "Ecoutez mademoiselle, vous avez été tellement gentille, est-ce que cela vous ferait plaisir d'avoir une place à la Patte de Chat ou au Vert Galant ? " Je fus tellement suffoquée ! Je n'en avais pas le genre avec mon chignon !!! Alors je dis : "Je ne compte pas changer de situation". "Oh ! mais vous avez été tellement gentille pour nous, on aimerait vous rendre ce service".

Je les ai beaucoup remerciés. Je n'avais pas envie de suivre leur projet !!! Je me dis : "n'insistons pas". Mais ils ne m'ont jamais payée !!!

*La référence à cette chanson permet de dater ce témoignage au début des années 1930.

La couturière : Madame Gasté

Un personnage a marqué, oh ! combien, le quartier ; c'est Madame Gasté appelée Céleste, la couturière dont la renommée dépassait largement le quartier. Sa famille habitait déjà La Noë au siècle dernier. Mais laissons deux de ses apprenties évoquer leurs souvenirs.

Témoignage de Mme Suzanne Hebert, épouse Duigou.

"Je suis rentrée en 1939. J'y ai travaillé jusqu'en 1947. Céleste avait une très bonne clientèle, surtout chez les agriculteurs : de l'Angle Chaillou, du Bout des Landes, du Pont du Cens, de la Jonnelière et même de Nantes car elle prenait moins cher. Pendant la guerre, elle a eu beaucoup de mal à se procurer du tissu et du fil car il fallait des tickets.

Elle échangeait du beurre, des oeufs et de la volaille apportés par des agriculteurs pour pouvoir avoir du tissu dans un magasin de la rue Contrescarpe, chez un commerçant juif qui s'appelait Lévi. Il a disparu pendant la guerre et ensuite nous n'avons pas eu de ses nouvelles.

Nous avons fait des manteaux et des pantalons pour hommes avec des couvertures que les Anglais ont laissées en partant du Petit-Port. Cela a permis de tenir l'atelier, et puis ça s'est un peu amélioré : nous avons fait des robes de mariées et nous allions les habiller et les coiffer à leur domicile. C'était le bon temps qui était revenu !

Je suis la seule apprentie qui soit restée ouvrière avec elle : nous étions voisines depuis ma naissance.

En 1947 elle a commencé à souffrir d'un cancer. Elle a eu beaucoup de courage jusqu'à la fin et ne pouvait, hélas,

continuer malgré sa bonne humeur (elle chantait très souvent en travaillant). C'est moi même qui ai terminé le travail qui était commencé. Ensuite je n'ai pas continué car je me suis mariée et Roselyne ma fille est arrivée."

Témoignage de Mme Marguerite Decourtias:

"La maison de Céleste se trouvait sur la place de la Noë où se situe maintenant l'E.S.C.A.E. J'y ai fait mon apprentissage de 1940 à 1945. Les apprenties rentraient à l'atelier vers douze ans et demi après le certificat d'étude. Beaucoup ont continué à coudre ensuite, c'était très utile pour vêtir la famille.

L'atelier de Céleste n'était pas un vrai atelier mais une salle à manger. On travaillait sur nos genoux, les pieds rehaussés par un chauffe-pieds. Il ne fallait pas relever la tête. Elle nous disait "Si je suis occupée avec une cliente et que vous êtes en panne de travail prenez un morceau de tissu et faites des boutonnères". On apprenait à tout faire : le raccommodage, les pantalons de velours, chemises de jour et de nuit, ourlets de torchons, draps...

On faisait et refaisait souvent notre travail, c'était du travail bien fait (pas comme maintenant fait à la va-vite). L'atelier ne possédait qu'une machine à coudre et qu'un mannequin. Nous avions la pause du quart d'heure pour le goûter et le café.

Pendant la guerre, Céleste trouvait toujours un bout de tissu pour faire une robe, un manteau. Quand il en restait un bout, j'en faisais un sac. On étrennait nos vêtements neufs à la messe, aux courses ou aux cérémonies. Beaucoup de mariées se sont habillées chez Céleste. Les robes longues étaient à la mode, les demoiselles d'honneur et toute la famille se faisaient faire

leurs habits. Quel travail ! On ne comptait pas nos heures à cette époque ! Le samedi bien souvent on faisait le ménage.

Marguerite nous évoque une coutume à propos des robes de mariées "la coutume voulait que l'on glisse un cheveu dans l'ourlet de la robe de la mariée. Le soir des noces les apprenties, souvent invitées au bal, avaient l'espoir que le marié mette son pied dessus. C'était le signe que l'apprentie qui avait cousu l'ourlet trouverait un prétendant dans l'année !"

Avant 1940, il y avait à l'époque trois ou quatre couturières dans le quartier. Elles allaient à la journée chez les gens à la campagne".

Nous pouvons ajouter le témoignage de M. Doussin, ancien maraîcher à Fresche Blanc, qui confirme la notoriété de Madame Gasté.

"C'était la couturière du quartier de la Noë. Elle forma de nombreuses apprenties. Elle avait une grosse clientèle, de la châtelaine du château du Tertre, Madame Say (de la famille des raffineurs), à la fermière, à l'ouvrière... Je me souviens d'une jeune demoiselle qui venait faire ses essayages avec sa gouvernante."

La cueillette des macres : d'après un témoignage

"Dans ma jeunesse, dans les années 30, je me rappelle que vers la fin août - début septembre, j'allais avec ma famille à la Jonnelière chez des cousins. Ils avaient un bateau, ce qui nous permettait de ramasser des macres.

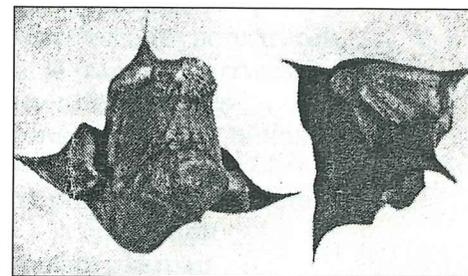
Nous étions sept ou huit jeunes qui allions avec des paniers les ramasser. Il fallait retourner la touffe, car les macres se trouvent en dessous, et prendre celles qui se détachaient.

De retour à la maison, les parents les faisaient cuire, pendant le repas, dans un grand chaudron sur le feu de bois. Ensuite, elles étaient mises dans un grand panier posé sur une brouette renversée. Tout le monde était assis autour, avec un couteau bien aiguisé ; il fallait ouvrir les macres en deux. Mais attention aux cornes qui étaient dures et qui piquaient. Les adultes ouvraient celles des enfants.

Il ne fallait pas oublier le pichet de cidre qui se passait de mains en mains.

C'était une bonne détente, entre familles et amis."

La macre ou macle est une plante herbacée aquatique vivant dans les eaux douces (marais, étang, rivières à faible courant) d'Europe et d'Asie dont le fruit épineux en forme de corne, dit châtaigne d'eau, est comestible (cf. Larousse). Ses feuilles en losange, disposées en rosette, flottent à la surface de l'eau.



Les macres ou châtaignes d'eau.

Il y avait beaucoup de macres et de nénuphars sur l'Erdre jusque dans les années 70. Cette végétation devait être coupée régulièrement pour qu'elle n'envahisse pas la rivière. Ce travail était réalisé par une faucardière ou coupe macres (bateau équipé d'une sorte de faucheuse à l'arrière). Aujourd'hui les macres (et les nénuphars) ont disparu. La pollution, les rats musqués et les ragondins ont éliminé ces plantes aquatiques. (d'après "Hier c'était Sucé")

Le lait de mai

La fête du lait de mai est sans doute une des plus originales initiatives sortie de l'imagination de M. Aimé Delrue. Elle fut créée le 8 mai 1933, dans un but charitable. Les participants consommaient sur place ou faisaient remplir leur cruche à cet effet. Plus tard, le muguet fut associé à la vente du lait.

Dans le quartier, on allait chercher le lait à la laiterie Stassano.

Annexe 2 : Un village dans mon quartier.

Mon cher petit village
Toi jadis si joli et si calme
Qu'es tu devenu ?
On ne te reconnaît plus.
La main de l'homme est passé
Tu es défiguré, transformé.
Tes vignes, tes champs et tes vergers n'existent plus
Tes prairies bordées de haies et de futaies,
Où les petits oiseaux se nichaient,
Tout a disparu :
Ton chemin empierré,
Avec de chaque côté ton fossé
Parfois gorgé d'eau,
Qui se déversait dans le ruisseau.
Le Gesvres l'accueillait
Et inondait tes marais,
Mais c'était naturel.
Il n'y avait ni barrage ni construction nouvelle
Mais un beau jour, c'est décidé
Tu deviens zone à urbaniser.
Fini de courir dans tes prés,
De cueillir tes primevères et tes violettes parfumées,
De se rafraîchir à ta fontaine non polluée,
Le service d'eau est installé !
Des boulevards et rocade sont tracés,
Même le bus et le tram sont arrivés,
On est le quartier des Facultés !
Mais tes environs ne sont que béton,
On a même un nouveau pont,
Car notre vieux pont de la Jonnelière
Ne suffit plus à la circulation
Ton quai est toujours là mais
Il a perdu ses guinguettes qui attiraient les Nantais
Que les grands bateaux débarquaient.
On venait s'y promener, danser, s'amuser,

Boire et manger des galettes
Quoi ! on faisait la fête.
Mais maintenant, c'est tout bête,
Il ne reste plus qu'un café sur ton Quai,
Un autre a été restauré
Près de ta vieille école, il a résisté.
L'Erdre, elle, n'a pas bougé
Bordée de parkings on vient en automobile
Se promener et se défouler ;
On y fait son jogging, du V.T.T. et du foot à volonté !
Les grands bateaux vont à Sucé sans s'arrêter,
Les autres sont motorisés,
Le pêcheur a perdu sa tranquillité.
La vie a changé,
Des clubs y sont nés
Des sportifs de haut niveau sont formés
Le FCN dont je veux parler.
Mais là je m'égare, je suis dépassée !
Je suis toujours dans mon vieux quartier
Je ne l'ai jamais quitté.

*Texte écrit le 20 décembre 1996, par Marguerite Decourtias,
pour une émission, sur la Jonnelière, de Radio France Pays de la Loire.*

Annexe 3 : Chansons évoquant la Jonnelière.

"Les petites Nantaises"

*chanson du début du siècle : au 2^{ème} couplet, les 2 lieux
de rendez-vous les plus renommés de Nantes,
Trentemoult et la Jonnelière sont évoqués.*

J'ai beaucoup voyagé
Mais sans aller
Jusqu'à l'étranger
J'connais Paris, notre pays
D'la Bretagne à la Provence
Sous tous ses climats.
Les femmes ont de ravissants appâts
Mais les plus jolies, je vous le dis,
Sont celles qui sont ici.
Aussi par un joyeux refrain
Qui nous met le coeur en train
Je veux chanter soir et matin:

Refrain

Oui, de toutes les femmes françaises
Les plus gentilles assurément,
ce sont les petites Nantaises
Aux minois frais et charmants;
Et près d'elles ne vous déplaie
On passe de bien bons moments.
Dans les coeurs toujours
Elles versent l'amour
Les Nantaises

Dès l'printemps elles s'en vont
Courir les champs comme des papillons
Vertou, Trentemoult
Sont à leur goût
Ou bien c'est la Jonnelière.
Elles vont dans les sentiers fleuris
Où les p'tits oiseaux font cui, cui.
Elles disent à leurs amoureux
Chéri, faisons comme eux.
Le soir on les voit sans façon
S'trémousser, rue Crébillon
Faire de l'oeil aux jolis garçons.

3^{ème} couplet

Celles du quartier des ponts
Ont le cœur chaud comme de vrais tisons
Celles de Barbin c'est bien certain
Vous mettent la folie en tête
Celles de la Ville en Bois
Sont plus fraîches que la fleur des p'tits pois
Celles de Sainte Anne ou de Doulon
Vous rendent polissons
Aussi quand on les aperçois
Ça vous rend tout chose
Et ma foi, ça vous remue
Jusqu'au bout du p'tit doigt.

(Texte reconstitué de mémoire par mesdames Germaine Leray et
Annick Marsac. Elles interprètent toujours cette chanson de leur jeunesse avec
autant de talent !)

"Gueule de serpent"

Pour aller à Nort nous partons
Adieu filles de Nantes
Mais dans deux jours nous reviendrons
Vous revoir mes charmantes
Avant qu'on appareille
Vidons une bouteille
Puis hisse ta voile et foutons l'camp
Pour aller voir Gueul' de Serpent.

Quand sans mouiller nous passerons
Devant la Jonnelière
A la santé de Beaufreton
Nous viderons un verre
Le muscadet qui brille
Fait regretter les filles
Borde la toile et foutons l'camp
Pour aller voir Gueul' de Serpent.

Nous n'arrêtons pas à Gâchet
L'équipe en est morose
Viè ne venez pas nous chercher
Adieu la tante Rose
Le cidre qui pétille
Nous fait aimer les filles
Borde la toile et foutons l'camp
Pour aller voir Gueul' de Serpent.

Arrivés au pont de Sucé
Nous démâtons dare-dare
Pauvres équipiers, faut vous passer
D'anguille à la tartare
Le beurr' blanc et l'anguille
Imer les filles
Borde la toile et foutons l'camp
Pour aller voir Gueul' de Serpent.

Par vent debout à Port-Mulon
On envie le Pyroscaphe
Car pour aller à Nort c'est long
Quand on pousse à la gaffe
La gaffe et la godille
Font regretter les filles
Amèn' la voile il n'y a plan
Le diable emport' Gueul' de Serpent.

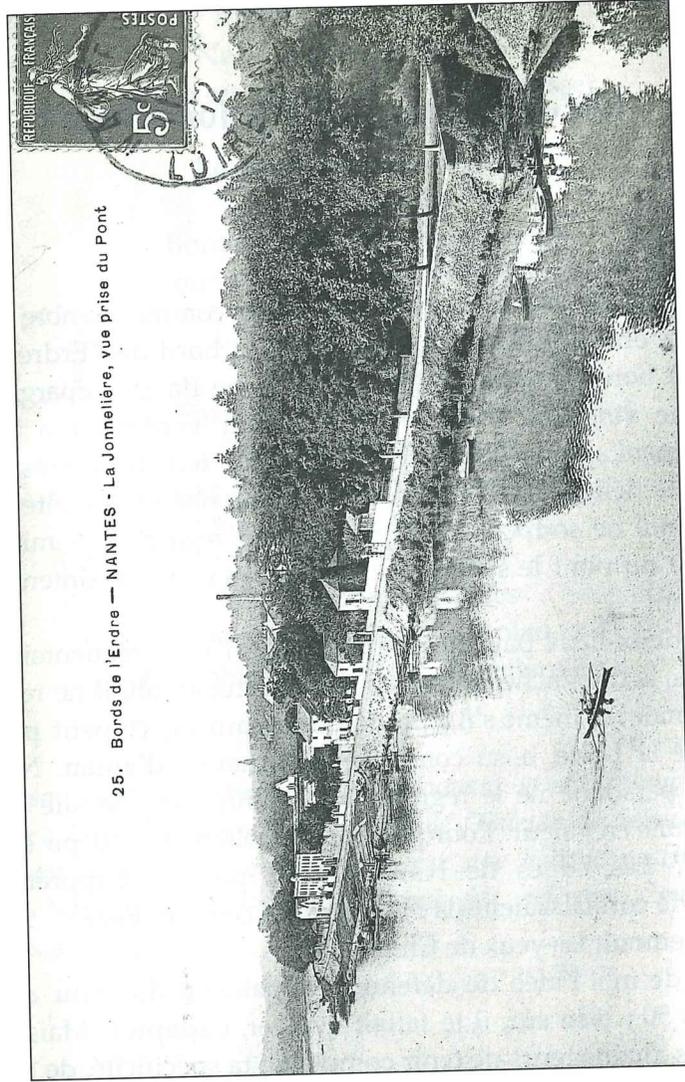
Chanson écrite au début du siècle évoquant le célèbre aubergiste de Gâchet, Louis Donatien Vié, surnommé "Gueule de Serpent". Cette chanson de marin est en quelque sorte une ballade gastronomique, entre Nantes et Nort-sur-Erdre, qui fait référence "aux bonnes adresses de l'époque".

Qu'es-tu devenue belle Jonnelière ?

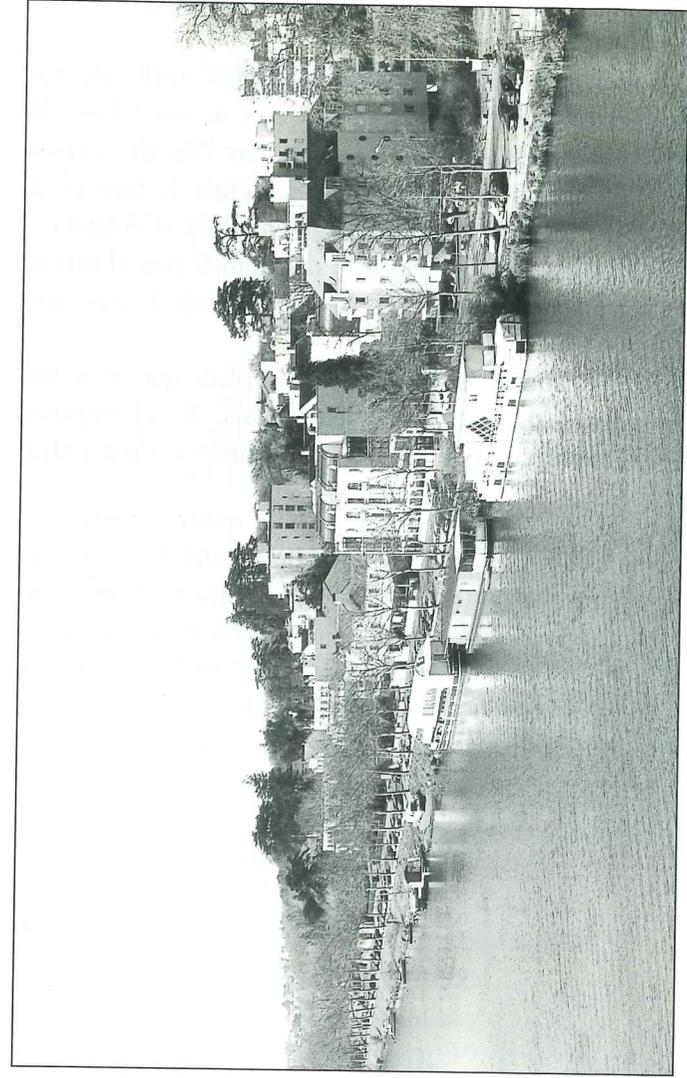
Telle est la question que je me pose comme nombre de Nantais qui ont connu ce "lieu de plaisir" au bord de l'Erdre où il faisait si bon musarder. Hélas le béton ne t'a pas épargnée depuis une vingtaine d'année. Ton coteau verdoyant a été insidieusement agressé par les immeubles qui, tels des coups de poignard, te défigurent à tout jamais. S'il ne restait "la côte de la Jonne" nul ne soupçonnerait que de ton regard tu domines l'Erdre. Vu du pont le spectacle que tu nous offres maintenant est affligeant !

Des deux lieux paisibles de distraction que fréquentaient les Nantais, le dimanche, la Jonnelière et Trentemoult, il ne reste que ce dernier ; et même s'il a perdu de son attrait, ce petit port au bord de la Loire, a su conserver son charme d'antan. Non seulement personne ne le regrette aujourd'hui mais le site est protégé et mis en valeur. Pourquoi toi, Jonnelière n'as-tu pu être préservée ? Les édiles de Nantes n'ont pas su t'apprécier (d'ailleurs te connaissaient-ils ?), alors que ceux de Rezé ont eu pour Trentemoult les yeux de Chimène !

Loin de moi l'idée de défendre le maintien du statu quo des années 50 ; bien sûr, il te fallait évoluer, t'adapter. Mais la volonté des aménageurs de tenir compte de ta spécificité, de ton site, de ton histoire, de tes atouts n'est guère lisible aujourd'hui. Regarde-toi ! Tu t'es encore enlaidie, au début des années 90, d'un immeuble édifié au ras du trottoir sans espace



La Jonnelière hier... (dessin de Myriam Pascal d'après une carte postale du début du siècle).



La Jonnelière aujourd'hui... (photo F.P)

de "respiration" avec la route (comme c'est le cas de tous les autres immeubles). Toi qui étais si aérée, combien maintenant tu es oppressée.

Obsolète cette idée de conserver à la veille de l'an 2000 des guinguettes et des lieux festifs ? Pas si sûr ! Les "Bateaux nantais" ne viennent-ils pas d'ouvrir sur l'Île de Versailles un établissement conçu sur ce concept qui était le tien et dont on t'a dépouillée : restauration et danse ? Près d'Angers, sur les bords de la Loire, le "Tourbillon" ne vient-il pas d'ouvrir sur le style des guinguettes d'antan et ne connaît-il pas un grand succès ?

Belle Jonnelière, tu ne conserves plus que des souvenirs qu'on ne pourra pas t'enlever. Tu le sais, il est impossible de gommer ces erreurs urbanistiques ; ta jeunesse s'est enfui à tout jamais.

Et pourtant, je continuerai à te rendre visite ; j'irai me promener à "la Jonne", en me faufilant entre les voitures. J'irai me restaurer à "la Belle Héloïse" ou boire un verre avec des amis à "la Belle Equipe", mais je rêverai toujours aux temps révolus, lorsque tu étais encore la "Belle Jonnelière". Et, tristement, je me remémorerai ces vers de Lamartine :

"Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?"

Michel Konrat – Francis Peslerbe
(Avril 1999)

HISTOIRE des QUARTIERS

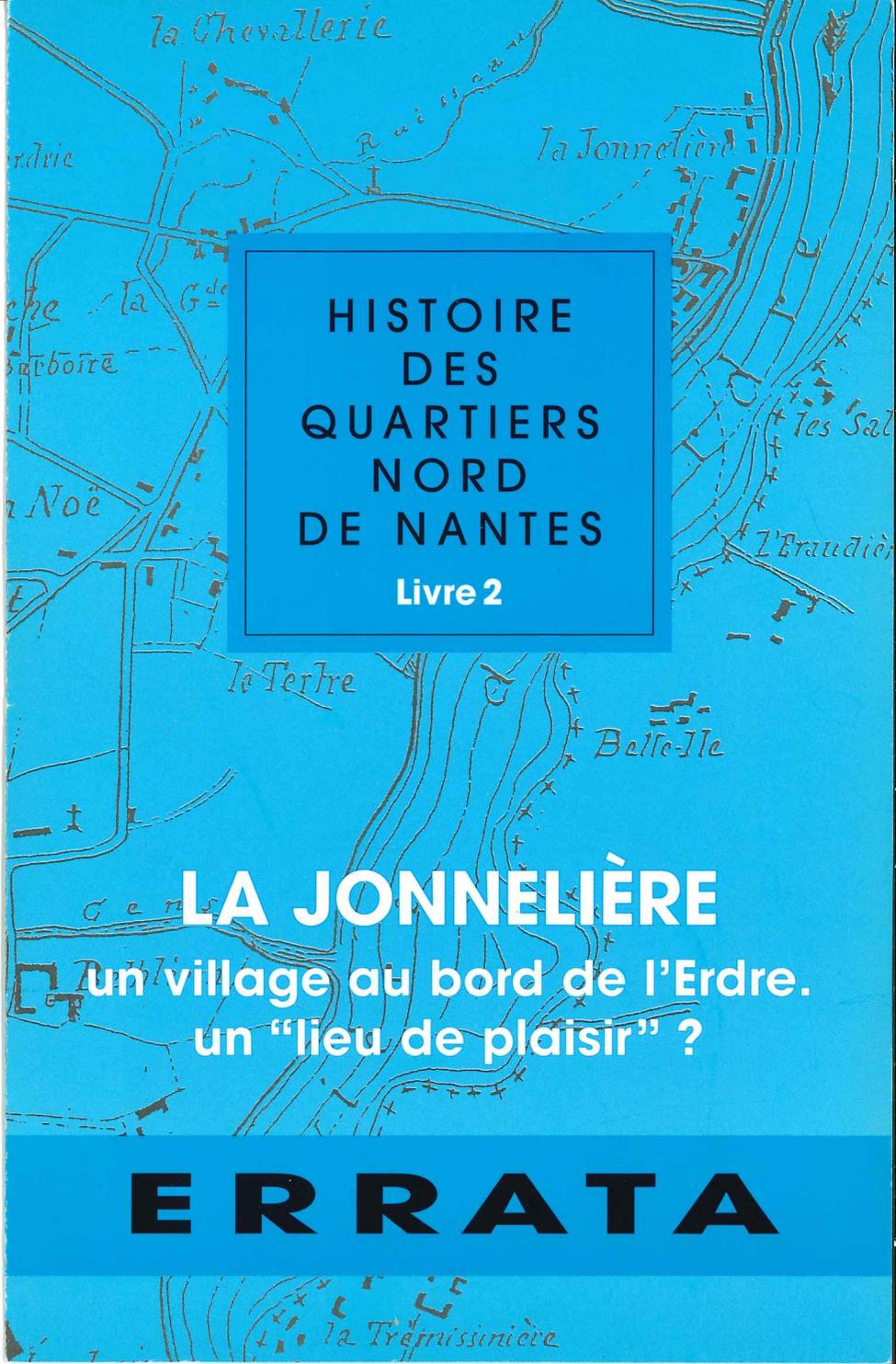
NORD de NANTES

LIVRE II

Cet ouvrage a été édité par
l'Association d'Action Socio-Culturelle
et Educative de la Boissière
(A.A.S.C.E.B.)
avec l'aide de la ville de Nantes,
de la Caisse d'Epargne des Pays de la Loire
et du Centre Socio-Culturel
de la Boissière (A.C.C.O.O.R.D.)

Achévé d'imprimer
le vendredi 30 Avril 1999
à l'imprimerie Parenthèses
76, Avenue du Bout des Landes
44300 Nantes

Dépôt légal 2^e trimestre 1999
N° I.S.B.N 2-9511893-1-1



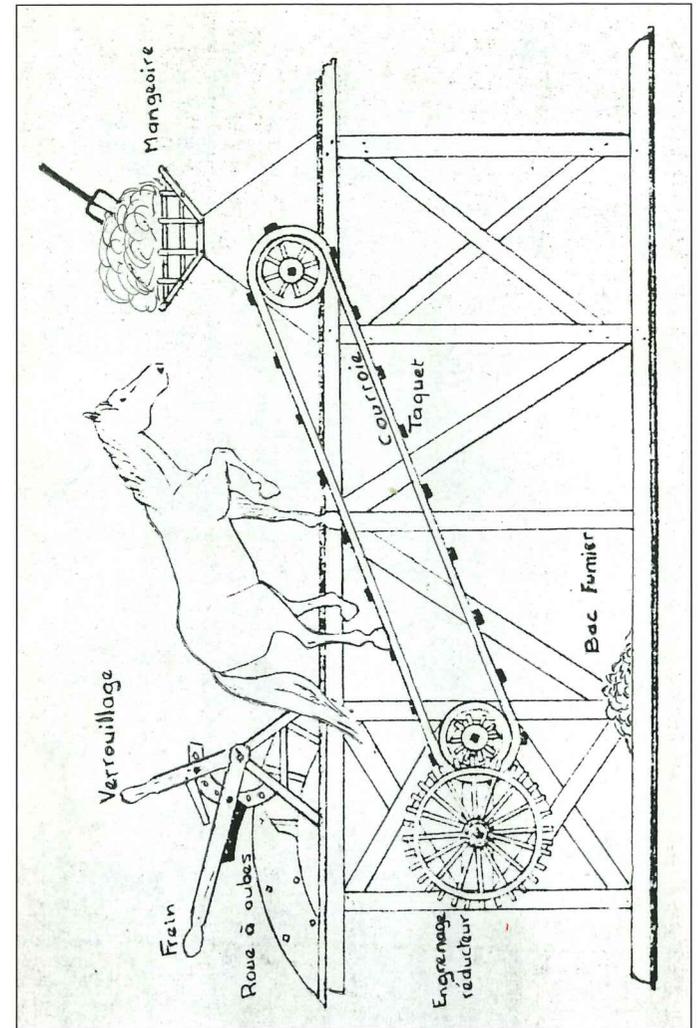
HISTOIRE
DES
QUARTIERS
NORD
DE NANTES

Livre 2

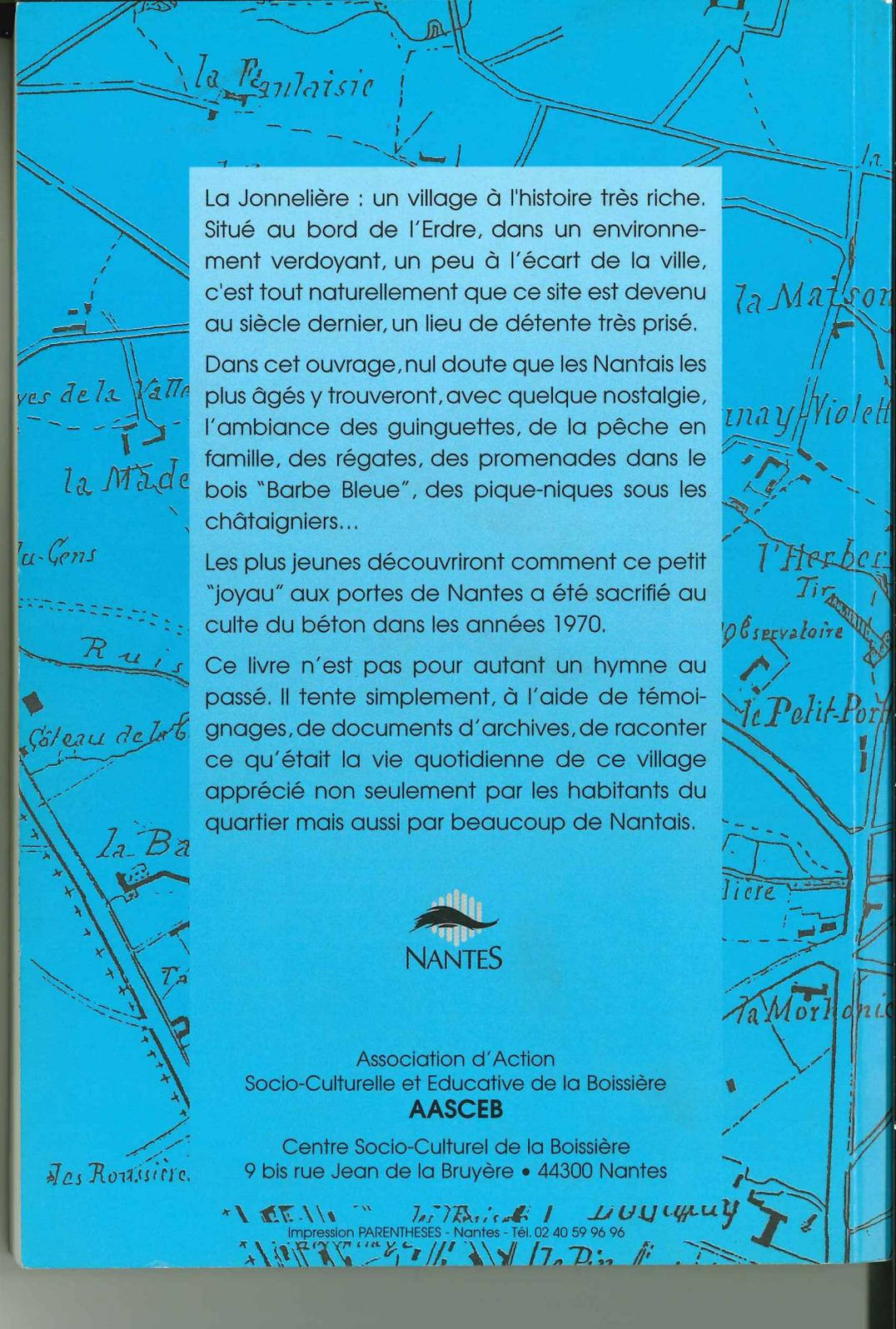
LA JONNELIÈRE

un village au bord de l'Erdre.
un "lieu de plaisir" ?

ERRATA



... et pour vous permettre une meilleure compréhension
 du fonctionnement du bateau zoolique, nous vous offrons
 cette représentation du cheval à son poste de travail !
 (d'après le schéma élaboré par R. Prenaud en 1973)



La Jonnelière : un village à l'histoire très riche. Situé au bord de l'Erdre, dans un environnement verdoyant, un peu à l'écart de la ville, c'est tout naturellement que ce site est devenu au siècle dernier, un lieu de détente très prisé.

Dans cet ouvrage, nul doute que les Nantais les plus âgés y trouveront, avec quelque nostalgie, l'ambiance des guinguettes, de la pêche en famille, des régates, des promenades dans le bois "Barbe Bleue", des pique-niques sous les châtaigniers...

Les plus jeunes découvriront comment ce petit "joyau" aux portes de Nantes a été sacrifié au culte du béton dans les années 1970.

Ce livre n'est pas pour autant un hymne au passé. Il tente simplement, à l'aide de témoignages, de documents d'archives, de raconter ce qu'était la vie quotidienne de ce village apprécié non seulement par les habitants du quartier mais aussi par beaucoup de Nantais.



Association d'Action
Socio-Culturelle et Educative de la Boissière
AASCEB

Centre Socio-Culturel de la Boissière
9 bis rue Jean de la Bruyère • 44300 Nantes